

LA RENAISSANCE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

M. LAVAL À LA CHASSE

Malgré le dévouement de son personnel et de ses amis et la fidélité de sa clientèle, la « Renaissance » se voit aujourd'hui forcée de suspendre indéfiniment sa publication. A tous ceux qui lui ont témoigné de l'intérêt, elle offre l'hommage de sa plus vive gratitude.



¹ Le livre du professeur Baravelli est en vente au prix de 6 francs. Ceux qui voudraient le lire pourraient le demander au consulat d'Italie à Montréal, 1410, rue Stanley.

« Bleus » d'hier, libéraux mécontents d'aujourd'hui, ils ont tous entendu l'appel de la race, et le digne fils du sénateur Sauvé, comme tous ceux qui aux dernières élections fédérales se battaient pour M. Bennett, veut être lui aussi « des bataillons de la réforme ».

La direction de Radio-Etat trouve tout naturel de tolérer ces sorties « partisans » contre toute la presse d'information, moins les « bons » journaux. Si M. King croit devoir maintenir de cette façon l'impartialité du service radiophonique de l'Etat, cela le concerne ; il a d'ailleurs, pour l'instant, autre chose à faire. Mais cela ne nous empêche pas de constater que le DEVOIR, ragouillard par le résultat des élections provinciales, a reçu de l'argent tout à tour de M. Oscar Dufresne pour se taire sur l'affaire du canal de la rue Wellington, de feu M. Trudeau pour se taire sur le relèvement des tarifs de taxis, et de maints autres industriels et politiciens qui pouvaient souscrire aux « bons » journaux sans leur mettre « un fil à la patte ».

A propos de mouchoir
L'aluminium

DR G. A. SÉGUIN
LÉON LORTIE

OSCAR DROUIN

Parmi le personnel disponible de la « Renaissance » se trouve, outre deux licenciés de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, une sténographe bilingue compétente, de même qu'un garçon de bureau. Si quelque lecteur pouvait utiliser leurs services, il serait bienvenu d'en aviser le journal en écrivant à case postale 4018, d'ici au 31 décembre.

Les hommes de bonne volonté

Les Pouvoirs, tome IX, et La Montée des Périls, tome X, de la grande fresque de Jules Romains.

Ces deux volumes marquent un resserrement tragique de l'action; et l'ensemble de l'œuvre s'en trouve brusquement éclairci. L'on s'aperçoit que l'auteur depuis le début n'a pas cessé de nous mener quelque part; et qu'à travers l'immense épopée des *Hommes de bonne volonté* règne une impérieuse unité d'action, d'autant plus poignante à la longue et envoûtante qu'elle a su, tout en se développant en profondeur par une marche quasi-souterraine, laisser se multiplier à la surface une prodigieuse diversité de circonstances, d'événements particuliers, capricieux, accidentels. N'est-ce pas la façon même dont le Destin procède quand il compose, avec son art transcendant, les grands drames collectifs de l'histoire?

Nous approchons de la péripétie majeure, patiemment préparée, qui ne sera rien de moins que le bouleversement en profondeur par la guerre mondiale et par le feu d'artifice des révolutions multicolores, issues d'elle.

Dans ces deux tomes, nous voyons se préciser, grandir, se rapprocher les périls jusqu'à l'hallucination. Nous voyons se rejoindre, suivant

des lois mystérieuses, les forces de catastrophe jaillies de partout. Forces politiques et nationales, forces industrielles et économiques, forces sociales et populaires, sans oublier le jeu désordonné des passions.

Action tour à tour clairvoyante et aveugle, sage et folle, des gouvernements; action uniquement réaliste, mais à vue bornée, des puissances d'argent qui asservissent les puissances d'opinion; action clandestine, louche, confuse, des sociétés secrètes; poussée croissante des masses ouvrières, dont l'énergie tâtonne à la recherche du but, et qui parfois travaille sans le vouloir à rendre inévitables les catastrophes qu'elle redoute, en les faisant apparaître à certains comme la dernière chance de l'ordre ancien; action des volontés individuelles, bonnes, mauvaises ou ambiguës, dans la malaxation de ce chaos.

Ainsi que dans les livres précédents, nous sommes introduits au cœur du drame par diverses voies, subtilement convergentes. Nous sommes mis successivement, et toujours avec la même précision intime, la même lucidité « radioscopique », dans la peau des prolétaires d'usine, des ministres, des financiers, des capitaines d'industrie, des grands journalistes, des femmes du monde, des filles soumises, des conspirateurs et des conspiratrices, même des purs artistes, des philosophes et des rêveurs.

Mais, cette fois, l'élément central de ce monde en mouvement tumultueux, l'axe de ce tourbillon — et aussi la partie littérairement la plus neuve, la plus « extraordinaire », au sens exact, de l'œuvre — c'est ce qu'on peut appeler le roman de l'homme d'Etat aux prises avec les difficultés publiques les plus écumantes, et restant un homme, dans sa vérité minutieuse et quotidienne, sans trace de romanesque surajouté. C'est

le drame de l'homme politique qui s'est juré d'éviter, par tous les moyens, la guerre qui menace son pays et l'Europe, et qui se voit sur le point de la faire, même, ce qui est encore plus tragique, de la vouloir. Idéal et réalités, pouvoir et impuissance, grands desseins et petits calculs, ambition et goût de servir; enthousiasme sincère, amour-propre véritable, jalousies, générosité, rancunes... tout cela baignant dans une vérité historique scrupuleusement restituée, et tout cela formant l'image, saisissante jusqu'à l'angoisse, de ce qui se passe encore aujourd'hui sous nos yeux. Vérité historique et vérité éternelle.

Mais beaucoup de visages nouveaux apparaissent et enrichissent l'étoffe du drame... Comme précédemment, des personnages réels vont et viennent parmi les créatures de fiction, participant les uns comme les autres au même paroxysme d'authenticité: le Briand quasi-dictateur d'octobre 1910; le Caillaux du coup d'Agadir (dont Gurau est le ministre des Affaires étrangères).

Cependant des aventures indépendantes se poursuivent...

Naturellement, les fidèles — dont le nombre croît à chaque roman — des *Hommes de bonne volonté*, cette fresque aux huit volumes parus qui viennent compléter ceux-ci, goûteront l'enseignement philosophique et la splendeur littéraire d'une œuvre dont la connaissance pourrait remplacer à elle seule celle de l'histoire contemporaine. Mais on peut défier quiconque entrerait de plain-pied aujourd'hui dans *Montée des Périls* et *Les Pouvoirs* (Flammarion, éditeur, 2 volumes: 12 francs chacun) de ne pas être emporté par le flux irrésistible de l'œuvre, et de ne pas se sentir envahi par des réflexions angossantes, tant les choses, hélas! recommencent, tant on croit voir la formidable machine des sociétés occidentales pousser au drame inéluctable, encore que ceux des hommes d'Etat qui se souviennent d'être des hommes essaient de se mettre en travers.

La Duchesse bleue

Roman par Paul Bourget
Réédité en cartonnage à 3 fr. 50, à la Librairie Plon.

Camille Favier, comédienne à ses débuts et naïve encore, nourrit le plus violent et le plus sincère amour pour un auteur célèbre, cynique et corrompu. Un ami commun, peintre de talent, est le témoin impuissant de cette tragique passion qui aura le plus douloureux dénouement. Trois âmes totalement différentes, se débattent dans un conflit de sentiments dont M. Paul Bourget a décrit, avec son grand talent, les délicatesses et les brutalités.

Des contrastes entre ces âmes, de la crise de passion qui les agite, M. Paul Bourget a fait sortir un drame aux accents pathétiques et sublimes qui est à la fois une ébauche d'étude de la vie intellectuelle et la plus émouvante des aventures sentimentales.

Invasion 14

Roman par Maxence Van der Meersch
Un vol. de 500 pages, chez Albin Michel, à Paris. Prix: 20 francs.

Des historiens, des romanciers, en nombre imposant, nous ont dit ce qu'a été la grande guerre. Ils nous l'ont exposée dans toutes ses manifestations et sous tous ses aspects, sur le front et à l'arrière, et nous ont relaté avec le même souci de vérité les propos du poilu et les harangues des officiers. Si bien que nous n'avons plus grand chose à en apprendre.

Il n'en est pas de même de l'histoire de la guerre et de ses effets dans les régions envahies. Nous avons bien quelques mémoires — à l'intérêt d'ailleurs forcément restreint — quelques récits parus aussitôt la libération et manquant le plus souvent d'objectivité, mais nous ignorons à peu près tout ce que fut réellement l'existence du pays occupé et des réactions de l'âme française devant les procédés de l'envahisseur.

C'était une lacune que Maxence Van der Meersch vient heureusement de combler.

Il nous montre dans *Invasion 14* ce que fut l'existence en Flandre pendant les quatre années de guerre. Des personnages typiques, représentant chaque classe sociale, citadins, paysans, industriels, commerçants, bourgeois, ouvriers défilent sous nos yeux. Et l'on assiste à cent drames divers que provoque ou que conditionne la présence de l'Allemand: la bataille acharnée pour la vie, pour le pain quotidien, la lutte sourde et sans merci contre l'ennemi, les aventures sentimentales mêlées aux aventures sanglantes, les horreurs des

prisons, l'épouvante des travaux forcés, les affres de la faim, — l'égoïsme et le dévouement s'entremêlent, la lâcheté des uns et l'héroïsme des autres — tout ce que l'humanité nous offre de beau, de grand, de noble, tout ce qu'elle présente aussi de laid, de vil, d'abject. L'auteur a tout vu, a tout connu, a tout retenu. Il nous a conté ces choses simplement, sobriement, sans phrases, sans recherche d'effet. Et il atteint ainsi en certains endroits à une grandeur vraiment tragique.

Invasion 14 est un gros livre. Pas un instant cependant l'intérêt ne faiblit en le lisant. Parce que les épisodes racontés sont saisissants, parce que les personnages sont réels et bien vivants, parce que l'on ne sait plus se dérober à cette atmosphère de drame qui vous prend dès les premières pages et qui s'affirme toujours plus poignante jusqu'à la fin.

En vérité *Invasion 14* est une grande et belle page de la vie des hommes.

L'évolution des sciences physiques et mathématiques

par G. Bouligand, Ch. Brunold, A. Grumbach, M. Morand, P. Sergescu, M. Taboury, A. Turpain.

Un vol. in-8 à 12 francs. — Chez Flammarion, à Paris.

A ce livre ont collaboré des savants français et des savants étrangers. Dans des chapitres indépendants, ils exposent à tour de rôle leurs vues personnelles et rapportent l'évolution des sciences physico-mathématiques à leurs thèmes favoris. La liberté d'option laissée à chacun d'eux n'a pas compromis l'unité de l'ensemble, qui fut d'abord oralement transmis à un large public, dans le cadre évocateur de la Faculté des Lettres de Poitiers, où la rencontre des pensées fut le prélude d'un groupement harmonieux, pour les textes définitifs.

L'idée dominante, c'est qu'on ne saurait voir aucune branche de la Science en parfait équilibre. Les théories succèdent aux théories. Aucune n'a de privilège exclusif, car l'interprétation des phénomènes a des aspects multiples. Ainsi, la Science se montre-t-elle sous des traits chaque jour moins rigides. Là où régnait jadis l'illusion de la stabilité ou d'unité parfaite, on perçoit une évolution, dont la mathématique n'est pas exempte.

Devant ces constatations, l'histoire des Sciences prend une importance méconnue hier encore. Elle doit au moins à l'état latent, présider à tout enseignement scientifique digne de ce nom. Ici, la part lui a été faite très large. Mais un rôle non moins capital est dévolu à la Philosophie, rôle dont le poids sera plus marqué, à mesure qu'on s'acheminera vers les derniers chapitres.

Les étudiants qui auront pris contact avec cet ensemble à la fois attrayant et varié sont par avance assurés de voir se déchirer des voiles nombreux. Et s'ils doivent eux-mêmes participer plus tard à l'enseignement, ils apprendront ici à estimer à sa juste valeur l'importance de l'histoire et de la philosophie des sciences.

La première femme de Yuan

par Pearl Buck
Traduction de Germaine Delamain. — Un vol. de 288 pages, à 12 fr., à la Librairie Stock.

L'apparition de ce nouveau livre de Pearl Buck est l'occasion d'admirer la simplicité avec laquelle se fait une gloire vraie, et comment le public, qui se refuse aux bateleurs, sait reconnaître les grands artistes. Comme Katherine Mansfield, Pearl Buck est devenue célèbre sans qu'on s'en aperçût. Aucune publicité ne l'a signalée. Mais *Terre chinoise* et *Vent, d'est, Vent, d'ouest*, furent très remarqués; avec *La mère*, ce fut la révélation et le grand succès d'un écrivain qui a deux moyens de captiver notre attention: d'abord la singulière circonstance de sa vie d'Américaine, Chinoise d'adoption,

ensuite la puissance d'un talent littéraire hors de pair.

La première femme de Yuan est un livre par lequel on peut pleinement jouir de ces deux qualités. Pearl Buck fait comprendre la crise du monde d'un poste d'observation unique, la Chine moderne, parmi les déchirements intimes de laquelle nous transportons un premier groupe de nouvelles. D'autres récits plus courts sont des tableaux de révolution où nous sommes subjugués par la profondeur de sa vision humaine.

Jules AURIC

Une protestation

Monsieur le Directeur de la « Renaissance »,
Montréal.

Le premier ministre intérimaire du Canada, l'honorable Ernest Lapointe, vient de remettre prestement à sa place le Dr Riddell, représentant de notre pays à Genève, qui, lors d'une récente réunion du Comité chargé d'appliquer les sanctions contre l'Italie, a, sans consulter l'honorable MacKenzie King, poussé l'audace et l'outrecuidance jusqu'à proposer que le charbon, l'huile, le fer et le cuivre fussent ajoutés à la liste des articles qu'il serait défendu d'exporter en Italie. L'honorable Ernest Lapointe a publiquement désavoué l'incartade ainsi commise par ce monsieur par trop zélé, qui croit évidemment avoir le droit de faire là-bas tout ce qu'il lui plaira, même de prendre, sans l'assentiment de ses supérieurs, responsables au peuple, des initiatives susceptibles de provoquer une guerre mondiale.

Si l'on écoutait le Dr Riddell et les autres chauvins du même acabit, le Canada ne pourrait plus rien exporter en Italie. Or, un marché de moins pour nous veut dire diminution de notre commerce extérieur, déjà si restreint, et partant production moindre dans nos manufactures et nos usines et mise sur le pavé d'une foule d'ouvriers devenus inutiles, qui iront grossir les rangs des sans-travail. N'avons-nous pas dans le moment assez de chômeurs sans aller de gaieté de cœur en augmenter encore le nombre en nous privant d'un important débouché commercial?

D'autre part, il est clair que notre adhésion aux sanctions décrétées contre l'Italie n'aura d'autre résultat pratique que celui de permettre aux Etats-Unis de continuer de faire avec les Italiens des affaires d'or, pendant que nous, de ce côté-ci de la ligne 46e, verrons béatement notre commerce décliner peu à peu parce que nous aurons pris sur nous de punir l'Italie, qui, après tout, n'a que le tort de faire ce qu'on fait avant elle l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Allemagne, le Portugal, la Belgique, les Etats-Unis, etc., avec le même objectif en vue, à savoir l'expansion de leur empire colonial respectif.

Au moment même où notre gouvernement fait des efforts incessants pour trouver des débouchés pour nos divers produits, est-il logique que nous sacrifions, au profit de la république voisine, un marché que nous avons déjà et qui nous sera probablement fermé pour longtemps? Car Mussolini paraît fermement déterminé à user de représailles contre les nations qui lui auront coupé les vivres.

Quoi qu'il en soit, l'embargo sur les armes à feu et les munitions de guerre devrait être suffisant pour satisfaire même les plus exigeants, sans étendre l'interdit aux autres articles de commerce uniquement pour faire plaisir aux Anglais et pour favoriser le négus d'Abyssinie, avec lequel nous n'avons, nous Canadiens, absolument rien de commun, et qui ne mérite aucunement notre sympathie, attendu qu'il n'a pas rempli les obligations qu'il avait assumées lors de l'admission de son pays dans la Société des Nations, notamment celle d'abolir l'esclavage dans ses domaines.

Votre bien dévoué,

Louis BRISSETTE

LA JAMAÏQUE



Où c'est l'été tout l'hiver

En avez-vous assez des rigueurs de l'hiver: des rhumes, des dépenses, de la neige? Allez alors passer des mois d'enchantement dans cette terre tropicale de l'éternel soleil. Paysages inspirateurs. Climat uniforme. Plages balnéaires. Montagnes rafraîchissantes. Tous les sports. Hôtels luxueux. Visiteurs distingués. Sites historiques d'intérêt. La saison fashionable va de novembre à avril inclusivement.

Pour renseignements complets, écrire au

Dépt. L. A. Service d'Organisation du Trafic-touristes, 403-A, 1000, de la Sun Life, Montréal, ou à Kingston, Jamaïque, Antilles.

La clause-or

Il y a quelques jours, un tribunal anglais, présidé par le juge Branson, a rendu une importante décision sur la validité de la clause-or aux yeux de la loi anglaise. Un obligataire étranger avait soumis au tribunal le cas assez particulier d'un emprunt anglais, émis en 1917 aux Etats-Unis et remboursable en monnaie-or du Royaume-Uni ou des Etats-Unis, au gré du porteur. Il s'agissait de savoir si la Trésorerie anglaise était tenue de payer les coupons échus selon les termes du contrat, c'est-à-dire en monnaie-or, ou bien si elle se trouvait automatiquement relevée de cette obligation du fait de la législation passée en Angleterre et aux Etats-Unis sur la circulation du métal jaune.

Le juge Branson a rendu les considérations auxquels il fallait s'attendre. Tout d'abord, le porteur ne saurait exiger, quelle que soit la pratique aux Etats-Unis, d'être payé en or, puisque l'Etat américain a nationalisé et réquisitionné tout le métal jaune du pays. Le dollar n'est plus sur la base-or et de ce fait le demandeur ne saurait exiger autre chose que des dollars-papier. La Trésorerie britannique n'est pas tenue de suivre la pratique américaine qui reconnaît que les emprunts d'Etat n'ont pas été touchés par la suppression de la clause-or, parce qu'aucun pays ne saurait accepter de suivre une loi étrangère. En ce qui concerne le paiement des coupons en Angleterre, celui-ci doit se faire, au cours prévu et fixé par le libellé de l'obligation, à \$4.86 2/3.

Ainsi donc, les tribunaux anglais ont définitivement rejeté la clause-or dans les contrats et le jugement du juge Branson doit servir de guide pour l'avenir.

André BOWMAN

Le tilleul

Le tilleul est la poésie intime de la forêt. L'arbre, tout entier, à je ne sais quoi de tendre et d'attirant; sa souple écorce, grise et embaumée, saigne à la moindre blessure; en hiver, ses pousses sveltes s'empourprant comme le visage d'une jeune fille à qui le froid fait monter le sang aux joues; en été, ses feuilles en forme de cœur ont un bruissement doux comme une caresse. Allez vous reposer sous son ombre par un bel après-midi de juin, et vous serez pris comme par un charme.

André THEURET

On demande une tour d'observation

La ville de Montréal possède un attrait que plusieurs de ses rivaux jaloussent avec raison. C'est sa belle montagne. Pour attirer les touristes et faire connaître notre ville et ses beautés, on a construit un superbe belvédère, d'où l'on ne peut, malheureusement, admirer qu'un côté de la montagne et de la ville.

Pourrais-je suggérer qu'on élève au sommet de la montagne une tour d'où la vue pourrait s'étendre sur toute l'île et embrasser l'aspect complet de notre magnifique Mont-Royal par tous ses côtés?

Pour défrayer le coût d'une telle entreprise, on pourrait demander un modique droit d'entrée.

Les chômeurs, qui ne demandent qu'un peu d'exercice pour leurs bras et un peu moins de honte à recevoir l'argent qu'ils n'ont pas gagné, s'empresseraient de contribuer, par leur travail, à l'élévation de cet édifice.

J.-E. FOURNIER

Limitée
Manufacturiers de valises et d'articles de voyages
17-25, Ouest, rue Notre-Dame
931 rue St-Laurent,
Succursales:
287 est, rue Ste-Catherine,
1011 est, rue Mont-Royal,
4222 rue Wellington, Verdun,
861 ouest, rue Notre-Dame.

Tél. Belair 1474

Jean-Marie Nadeau
AVOCAT

266 ouest, rue St-Jacques

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire
180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Case postale 4018 Tél.: PL 8511
Directeur: OLIVAR ASSELIN

ABONNEMENT:

1 an 6 mois	
Espagne	
Royaume-Uni	
France	\$3.50 2.00
Etats-Unis	
Canada	
Autres pays	\$4 2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal
et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur: Pierre ASSELIN
Secrétaire de la rédaction: Jean-Claude Martin
Directeur de la Publicité: P.-X. Lizotte

Si quelques-uns de nos abonnés pouvaient disposer des numéros 2 et 3 (29 juin et 6 juillet) de la « Renaissance », nous leur serions très reconnaissants de nous le laisser savoir immédiatement.

BUVEZ CE QU'IL Y A DE MIEUX • CA NE CÔTE PAS PLUS CHER

Carling

RED CAP ALE
AMBER ALE
INVALID STOUT
BLACK LABEL LAGER

Voir en page 8

• POLITIQUE EXTÉRIÈRE •

IL REpond A TOUT !
VOIR EN PAGE 8

Aperçus politiques

Tour d'horizon

Au train où vont les événements politiques, ils n'est pas impossible que nous assistions encore d'ici à la fin de l'année à quelques coups de théâtre dans le genre de ceux des trois derniers mois. On note un amortissement de l'affaire d'Éthiopie; le conflit anglo-italien est moins aigu; la situation balkanique ne s'est peut-être pas améliorée du fait de la restauration de la monarchie en Grèce, mais elle s'est relativement stabilisée; les conversations franco-allemandes se continuent dans l'ombre — malheureusement — et soulèvent de faux espoirs; M. Laval remporte une victoire à la Chambre et semble avoir raffermi sa position. Tout ceci, du côté des améliorations.

Mais d'autre part la situation s'est singulièrement aggravée en Extrême-Orient, où se sont succédés des coups de théâtre qui ne font rien présager de bon pour l'avenir. Et rien ne dit qu'en Europe il n'éclatera pas à la onzième heure quelque bombe qui troublera la fin de l'année.

Car, il ne faut pas se faire d'illusion, la situation reste trouble. Que ce soit en Espagne, en France ou en Europe centrale, tout semble ne tenir debout que par un miracle d'équilibre et la détente actuelle est plus superficielle que profonde. Ni les Anglais, ni les Italiens ne désarment. Les gouvernements de ces deux pays restent sur leurs positions, parlementairement, cherchent à gagner du temps, mais n'ont encore nullement modifié leurs points de vue respectifs.

Les événements les plus importants des dernières semaines ne se rapportent plus seulement aux affaires africaines: ils intéressent surtout la France et l'Allemagne en Occident, l'Angleterre, la Chine, le Japon, les États-Unis et la Russie en Orient. Deux nouveaux pôles d'activité politique intense qui valent la peine d'être examinés en détail.

Les difficultés de M. Laval

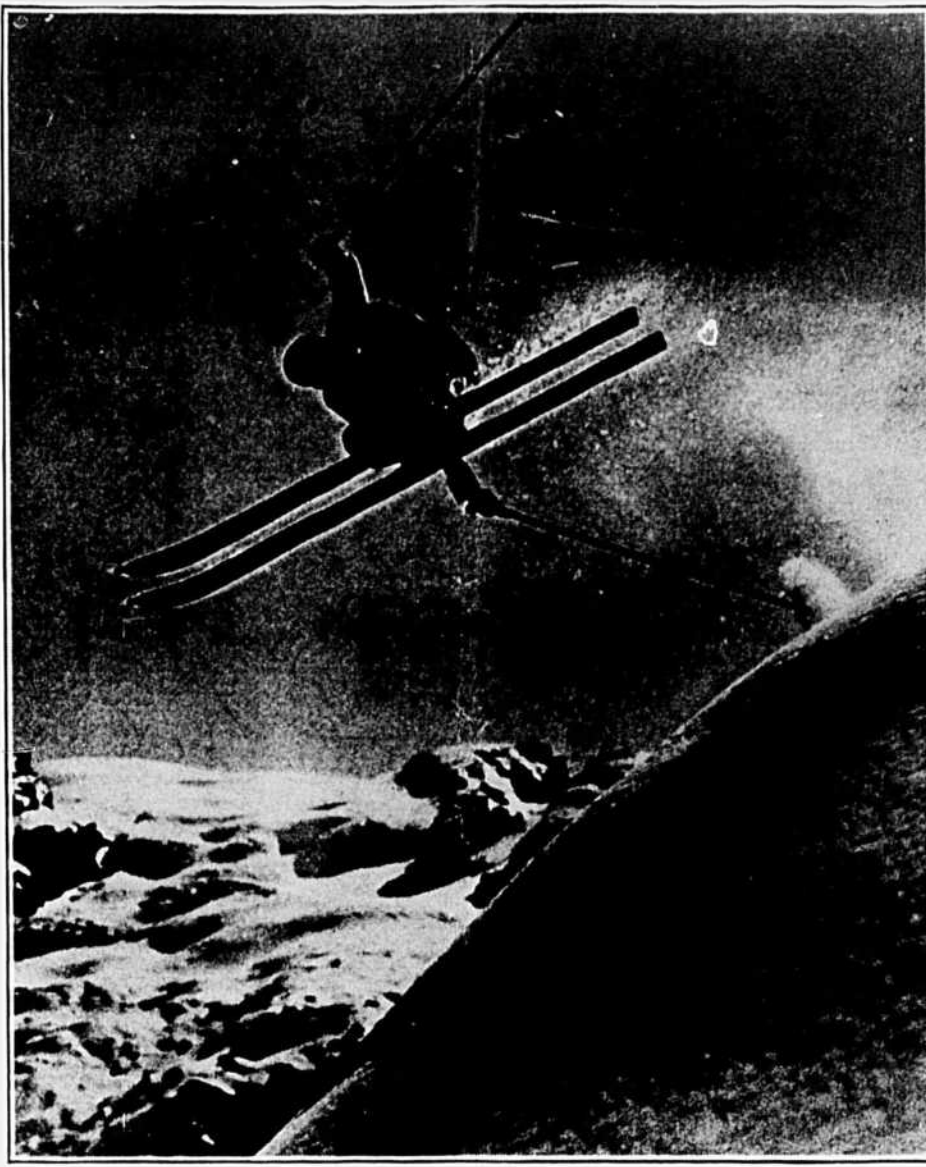
Le chef du gouvernement français n'occupe pas actuellement une sinécure. Il doit faire face à des

difficultés intérieures extrêmement sérieuses, qui risquent de compromettre l'action de la diplomatie française à l'étranger. Le président du conseil a subi l'assaut des vagues de gauche, qui exigent la dissolution des ligues semi-militaires, dont le développement dans le pays a été rapide au cours des derniers mois. Le Front commun a fait savoir à M. Laval qu'il lui fallait se soumettre ou bien se démettre et, comme une fraction importante de l'opinion a craint une crise ministérielle prolongée, on a suggéré au président du conseil une attitude moins indépendante et de paraître accepter les ordres des groupes radicaux et socialistes français.

Grâce à une manœuvre assez adroite, M. Laval est arrivé à obtenir la majorité nécessaire pour rester au pouvoir: il a accepté de dissoudre les organisations semi-militaires et, pour ménager les susceptibilités des gens de droite, il s'est arrangé avec eux pour qu'ils paraissent renoncer à leur action militante, parfois un peu exagérée. Ce que l'on a pris pour un accès « d'union sacrée » comme en 1914 n'a été en réalité qu'une manœuvre de couloir fort bien réussie. La droite est désarmée sans l'être et la gauche est apaisée, au moins temporairement.

Mais si le président du conseil est arrivé à glisser entre les écueils qui menaçaient son ministère, il ne saurait esquiver certaines difficultés financières et politiques qui rendent encore sa situation précaire au plus haut point.

Du point de vue intérieur, la question financière et économique prime toutes les autres. Dévaluera-t-on, oui ou non? Non, dit le président du conseil, qui entend poursuivre sa politique de déflation aussi loin que possible. Mais alors, il faut combattre la vie chère, se mettre à dos les producteurs, faire des économies draconiques dans tous les départements du budget. Il faut en même temps assurer la défense nationale, qui absorbe un nombre considérable de millions et même de milliards. Or on se demande comment on pourra longtemps encore dépenser près de cinquante milliards quand les rentrées d'im-



Les fervents du ski attendent impatiemment la tombée de la neige qui leur permet de s'adonner au plus beau des sports.

pôts diminuent de jour en jour. L'incertitude politique, jointe à des préoccupations de sécurité, a provoqué un exode considérable de capitaux. Jusqu'ici ces sorties d'or ne sont pas de nature à compromettre la stabilité du franc, mais si la situation se prolonge, il n'est pas sûr que le pays ne se trouvera pas, un beau moment, forcé de procéder à une dévaluation.

Ce n'est pas tout. Il reste encore la situation extérieure, qui est loin d'être rose. Relations entre l'Angleterre et la France, entre Paris et Rome, de même qu'entre Paris et Berlin, situation en Europe centrale, pacte franco-russe, tous ces problèmes sont loin d'être résolus.

L'imbroglio sino-japonais

L'offensive allemande dite « de rapprochement » vient d'être déclanchée, non sans succès. On ne

saurait dire encore tout ce qu'elle donnera, mais d'ores et déjà on peut considérer qu'elle affaiblira dangereusement la France à l'intérieur et à l'extérieur, à moins que le gouvernement ne conduise pas les pourparlers avec la plus grande circonspection.

Le 22 novembre, M. François Poncet, ambassadeur de France, entamait une conversation avec le Fuehrer, dans le but d'améliorer autant que possible les relations entre les deux pays.

L'entrevue a été suivie de la publication d'un communiqué, chose pour le moins étrange, étant donné la qualité d'ambassadeur de M. François Poncet. On a voulu voir dans cette publication une véritable démonstration politique, faite peut-être pour montrer à l'Italie que son concours n'est peut-être pas aussi indispensable que certains le croyaient. Mais que la manœuvre ait été entreprise dans cette intention ou qu'elle résulte de conversations sous-

raines d'origine allemande, elle soulève des protestations dans les milieux les plus divers. M. Laval avait, il y a un mois, envoyé M. de Brinon en mission en Allemagne. A son retour, M. de Brinon assura le gouvernement français des « excellentes et cordiales » intentions de Hitler envers la France (quelques chapitres de *Mein Kampf*, nonobstant...), ajoutant qu'il était indispensable d'entamer des conversations directes avec Berlin, si l'on voulait obtenir des résultats intéressants.

On ne sait pas trop bien quels peuvent être les résultats intéressants dont parlait M. de Brinon, mais pour le moment les conversations ont surtout porté sur le pacte franco-russe et se sont terminées presque par des « excuses » françaises d'avoir ratifié le traité avec Moscou.

Evidemment, Berlin tient à savoir la portée exacte des accords conclus avec la Russie. On tient aussi dans la capitale allemande à détacher la France de sa nouvelle alliée.

Il serait si utile, pour la victoire ultime du communisme brun en Europe, que l'on pût rééditer le coup de Sadowa!

Le couple France-Allemagne

L'autonomie de cinq provinces du nord de la Chine n'est pas encore réalisée. Elle s'est heurtée, pour l'heure, au quasi veto de l'Angleterre et des États-Unis. Moscou, qui aime bien avoir son mot à dire dans toutes les questions d'Extrême-Orient, a également soulevé des protestations, mais depuis assez longtemps le ministère japonais des Affaires étrangères n'attache pas trop d'importance aux récriminations des Soviétiques.

Il y a assez longtemps que Tokio prépare la création d'un Etat-tampon entre la Russie et la Chine. La première partie de cet édifice est la Mandchourie, la seconde serait les cinq provinces du nord, et la troisième, les régions occidentales de la république jaune. Le cordon sanitaire une fois établi, il serait relativement facile de mettre un peu d'ordre dans les affaires intérieures du Royaume fleuri.

Mais les Chinois sont diplomates. L'avance continue des Japo-

nais leur déplaît. Aussi, sans avoir l'air de rien, ils ont saisi l'occasion aux cheveux, lors de l'arrivée de la mission financière de sir Frederick Leith-Ross et, pour paralyser les Nippons, ou les faire chanter, ce qui revient à peu près au même, ils ont subitement décidé de procéder à une réforme monétaire, à la création d'une monnaie dirigée, à la nationalisation de l'argent et à quelques autres mesures auxiliaires qui ont fait aussitôt dégringoler le dollar chinois de plus de trente pour cent.

L'avantage économique du Japon s'est trouvé presque annulé du jour au lendemain. De plus, on parle toujours d'un prêt anglo-américain à la Chine d'une vingtaine de millions de livres, pour lui permettre de procéder à une réforme monétaire. Il est bien évident que la Chine achèterait de préférence des produits anglais et américains, si elle arrivait à obtenir ces vingt millions de livres. Le coup serait dur pour le Japon; aussi a-t-il riposté en poussant plus activement que jamais à la semi-indépendance des provinces du nord.

Il est probable, cependant, que les choses s'arrangeront à l'amiable. Le gouvernement de Nankin sera obligé de faire des concessions à Tokio et le Japon modérera ses prétentions dans les cinq provinces. On ne voit pas trop la possibilité d'une réforme monétaire actuelle et encore moins de l'établissement d'une monnaie chinoise dirigée.

En attendant que le pays jouisse enfin d'un système bancaire et financier réellement moderne, les grandes puissances joueront longtemps encore leur petit jeu de cache-cache sur le dos des Chinois. Jusqu'au jour où ceux-ci en auront assez...

André BOWMAN

C'est en « essayant » que Montaigne a réussi.

L'apostrophe est quelquefois dans l'apophtegme.

Devise du fabricant de home brew: Fais ce que fais.

La TRIBUNE de Sherbrooke.

UNE GRAMMAIRE FRANÇAISE, CLAIRE, PRÉCISE ET COMPLÈTE.

VOIR EN PAGE 8

La presse ÉTRANGÈRE

Les sentiments de Berlin à l'égard de la France

Commentant la visite au chancelier Hitler de l'ambassadeur de France, la CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE ET POLITIQUE ALLEMANDE écrit notamment:

Les Français doivent se convaincre que l'Allemagne ne désire rien qui lèse les intérêts légitimes de la France. L'amour de la paix et le désir d'entente de l'Allemagne sont des faits établis et prouvés. Ce que l'Allemagne revendique: la liberté et l'indépendance, est consenti à tous les autres peuples. Il n'existe plus aucun différend territorial entre la France et l'Allemagne.

C'est précisément parce que la voie est libre aux relations franco-allemandes que l'organisation de ces relations, selon le sentiment de l'Allemagne, ne doit pas être à l'origine de difficultés.

Il y a beaucoup d'obstacles d'ordre diplomatique et politique, accumulés depuis quinze ans entre les deux nations, qui devront être écartés, d'autant plus que parmi ces obstacles se trouvent des faits à l'égard desquels la volonté d'entente allemande ne pouvait rester insensible, qui sont des facteurs de trouble et qui paralysent la voie.

Un loyal échange de vues est tout de même une étape heureuse sur la voie d'une entente définitive. C'est précisément parce que l'Allemagne reconnaît l'importance des possibilités futures, parce que, pleinement consciente de sa responsabilité, elle recherche constamment à élargir les bases d'entente avec la nation voisine, qu'il apparaît d'autant plus nécessaire de régler honorablement les choses et de frayer ainsi la voie à une amicale évolution.

La Grande-Bretagne et la S. D. N.

M. André Pironneau, de l'ECHO DE PARIS, a obtenu d'intéressantes déclarations de représentants du Foreign

Office, à propos de la politique britannique et du conflit italo-éthiopien. Nous en détachons ce passage:

Sir Samuel Hoare s'est appliqué, aussi bien dans son discours de Genève que dans sa réponse du 26 septembre à la note française, à définir clairement et nettement la position britannique. Il ne pouvait pas être plus explicite. Les Français doivent tirer des événements cette conclusion que le peuple britannique ne pourra désormais rester indifférent devant un acte d'agression non provoqué, car dans les circonstances actuelles, un précédent aura été créé. Ils devront se rendre compte également que le gouvernement britannique est aussi désireux que le gouvernement français d'aider à rétablir la paix, mais il faut proclamer qu'aucune paix ne saurait être recherchée par des moyens susceptibles de miner cette sécurité collective, qui est le fondement de la Société des nations.

Le programme naval britannique

Selon le DAILY TELEGRAPH, le programme de construction de croiseurs pour 1936 sera limité à 27.000 tonnes, soit à l'équivalent de trois bâtiments de la classe du Southampton.

Autrement dit, ajoute le journal, le programme de l'année prochaine sera une répétition de celui de l'année actuelle. Il est cependant possible qu'il comporte un plus grand nombre de contre-torpilleurs et de sloops. Le gouvernement est déterminé à observer strictement le traité de Londres.

Il est possible que les détails du programme de construction à long terme destiné à rendre à la flotte britannique sa puissance nécessaire ne soient pas divulgués avant la publication des prévisions du budget de la marine. On n'a pas perdu l'espoir que la conférence aboutira à une réduction du tonnage et des armements devant permettre des économies. La récente visite des experts navals italiens à Lon-

dres a montré l'existence d'une étroite affinité de vues entre Rome et Londres sur les questions techniques qui doivent être discutées. L'Italie se montre favorable au plan britannique de réduction draconienne dans le tonnage des futures constructions, plan auquel la France et le Japon ont déjà donné leur approbation.

Ce qui fait la solidité de la France

M. le maréchal Pétain a inauguré le monument aux morts d'une des plus petites communes de France.

On lit à ce sujet dans LES DÉBATS:

Le maréchal Pétain a prononcé un éloge magnifique du paysan français. Il est de temps en temps nécessaire que les louanges soient données au courage obscur, à la patience, à la prudence méticuleuse, à toutes ces qualités sans éclat qui sont les plus propres à soutenir un pays aux heures de crise. La France, a dit le maréchal, est une nation solide. Elle le doit à l'homme de la terre qui a profondément le sentiment de la durée et le sens de l'effort. Elle le doit aux puissances de sa tradition. Le grand malheur aujourd'hui, c'est que la France ne soit pas confirmée dans sa nature par ses institutions politiques et par son régime. C'est qu'un pays qui a dans son patrimoine le bon sens et la mesure abandonne la direction de son destin à ce qu'il y a de plus déréglé et de plus absurde.

Il faut garder Laval

Avec l'éloquence du bon sens, des parlementaires, des journalistes s'accordent à défendre dans la presse le cabinet Laval contre le Front commun.

Dans le BOURBONNAIS RÉPUBLICAIN, M. Lucien Lamoureux, ancien ministre et radical, déclare que son opinion ne change pas. Il la soutiendra jusqu'au bout:

Je crois, écrit-il, que je défends les dernières chances du régime. Il faut tout faire pour garder jusqu'aux élections prochaines le gouvernement actuel, après avoir voté — puisqu'il est d'accord en cela avec nous — le projet Chauvin sur la répression des ligues. Il faut ensuite adopter le budget le plus tôt possible, pour débarrasser l'espace devant la prochaine législature. C'est à elle qu'il appartiendra d'apporter des solutions financières nouvelles.

M. Lémery pense aux mains entre lesquelles, M. Laval parti, pourrait tomber l'autorité gouvernementale; il s'effare et s'épouvante: « M. Laval, écrit-il dans L'AVENIR, doit tout faire pour rester. »

M. Laval a-t-il le droit de nous abandonner dans l'impasse? M. Gaston Doumergue, trahi, s'est laissé renvoyer à Tournefeuille avec la satisfaction d'une âme noble, exempte de toute compromission. Était-ce cela que le peuple de France attendait de lui? M. Laval a fait naître un nouvel espoir. Nous donnera-t-il une nouvelle déception?

Ce que la Nation veut de lui, c'est qu'il relève le défi du désordre, c'est qu'il fasse l'opinion publique juge du débat, qu'il lui en dise la gravité, qu'il dénonce l'intrigue et l'impudence, qu'il mette les muets du sérail valoisien en face de leurs responsabilités, qu'il prenne l'offensive, en pleine lumière, contre la conjuration masquée qui veut l'étrangler dans les ténébres.

Si la conjuration réussissait

M. C.-J. Gignoux, dans la JOURNÉE INDUSTRIELLE, envisage ce que seraient les lendemains de la crise:

Elle ouvrira une période de troubles prolongés et de risques financiers et monétaires imprévisibles. Il n'est que de mesurer présentement les effets de la seule menace de l'événement.

On voit bien que ces perspectives ne sont pas faites pour arrêter ni les communistes actionnés par Moscou, qui trouvent sans doute M. Laval trop tiède, ni les socialistes, qui publiaient encore ces jours-ci un projet de manifeste où les vacances de la légalité font l'objet de vœux pressants. Mais les autres?

Sont-ils assurés de ne pas se tromper sur leurs propres intérêts en se constituant les auxiliaires, même mal résignés, de cette entreprise révolutionnaire? Châtier en la personne de

M. Pierre Laval un suppôt du fascisme et, plus largement, sauver la République peut paraître méritoire à une partie de l'opinion: c'est une question de virtuosité dans l'art de diriger les esprits. Mais si, huit jours plus tard, le franc vacille, les ventes s'évanouissent, et si les ministères d'utilités recommencent à se succéder à la cadence de deux par semaine, la même opinion publique ne pensera plus aux ligues. Elle verra le gâchis et maudira ses auteurs.

Au moment de sauter le pas, les conjurés oseront-ils? Ils en ont trop fait, dit le JOURNAL DES DÉBATS:

S'ils continuent, ils mènent à la chute rapide du franc. Il ne s'agit plus alors de dévaluation, ni de réforme, ni de budget. Dès aujourd'hui il n'est plus possible de poursuivre cette folle politique sans nous exposer à un brusque danger. La conclusion est nette. Pour les conjurés eux-mêmes, il n'y a plus qu'une solution. Il leur faut supporter le ministère qu'ils n'aiment pas, sous peine d'envisager beaucoup plus graves.

Sage conclusion du TEMPS:

Dans une période de crise comme celle que nous traversons, et où il est évident que seul un travail acharné et soutenu peut assurer le redressement financier, se laisser entraîner aux jeux de massacre des ministères, à l'abandon brutal de ce que l'on a soi-même décidé et voulu, aux fantaisies des prétextes et des manœuvres, alors que le pays souffre, commence à désespérer, serait pour le Parlement une faute impardonnable contre lui-même et contre la République.

L'entretien Hitler-Poncet

L'entretien de notre ambassadeur et du chancelier soulève des critiques vives à droite et à gauche.

Pertinax demande, dans L'ECHO DE PARIS:

Voulons-nous le rapprochement franco-allemand? Nous devons alors aliéner toute liberté de résister à l'Allemagne, lui déclarer que nos intérêts finissent au Rhin et que, dans l'Europe centrale et orientale, nous nous reposons sur elle du soin de sauvegarder les contrats internationaux. Le précédent de Sadowa répond à ceux qui seraient tentés de chercher le salut de l'Europe dans cette expé-

rience. Mais le précédent de Sadowa lui-même, parle désormais d'une voix trop faible. Bismarck était un être rationnel, tandis qu'Adolf Hitler et ceux qui l'entourent sont de cruels frénétiques dont les cheminement intellectuels défient la prévision.

Sur le plan intérieur où ils agissent à leur guise, où nulle puissance supérieure ne peut les contenir, ils formulent et ils appliquent leur étrange théorie des races, ils tuent et ils persécutent, ne mesurant leurs coups que pour les multiplier. Que feront les bourgeois sans logique du 30 juin 1933 le jour où ils croiront jouir au dehors de la même indépendance qu'au dedans? Ce n'est pas difficile à imaginer.

M. J. Kayser, qui est vice-président du parti radical, formule ces objections dans la RÉPUBLIQUE:

De deux choses l'une: ou l'Allemagne ne demande pas les mains libres à l'Est... et alors rien ne s'oppose à trouver les bases d'une collaboration pacifique entre l'Allemagne et l'U.R.S.S.; ou bien l'Allemagne demande les mains libres à l'Est... et, dans ce cas, je ne puis que reprendre la formule que j'ai lancée au congrès radical: « Est-on sûr qu'en tolérant un nouveau Sadowa nous ne permettrions pas de préparer un nouveau Sedan, qui nous trouverait de nouveau isolés? »

« Les mains libres à l'Est », c'est l'illusion de la paix pour quelques années; mais c'est pour l'avenir, la perspective d'une irrésistible invasion. Je me refuse à accepter un tel destin pour mon pays!

L'appel de M. Laval

Commentant l'appel à l'union de M. Laval, le JOURNAL DES DÉBATS s'exprime ainsi:

Que l'union soit indispensable, c'est ce qui apparaît à tous les Français, qui vont même plus loin que M. Laval: ils pensent que, en cas de rupture de l'union et de crise ministérielle, l'ère des aventures et des catastrophes commence. Mais que cette union si désirable existe absolument dans le ministère, voilà une nouvelle qui fera plaisir à la nation, qui ranimera les optimistes et qui facilitera le retour à la confiance.

Le franc et la paix, concluent très justement les DÉBATS, continuent à avoir leurs exigences.

L'homme, cet inconnu

par le Dr Alexis Carrel

Avant pendant un tiers de siècle observé presque toutes les formes de l'activité humaine, « connu, nous dit-il, les petits et les grands, les sains et les malades, les savants et les ignorants, les faibles d'esprit, les fous, les habiles, les criminels, fréquenté des paysans, des politiciens, des soldats, des prêtres, des aristocrates et des bourgeois, des philosophes, des artistes, des poètes et des savants, vu jouer les mécanismes secrets qui, au fond des tissus, dans la vertigineuse immensité du cerveau, sont le substratum de tous les phénomènes organiques et mentaux », Alexis Carrel a voulu écrire pour nous, non pas certes un Traité de la Connaissance de nous-mêmes qui eût débordé plusieurs douzaines de gros volumes, mais une synthèse intelligible à tous de toutes les notions fondamentales nécessaires à notre propre explication.

La raison profonde de ce livre ? C'est qu'il était devenu nécessaire que quelqu'un l'écrivît. L'homme blanc est désormais incapable de suivre la civilisation dans la voie où il l'a lui-même lancée à un rythme fou, dans sa fatale ignorance de sa propre nature. Nous avons créé un monde qui n'est pas fait pour nous, auquel il est impossible que nous nous adaptions jamais. Dans notre folie nous n'avons pas compris que notre corps et notre conscience suivent des lois plus mystérieuses que celles de l'univers stellaire, mais aussi inexorables. Si nous ne voulons pas abdiquer, accepter que l'homme dégénère et disparaisse, entraînant avec lui dans le néant la beauté du monde, il faut que nous prenions enfin connaissance des relations qui nous unissent au cosmos et à nos semblables. Il faut que l'homme ne soit plus pour lui-même cet inconnu qu'il est encore. Sur ces bases sûres, nous pourrions dès lors travailler au renversement de nos longues et tragiques erreurs, transformer les valeurs du monde et, nous libérant de la technologie aveugle et stérile, l'ordonner par rapport à nous.

Le Vivier

Roman par Henri Troyat

Le printemps dernier nous avait offert une révélation littéraire d'une qualité tout à fait rare avec le premier roman d'un auteur de vingt ans — *Faux Jour*, par M. Henri Troyat — qui était l'étude de l'âme d'un enfant ébloui d'abord d'admiration devant un père qui lui apparaît comme un Dieu, puis glissant vers l'amer dédain quand les réalités de la vie révèlent à ses yeux mieux ouverts la nullité de son idole, et se fixant enfin dans une tendresse apitoyée pour le pauvre pantin, parce que ce pantin, c'est tout de même le Père. La critique avait été unanime à reconnaître au très jeune Henri Troyat une solidité et une profondeur dans la peinture, autant qu'un mouvement romanesque qui ne se rencontre qu'à de lointains intervalles chez des écrivains de cet âge. *Faux Jour* remporta quelques

semaines plus tard le Prix Populiste destiné, selon les propos mêmes de M. Georges Duhamel, membre du jury, à signaler une œuvre qui témoigne d'un retour à une observation plus humaine. Quant au public, il suivit et fit don à M. Troyat du plus beau des prix — celui qu'il est seul à pouvoir décerner — le Prix du Succès.

Plus brillantes ont été les promesses de tels débuts, plus grande est pour ceux qui ont donné leur sympathie à l'auteur, l'appréhension de le voir trébucher au second livre. Le second livre vient de paraître; il s'appelle *Le Vivier* et nos craintes sont bannies. Tout ce que nous espérons du précoce talent de M. Henri Troyat, voici que nous le tenons.

Le livre est à tous points de vue de premier ordre et l'analyse d'une jeune lâcheté y est réussie avec une puissance qui emporte d'autant plus l'admiration qu'il s'agit ici de rendre vivant jusqu'à l'obsession un être qui précisément ne veut pas vivre. De tels succès sont le secret magique du véritable romancier.

Remorques

Roman par Roger Vercel

Après un détour consacré au *Capitaine Conan*, qui lui valut l'an dernier l'un des plus brillants Prix Goncourt, le romancier de *Au large de l'Eden* et de *En Dérive* revient à la mer et à l'héroïsme bretons, dans l'atmosphère desquels il vit lui-même loin de Paris.

La première moitié du livre, chef-d'œuvre d'épopée marine auquel on ne voit guère à comparer que le *Typhon* de Conrad, n'est peuplée que de « types épatants ». La seconde nous montre ensuite ceux-ci à terre face aux femmes et moins forts devant elles que devant la mer, seule capable le lendemain, en les conviant à la bataille, de les sauver d'elles en leur restituant leur grandeur.

Le jugement des Ténébres

Roman par André Demaison

La présence, ou plutôt le séjour d'une blanche dans les colonies anglaises ou françaises d'Afrique et d'Asie était, il y a vingt ans encore, fait d'exception. Depuis la Guerre, elle est devenue fait courant. La sportive d'aujourd'hui, éprise tout autant que l'homme d'aventure et d'action, suit désormais son mari au loin des savanes et au cœur des forêts tropicales. Elle y est son alliée et sa collaboratrice. Tantôt à l'école, tantôt au dispensaire d'hygiène, elle joue son rôle de véritable coloniale. C'est donc un élément nouveau et d'une importance psychologique capitale qui s'introduit dans les tragédies nées sous les maléfices mystérieux des tropiques. La sombre histoire que M. André Demaison nous conte dans *Le Jugement des Ténébres* est précisément l'un de ces drames complexes où le climat et ses feux, l'at-



Artiste merveilleux qui eut le tort de se croire profond penseur, Anatole France est une des figures les plus curieuses de la littérature française. Sous la plume de ce maître du verbe, les pires paradoxes prennent un aspect charmeur qui en fait parfois oublier la fausseté. Le trait caractéristique de la manière de France est cette faculté de transposer sur le plan artistique tous les sujets qu'il aborde, à l'aide d'un style éblouissant où l'esprit le plus nuancé se mêle à la plus fine ironie.

mosphère et sa moiteur, le ciel et son électricité, l'emprise de l'énigmatique forêt africaine sur des cerveaux d'Européens et des nerfs de blanches, la sorcellerie qui rôde et cerne, la menace de la terre et des eaux, des êtres et des choses sur des conquérants hais autant que craints, composent un milieu exceptionnel pour des aventures déconcertantes.

Histoire de Quatre Potiers

Roman par Jean Schlumberger

M. Jean Schlumberger appartient à ce petit groupe d'écrivains d'une extrême probité dont le talent ne consent à s'exprimer qu'aux heures où il a quelque chose à conter qui en vaille la peine. C'est l'angoisse de la jeunesse contemporaine, les bras ballants devant le néant économique de l'univers, cherchant en vain son équilibre et sa voie dans l'universel désordre, qui inspire le beau livre qui vient de paraître : *Histoire de Quatre Potiers*. Les quatre compagnons de l'aventure qui nous est ici contée sont, d'abord, trois jeunes gens de la bourgeoisie, dégoûtés des politiciens, des thaumaturges et des bavards, qui décident de jouer leur chance en équipe sur un terrain qui soit à eux, et puisque la société présente est incapable de les utiliser, de faire bande à part et de construire eux-mêmes leur minuscule société. La termitière ne les a donc pas, on le voit, tentés, et c'est à l'initiative individuelle et libre que ces garçons à la tête bien faite demandent le salut.

Ce livre original et fort, d'un intérêt à tel point actuel, construit de main de maître, est le récit des espérances et des déceptions, des tempêtes essayées et des difficultés vaincues, des sacrifices de chacun, des transformations aussi que l'épreuve de la réalité impose à l'équipe — et de sa victoire finale.

La Maison Camille

Contes, par Henri Duvernois

M. Henri Duvernois a appris la vie à l'école du journalisme. L'école est rude, mais l'école est excellente. Etre de tout, partout, le témoin toujours présent, se trouver à chaque heure brusquement face à face avec les comédies et les drames humains, tenir devant soi, les yeux dans les yeux, les acteurs tout frissonnants encore de la tragédie qu'ils viennent de jouer sur l'ordre de leurs passions, observer des visages dont le masque tombe sous la rafale des événements, celui de l'homme qui vient de voler, de la femme qui vient de tuer, et qui demain grelotteront de terreur à la porte du juge d'instruction, voilà des leçons directes, fécondes, et qui révelent à qui sait voir et comprendre les réalités de l'âme humaine. Et chaque jour aussi, dans une existence qui semble s'écouler sous le signe de l'ubiquité, découvrir le fil des intrigues quotidiennes, les dessous secrets des luttes et des rivalités, faire au hasard des reportages et des en-

quêtes la connaissance des types étranges perdus dans les grandes villes : telle a été la jeunesse laborieuse de M. Henri Duvernois avec son cortège d'exténuantes fatigues. Mais aussi, quel fruit il en retire aujourd'hui, quelle admirable science de l'homme et des mœurs, quelle virtuosité dans l'art si délicat, si difficile du conte. Faire tenir dans les cent pages d'une nouvelle ou dans les trente d'un bref récit toute la matière que d'autres étirent au long d'un roman-fleuve, c'est là que triomphe M. Henri Duvernois avec une extraordinaire aisance, et le livre qui vient de paraître sous le titre de sa pièce maîtresse, *La Maison Camille*, est un nouveau témoignage de sa virtuosité. Nul ne connaît Paris mieux que lui, tout Paris, le Paris du luxe et celui de la misère, le Paris du plaisir et surtout l'ardent Paris du travail. Son peuple et sa petite bourgeoisie ont toujours été ses modèles de prédilection et ce sont eux qui animent cette suite de tableaux et de faits divers observés par un peintre tout ensemble indulgent et ironique, qui a désormais une trop riche expérience des hommes et de leurs gestes pour s'étonner de rien.

Armand RIO

Sous le vieux toit de la Palombière

roman, par Pierre Alciette

Réédité en cartonnage à 3 fr. 50, chez Plon, à Paris.

Histoire émouvante d'une vieille maison qu'enveloppe la tiède atmosphère des Landes, que parfume le souffle des pignadas. Voici que dans

cette poétique retraite, imprégnée d'une tradition rassurante et confortable à souhait, un jeune homme, héritier du bien, connaît l'inquiétude moderne, l'ennui qui naît d'une existence monotone pour les êtres peu enclins par leur caractère à suivre les sévères leçons de la nature et du passé. Il regrette d'avoir délaissé la vie active de l'officier pour l'existence retirée du campagnard attaché à faire valoir sa terre. Seule, sa sœur Françoise, endeuillée à jamais par la mort au front d'un fiancé, garde la religion du foyer. Le drame ne tarde pas à éclater, par suite du mariage qui lie l'ancien officier à une jeune mondaine, éprise de mouvement, de distractions, instinctivement coquette et dissipatrice. Françoise pourrait refaire sa vie; un noble amour s'offre à elle, elle s'en détourne par un scrupule excessif — la pudeur d'un passé trop cher ! — et le mot terrible des destinées manquées est dit trop tard ! Cette amère conclusion ne va pas sans déchirements qui font mieux ressortir, par contraste, le secret égoïsme de la jeunesse d'après-guerre, pressée de saisir la vie comme un beau fruit.

Le vent dans les saules

par Kenneth Grahame
Texte français de Laure Delattre. Illustrations de E. H. Shepard. Librairie Armand Collin, Paris-Ve.

Voici un livre délicieux et qui s'insère sans la déparer dans la tradition des Lewis Carroll et des Mark Twain, de ces charmeurs d'enfants humoristes et poètes, également chers aux grandes personnes. C'est sa tendresse paternelle qui inspira à Kenneth Grahame, secrétaire de la Banque d'Angleterre, ce petit livre qui, tiré dans son pays à plus de 250.000 exemplaires et traduit dans presque toutes les langues, va pouvoir, grâce à Mlle Laure Delattre, faire les délices de la jeunesse française.

Comment oublierait-on jamais, quand on a eu la joie de vivre, de rêver et de rire avec eux, Maître Taupe et son ami le Rat d'eau, Maître Crapaud, vaniteux, insupportable et charmant, et le sage Maître Blaireau ? Merveilleuse petite créature qui nous en apprend long sur les hommes et qui vont dans le vent, la pluie, le soleil, les fleurs, les rivières et la mer, au rythme des saisons et des jours ! Malicieuses bonshommes dont le rire n'est jamais méchant et en qui le goût de la vie est si fort !

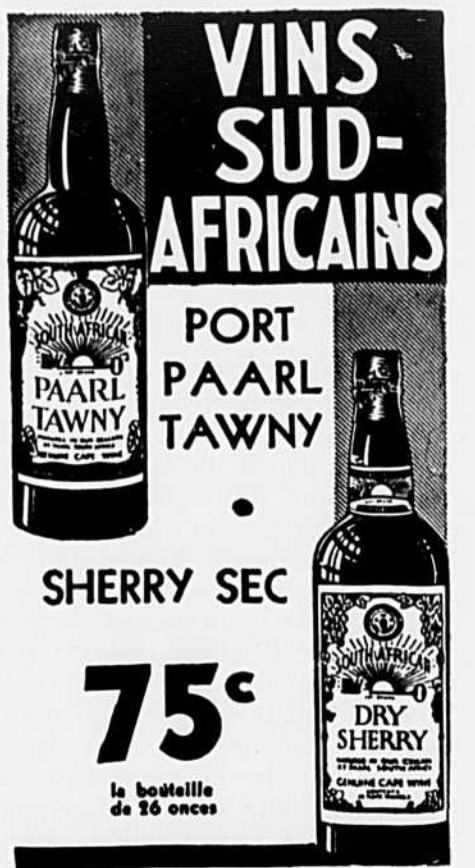
Ils apparaîtront à nos jeunes lecteurs dans toute leur étincelante fantaisie grâce à la plume spirituelle et mutine de E. H. Shepard, et il est certain que ce volume de la Bibliothèque du Petit Français s'affirmera d'emblée comme un chef-d'œuvre de la littérature juvénile.

L'Héroïque équipée de Pattes-Blanches

par Alice M. Cruppi
Illustrations de Pierre Lissac. Librairie Armand Collin, Paris-Ve.

C'est tout là-haut, sur les sommets neigeux des Pyrénées, que l'espiègle petit Gascon, déjà connu et aimé des enfants, Pattes-Blanches, le plus intelligent et le plus intrépide des laïns, s'élance cette fois à la conquête des Bêtes sauvages qu'il s'est mis dans la tête de civiliser.

Heureux les enfants qui le suivront dans son héroïque équipée et qui vivront ses angoissantes rencontres avec le vieil Ours, le sanguinaire Putois, le féroce peuple des Mustelles et le grand Aigle Royal qui



est monté jusqu'au Soleil ! Heureux ceux qui assisteront avec lui au combat du Soleil et de la Lune, à la fuite éperdue des espèces féroces, à la révolte des Ecureuils, des Hiboux, des Abeilles et des Oiseaux chanteurs !

Mme Alice M. Cruppi est toujours pour les enfants l'amie qui sait les émouvoir et les amuser. Le dessinateur Pierre Lissac la seconde à merveille, de sorte que ce nouveau volume de la Bibliothèque du Petit Français est bien pour nos petits le plus joli cadeau qu'on puisse leur faire.

L'amour enchaîné

roman, par Concordia Merrel

Traduit de l'anglais par E. de Saint-Segond. — Un vol. in-16 relié, sous couverture illustrée. Chez Plon, à Paris.

Cette œuvre, où se reflète en profondeur la sensibilité délicate d'une jeune fille pauvre, à qui un père débonnaire, mais bohème et paresseux, rend la vie matérielle difficile, transportée soudainement dans un milieu opulent, à la suite d'un sauvetage, un peu imaginaire, effectué par ce père imprévoyant au bénéfice du riche chef de famille, est une des créations les plus significatives du roman intimiste anglais. L'excellente traduction de Mme de Saint-Segond permet aux lecteurs français d'en saisir les nuances les plus subtiles, en détaillant les népotismes secrets d'une vie sacrifiée. En lisant l'aventure de Maud Collier, on s'attache de plus en plus à la jeune héroïne, on s'intéresse à son existence dans cet intérieur luxueux à côté de deux jeunes filles, l'une enivrée de sa beauté, capricieuse, gâtée à souhait en raison d'une infirmité réputée un instant incurable, et tyrannisant l'homme qui l'entoure d'un culte passionné; l'autre, romanesque et fantasque, avec des allures émancipées ! L'héroïne du roman sait qu'elle aime sans espoir et noblement s'efface. Le rôle du traître est tenu par un Américain sans scrupule, qui n'hésite pas à laisser s'élever contre Maud une accusation déshonorante. Tous semblent un instant l'abandonner, même l'homme qu'elle aime, travaillé d'un doute cruel. Et il lui est impossible de se disculper sans manquer à la parole donnée à la fille de ses protecteurs aimés. Tel Turenne gardant sa foi, même aux voleurs. Terrible quiproquo qui se termine par un triomphe grâce à la seule force d'une haute conscience et d'une fière énergie.

Jules AURIC

Si vous donniez un beau livre ?

C'est un cadeau élégant et de bon goût que tout le monde apprécie.

LIVRES D'ÉTRENNES

EDITIONS DE LUXE
BELLES RELIURES
GRANDES COLLECTIONS
ENCYCLOPÉDIES
DICTIONNAIRES
HISTOIRE, BIOGRAPHIES
GÉOGRAPHIE, VOYAGES
BEAUX-ARTS, MUSIQUE
AUTEURS CLASSIQUES ET MODERNES
ROMANS NOUVEAUX
ACTUALITÉS
LITTÉRATURE RELIGIEUSE
AUTEURS CANADIENS

Choix incomparable de Livres et Albums pour la Jeunesse.

GRANGER FRÈRES
54, rue Notre-Dame Ouest.

Nos magasins ferment à 5 h. le samedi

L.A. 2171

ATTENTION SPECIALE APPORTÉE AUX COMMANDES PAR LA POSTE. (Facilité de stationnement)

En vente au Canada depuis plus de 100 ans



FLACON plat de 10 ONCES,

85¢

GIN de KUYPER
Cette Réelle Saveur de Hollande

26 40
\$1.90 • \$2.65

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande. Maison fondée en 1695

CONTIENT UN TRAITE
DE CHIMIE
VOIR EN PAGE 8

ARTS et LETTRES

CONTIENT UN TRAITE
DE BOTANIQUE
VOIR EN PAGE 8

La Pourpre à l'Académie

Depuis la mort de Mgr Mathieu, ancien archevêque de Toulouse, et cardinal de curie, l'Académie française ne se consolait pas de ne plus voir la pourpre cardinalice se refléter aux glaces de ses salons. On l'a répété à satiété : l'Académie, malgré son grand âge, n'abdique pas la recherche des élégances. Elle les veut toutes, les matérielles comme les spirituelles. Celles-ci primant sur celles-là qui comptent néanmoins assez pour que la Grande dame se tourmente à leur propos.

Le violet épiscopal est somptueux : j'ai ouï dire à des Céliènes que sa teinte lie de vin trichait jusqu'à la méprise sur le privilège de la nuance vestimentaire réservée aux princes de l'Eglise. Mais ce n'est pas au Palais Mazarin que cette duperie peut paraître suffisante. Toujours est-il que l'éclatante dignité que va recevoir Son Excellence Monseigneur Baudrillard, recteur de l'Institut Catholique, archevêque *in-partibus*, promu cardinal par S. S. le Pape Pie XI, rejallit sur l'Académie française. A la dernière réunion, le directeur en exercice, M. Lecomte, en félicitant le nouveau cardinal, a dit tout l'honneur qui par lui se déversait sur l'illustre compagnie. Il a évoqué le souvenir d'un autre cardinal, académicien aussi, qui orienta et dirigea paternellement le jeune Baudrillard, alors simple normalien : Mgr Perraud, évêque d'Autun, dont à bien des égards l'étudiant Baudrillard devait refléter l'influence sur le mouvement intellectuel des catholiques.

Quand on étudie l'Histoire de l'Eglise en France, on remarque que chaque époque met en évidence le rôle de quelque évêque, dans la conduite des esprits cultivés. Chef intellectuel, on attend de lui, non pas tant des ordres que des motifs et des raisons adaptés au moment présent. Je crois, sans forfanterie, pour me l'être laissé dire par des maîtres qui avaient beaucoup voyagé et beaucoup observé, que les Français accordent plus d'importance aux questions spéculatives. Et les Français croyants aiment connaître l'avis autorisé d'une personnalité, d'un évêque, sur des questions connexes, voire profanes, où sa compétence spéciale est reconnue de tous. En particulier sur la chose littéraire. Très sollicité de donner son avis sur des théories académiques, son jugement sur des discussions d'idées : il ne croit pas déroger. Mince mérite si l'on veut, comparé à tous ceux dont est chargée la brillante carrière du nouveau cardinal. Son œuvre apostolique par excellence, ce fut le développement magnifique qu'il imprima à l'Institut Catholique pendant les vingt-cinq dernières années.

En 1932, lors des fêtes auxquelles donna lieu la célébration du jubilé rectoral de Mgr Baudrillard, de toutes parts on rendit hommage à la richesse de sa personnalité.

Successeur de Mgr d'Hulst en

1907, élu par trente-deux évêques et archevêques, à sa charge nouvelle, Mgr Baudrillard provoqua un élan magnifique dont profitera toujours la maison des Carmes, au point de vue de l'organisation tant matérielle qu'intellectuelle. On sait que, bâtisseur infatigable, le recteur a défilé le sort. A l'heure où par suite de la loi de Séparation on menaçait de fermer, d'exproprier les bâtiments de l'Institut Catholique, le nouveau recteur prenait parti pour une politique d'expansion, de conquête, d'agrandissement, de reconstruction.

Parlerai-je des missions patriotiques dont le gouvernement de la République française pria Mgr Baudrillard de se charger, pour porter à travers le monde l'image du vrai visage de la France, déformée avec acharnement par la propagande allemande ? Le prélat s'en acquitta avec un tact, avec un zèle qui enregistrèrent d'heureux résultats. Les Canadiens s'en souviennent.

Ce que je veux souligner aujourd'hui, c'est le prestige intellectuel de Mgr Baudrillard. En quittant l'Ecole Normale en 1886, il partait pour l'Espagne et consultait maintes archives. De ce travail de dépouillement devait sortir, en 1890, cette thèse de doctorat en lettres, sur *Philippe V et la Cour de France*, qui mettait son auteur en évidence. Achevé, l'ouvrage devait comprendre cinq volumes.

Dès lors, Mgr Baudrillard était marqué pour ranimer la flamme du foyer intellectuel catholique. Rompu aux méthodes universitaires, il allait rejoindre, moderniser l'enseignement chrétien. En face des « scientifiques laïcs » qui attaquaient la religion et le surnaturel, il dressait une armée de croyants capables de montrer, au nom des principes de la critique la plus exigeante, la faiblesse des savants qui confondaient le naturel avec le surnaturel, accumulaient les négations... illogiques.

Cet épanouissement de la maîtrise professorale catholique dans tous les domaines de la pensée revient sans nul doute à Mgr Baudrillard. C'est par son autorité, par ses décisions, que dans les grands et les petits séminaires, dans les collèges libres, un corps professoral éclairé, averti, informé selon les méthodes récentes d'investigation et de critique, put soutenir la comparaison avec le personnel universitaire officiel, sans que fût rabaisé, bien au contraire, l'esprit surnaturel.

Jamais Mgr Baudrillard n'eut rempli une destinée aussi féconde, si lui-même n'eût reçu cette formation intellectuelle qui le marquait providentiellement pour un rôle scientifique.

Apôtre parce que prélat lettré, influent parce que d'une sagesse élégante et libre, Mgr Baudrillard démontre l'utilité d'un clergé cultivé.

Philippe BERTAULT



Né à Séville en 1599, Diégo Rodríguez de Sylva y Velasquez passa une partie de sa vie à peindre une importante collection de portraits du duc d'Oliveros, de Philippe IV et de quelques autres personnages de la cour d'Espagne.

Passionné pour l'étude du réel, Velasquez sait donner à ses tableaux une facture merveilleusement simplifiée. Absorbé par ses devoirs de portraitiste officiel, puis par sa charge de grand maréchal des logis du roi, Velasquez ne produisit guère d'autres œuvres que les portraits commandés. Cette « Vénus », le seul nu que l'on attribue au peintre espagnol, joint à une belle vérité la plus admirable simplicité.

VARIÉTÉS

D'un excès à l'autre

Le système pédagogique de l'U.R.S.S. ne semble pas avoir donné d'excellents résultats, si on en juge par la recrudescence de la criminalité enfantine que signalent les journaux russes. Le procédé, qui consiste à ériger la classe en soviet et à faire participer les élèves à la direction des études et à la surveillance des maîtres, peut être bon en théorie, mais en pratique les enfants, même soviétiques, demandent à être tenus et d'une main ferme. Quoi qu'il en soit le résultat est que le gouvernement a dû prendre un décret portant que toutes les dispositions du Code pénal seraient applicables à l'avenir aux enfants à partir de douze ans. Ce qui veut dire que des morveux de treize ou quatorze ans sont passibles de la peine de mort.

Un livre rare

René Trinquet, qui fut tué comme capitaine sans avoir eu le temps de donner sa mesure, aurait certainement égayé son œuvre littéraire de quelque fantaisie. Alors qu'il était attaché aux Beaux-Arts, il avait commis un roman, ce que les débutants appellent un roman d'analyse. Plus sévère pour lui-même que n'importe quel critique, il remettait sans cesse son œuvre sur le métier, taillant, tranchant, rognant

tout ce qui lui semblait banal ou mal venu. Le résultat fut que lorsque le livre parut, car il fut imprimé, tout son texte se réduisait à ceci :

LE ROMAN DU PONT DES ARTS

Chap. Ier. — *Ils s'aimaient.*

Chap. II. — *S'aimaient-ils ?*

Chap. III. — *Qu'est-ce que l'amour ?*

Chacun pouvait alors broder à son gré sur ce thème éternel.

« Le Mois »

Le numéro de novembre de la revue LE MOIS publie une intéressante série d'opinions : *L'Angleterre ne doit pas faire la guerre !* par le secrétaire du Parti travailliste indépendant anglais ; *Les premiers effets d'une politique sanitaire*, par le gérant de la Banque Nationale de Belgique ; *Le racisme et les minorités ethniques ou religieuses*, par un membre du Conseil de l'Union internationale des Avocats ; *Les influences étrangères dans la littérature néo-hellénique*, par M. Vassiliadis-Nicvas ; *L'esprit de la danse* (un entretien avec Clotilde et Alexandre Sakharof) ; *Sur les gyroplanes*, par Louis Bréguet.

Les commentaires de l'actualité portent sur *La position de l'Angleterre dans la crise européenne*, *L'état éco-*

nomique actuel de l'Allemagne, *Les forces en présence et les opérations militaires en Ethiopie*, M. Jacques de Lacretelle et le roman d'analyse, *La « Ville radieuse »* de M. Le Corbusier et *Le transport cosmique de la vie*.

On trouve enfin des portraits de M. Louis Renault, le fabricant d'automobiles français ; de Francis Jammes, etc.

Très intéressant, comme toujours.

Petites annonces en Allemagne

Il est amusant de parcourir aujourd'hui les petites annonces qu'on trouve dans les grands journaux du Reich mis au pas par les nazis. On y lit par exemple qu'une petite fille est née, à laquelle on a donné le nom de Heide (en hommage au nouveau paganisme), ou encore qu'un second Heidenjunge est venu au monde. Le prénom de Heiden devient très à la mode chez les militants du parti. Dans la partie « Correspondance », il n'est pas rare de lire qu'un *deutscher Heide* cherche une situation, qu'une *blonde deutsche Heiden maedchen* voudrait trouver un camarade pour la vie. Mais voici mieux encore : un Antechrist « deutschvelkischer » de 30 ans désirerait épouser une jeune fille de mêmes convictions...

Lectures

Mgr Provencher et son temps

par Donatien Frémont,
Directeur de la LIBERTÉ, de Winnipeg.
Lettre-préface de Son Excellence Mgr
Emile Yelle, P.S.S., Archevêque
Coadjuteur de Saint-Boniface.

Un volume de 300 pages, format bibliothèque, nombreuses gravures hors texte. L'exemplaire broché, \$1.00.

Il ne fallait rien moins qu'un géant, — au physique et au moral, — de la taille de Provencher, pour poser les assises de l'Eglise catholique dans une région aussi dénuée de tout et aussi isolée du reste du monde. Sa vie d'évêque missionnaire fut un perpétuel miracle de patience, de renoncement et de volonté.

Selon le mot très juste de Mgr Taché, son successeur, « Mgr Provencher est une des grandes figures de notre Eglise du Canada. Son humilité lui a toujours fait rechercher l'ombre, mais ses œuvres et sa vie brillent d'un éclat tout particulier. » Il suffit, pour s'en convaincre, de suivre pas à pas avec son biographe ses trente-cinq années de labeur obscur et surhumain, pendant lesquelles il eut à lutter jusqu'au dernier jour contre la pauvreté, l'isolement, la pénurie de collaborateurs. Pendant longtemps l'évêque de la Rivière-Rouge n'eut pour l'aider dans le ministère qu'un prêtre et un séminariste. Jusqu'à l'arrivée des Oblats, en 1845, il n'eut jamais plus de quatre missionnaires à la fois pour

desservir le territoire qui s'étend de la tête des Grands Lacs aux Montagnes Rocheuses à l'Ouest et jusqu'à la baie d'Hudson au Nord.

A côté du fondateur de l'Eglise de l'Ouest, Mgr Provencher et son temps montre à l'œuvre ses principaux collaborateurs, qui portent des noms fameux dans notre histoire religieuse : Dumoulin, Belcourt, Thibault, Lafleche, Taché, Lacombe, etc. Il raconte les débuts des Sœurs Grises et des Oblats dans l'Ouest.

Love

Nouvelles, par
Sophie et Marc Stambart.

Un vol. à 12 francs, aux Editions Baudinière, à Paris.

Les auteurs de *Noires Gueules* et de *La Rose sous l'orage*, dont on a apparenté le genre et le talent à ceux de Zola, de Maupassant et de Marguerite, nous donnent dans ce volume quelques romans concis, ramassés, palpitants de vie et d'humanité. Comme sous le faisceau lumineux du projecteur, nous voyons défilier sur l'écran, d'abord le drame déchirant de *Love* précipité, résumé sous nos yeux dans une seule scène, dans une simple rencontre.

Dans *Le Tournant*, nous assistons aux phantasmes d'une nuit enfiévrée qui nous font connaître intimement Ferdinand Cuvelier non seulement tel qu'il est, tel qu'il a été, tel qu'il

sera, mais aussi tel qu'il aurait pu être.

Dans *Le Petit Cimetière*, nous voyons se tordre une âme de vieux, qui aime, hélas, trop tard, et qui, épouvanté, obsédé par l'idée de la mort, pour s'y habituer, pour vaincre ces horribles frissons de peur, en vient, petit à petit, à s'enfermer dans un cercueil, à contracter une sorte de cryptomanie.

Dans *La Vengeance*, nous assistons à un drame au bal Bullier. Un étudiant se repaît depuis son enfance de l'idée de venger sa mère morte après avoir été torturée par un médecin. Il assiste à ce bal. Un crime y est commis sur une jeune fille qu'il aime. Et c'est la fille de ce médecin. Le hasard lui offre une vengeance qu'il repousse et qui lui fait horreur.

Ce sont des romans écrits avec passion et qu'on lira avec le plus vif intérêt.

Le Nouveau Lazare

Roman, par Noëlle Roger.

Chez Fasquelle, à Paris.

Le *Nouveau Lazare* met en scène un homme ressuscité, non plus par la grâce divine, mais par le miracle de la science humaine. Une telle anticipation n'est nullement chimérique : le problème de la résurrection est à l'ordre du jour d'un continent à l'autre. Des tentatives toutes récentes confirment l'actualité d'un tel sujet ; les expériences que poursuit aujourd'hui même le docteur Willard semblent donner raison à la

méthode qu'avait imaginée le vieil empirique du *Nouveau Lazare* : détruire certains virus par le refroidissement.

Mais que devient l'âme au cours de cette aventure ? que seront ces vivants qui, pendant quelques heures, auront été des morts ? Tel est le problème psychologique et spirituel que pose Noëlle Roger. Cet étonnant roman soulève des questions passionnées, car le réel y domine l'irréel...

Jenny de Lacour

Roman, par Marcelle Vioux.

Chez Fasquelle.

Histoire triste, mais pas très nouvelle, d'une femme, Armenai de Bricourt, dite Jenny de Lacour, qui, pour conserver un amour qu'elle craint de perdre, lui fait jeter du vitriol au visage par un ouvrier épris d'elle, Natali Gaudry. Arrêtée avec son complice, lui condamné à dix ans et elle à quinze ans de travaux forcés, elle est graciée après onze ans. Quand elle est remise à sa sœur Léontine et que les portes de la prison d'Auberive se ferment derrière elle, devant la lumière du jour dont elle a été privée si longtemps elle perd la raison et se met à chanter d'une voix éraillée :

Ah, qu'il fait donc bon, qu'il fait [donc bon]

Cueillir la fraise
Au Bois d'Bagneux
Quand on est deux
Mam'zelle Ninette...

Dick et Pam

Roman par Paul Achard

Un vol., aux Editions Baudinière, 27 bis, rue du Moulin-Vert, Paris, 14e. 12 francs.

Un livre gai, très gai, qui intéressera et amusera les petits et les grands enfants. La nouveauté du sujet, l'enchevêtrement de l'intrigue sans cesse rebondissante, l'humour et le comique des situations créées par la fantaisie de ces derniers poètes que sont les enfants, sous les yeux effarés des parents qui donnent vraiment l'impression de poules qui auraient couvé des canards, font de *Dick et Pam* un véritable film en miniature parsemé de « gags » désopilants et saupoudré de fine observation que la main de l'auteur de « Nous les Chiens », « Mes Bonnes », « Ces Dames du Central », semble y avoir répandu comme le sable brillant et léger de la plage où l'action se passe...

Ruisseau de verve, écrit dans une langue délicieuse, *Dick et Pam* sera lu par les enfants de tous âges — de quatre à quatre-vingts ans, car il peut être mis entre toutes les mains.

La princesse Isabelle

Pièce en 20 tableaux,
de Maurice Maeterlinck.

Représentée le 8 octobre dernier au Théâtre de la Renaissance-Cora, et éditée chez Pasquelle, cette pièce est un curieux mélange d'imagination et de réalisme. Elle se termine dans un asile d'aliénés, par la rencontre d'Isabelle, folle, avec celui qui l'a aimée.

Jules AURIO

Sommes-nous polis ?

De Paul Morand, voici un extrait d'un article paru dans le FIGARO :

En matière de politesse l'homme me paraît passer par trois stades : au premier, c'est le sauvage, avec un code de convenances extrêmement compliqué, traditionnel, les usages étant réglés par les sorciers, la moindre infraction au protocole des tabous entraînant pour le clan des conséquences incalculables ; ces cartes de visite que les messagers des Iles Marquises vous apportent de la part de leur maître sous forme d'une haute masse d'armes de bois dur et luisant, orné d'un œil au centre de la crosse, si elles ne sont pas rendues aussitôt avec le même cérémonial, c'est un coup de tonnerre dans les affaires publiques de la tribu. A ce stade primitif, le décorum fait partie de la religion et les formules de savoir-vivre sont des formules magiques.

La politesse des anciens régimes est l'aboutissant de cette étape patriarcale : les prêtres et les rois se substituent aux dieux ; compliments et civilités sont reçus par eux comme des hommages de droit divin. Ces révérences, se propageant de proche en proche, gagnent toute la nation. Mais un jour les sujets cessent de croire aux rois et les fidèles aux dieux ; l'homme, libéré de ses peurs et de ses devoirs, devient le maître de l'univers et la politesse perd son sens profond. Les présentations, les saluts, la hiérarchie, l'échange des cadeaux, etc., que signifient ces gestes désuets aux yeux de l'homme qui vote ? On ne les conserve que pour causer avec les puissances étrangères, et le conservatoire de ces bonnes manières, le Protocole, est l'objet de mille plaisanteries.

Ce passage du respect magique à la muflerie organisée est très facile à observer en Afrique : en quelques heures, le voyageur peut aller du Soudan, où le nègre tête nue lui apporte des calebasses de lait au milieu de danses rituelles, au Sénégal, où le nègre en casquette ou en casquette à déjà les qualités d'affabilité du citoyen moyen armé de son bulletin de vote. Nous en sommes restés à ce stade que je nommerai électoral, tandis que d'autres nations atteignent déjà la phase de la politesse de demain, la seule qui préserve la dignité humaine : la politesse sans obligations ni sanctions, celle du cœur, née de la conscience que nous avons de notre force, et du désir de n'en point user et de traiter autrui comme nous-même. Autant la politesse primitive est faite d'hypocrisie et de peur, autant celle-ci est à base de courage et de bonne foi. Il faut bien des siècles de liberté pour que l'homme cesse de penser, comme Stendhal, que la politesse est signe de servilité, et la rudesse signe d'indépendance.

Paul MORAND

L'argent n'a pas d'odeur

Nos amis Anglais sont de parfaits gentlemen, qui, ayant à Genève signé un pacte, entendent le faire respecter et empoisonnent tous les membres de la S.D.N., pour les obliger à tenir leurs engagements. Mais la dite S.D.N. n'est-elle pas en guerre contre les stupéfiants et en particulier l'opium ? Comment se fait-il alors qu'à Singapour et dans les Straits Settlements l'opium soit un monopole du gouvernement de Sa Majesté ? Ledit gouvernement vous répondra que s'il interdisait l'opium il se lèverait une armée de gansters et de contrebandiers et qu'il a préféré en régulariser la vente sous sa direction. Par contre il vous taira pudiquement que ce monopole, condamné par la S.D.N., rapporte au fisc anglais quelque cinq millions de livres bon an, mal an.

Lire la RENAISSANCE, c'est se renseigner à peu de frais sur toutes les questions qui peuvent intéresser une personne cultivée.

Questions de langue

Extrait d'un excellent ouvrage paru il y a une trentaine d'années et que nous reproduisons par tranches, parce qu'il est encore et plus que jamais d'actualité.

SUITE

M. Laurent fait la connaissance dans un salon d'un sous-préfet du département des Vosges. Celui-ci l'invite à venir le voir.

— Où est votre résidence ? lui demande M. Laurent.

— A Saint-Dié.

— Je parle de votre résidence à Paris.

— Hélas ! je ne réside pas à Paris. Je n'en ai pas le droit. Je n'y viens qu'en congé, et pendant ce temps je demeure chez mon frère, 6, rue Richelieu.

M. Laurent s'informa et il apprit que

Résidence. — C'est le lieu, la ville ou la province où l'on a sa demeure habituelle. M. Hector Fabre réside à Paris. Il demeure (ou il habite) rue de Fome. Il peut changer de domicile tous les trois mois, s'il ne quitte pas Paris il ne change pas de *résidence*.

Résidence se dit encore du séjour obligé où un officier, un fonctionnaire exercent leurs fonctions. Le général commandant le septième corps d'armée doit résider à Besançon. Le préfet du département du Nord doit résider au chef-lieu, c'est-à-dire à Lille. Ils ne peuvent quitter leur *résidence*, et cela ne veut pas dire qu'ils sont consignés dans leur palais.

Le consul général de France résidait autrefois à Québec. Aujourd'hui le lieu de sa *résidence* est Montréal. Les bureaux du consulat sont rue Saint-Jacques ; le consul a sa demeure rue Sainte-Famille.

Le lieutenant-gouverneur de la Province est tenu d'habiter la capitale. Il a donc sa *résidence* à Québec, mais il habite Spencer Wood.

Ne jamais dire, en France, si l'on ne veut pas provoquer l'étonnement, sa *demeure privée* et encore moins sa *résidence privée*.

Privé, e — adjectif. — C'est un mot qui sert à déterminer un état : l'homme

privé, est un homme qui n'exerce pas de fonctions publiques ; la vie *privée*, celle qui est impénétrable à la curiosité d'autrui ; un animal *privé*, l'animal apprivoisé : un chevreuil *privé*, un hibou *privé*. Mais *privé* ne se dit pas des animaux domestiques. On ne peut pas dire un chien, un chat, un cheval, un bœuf *privé*.

Maison privée ne se dit pas. On peut questionner ainsi : « Où vous rencontrerez-vous ? »

Mais non à votre bureau ou à votre maison *privée*.

Une personne qui avait séjourné à Montréal demandait à M. Laurent où il demeurait en cette ville.

Il répondit :
— Je demeure sur la rue Sherbrooke. Après le départ du visiteur, Justine lui fit l'observation suivante :

Sur la rue. — En français, on ne dit pas : je demeure sur la rue Lafayette, ni j'ai passé sur la rue Saint-Denis.

On dit simplement : je demeure rue Lafayette, j'ai passé rue Saint-Denis. Si cependant on croit devoir orner l'indication d'une préposition de lieu, bien inutile du reste, on doit dire

Dans la rue. — Je demeure dans la rue Lafayette, j'ai passé dans la rue Saint-Denis.

Les rues, par rapport aux avenues, aux boulevards, aux places, sont plus étroites, plus resserrées, plus encaissées. On s'y trouve en quelque sorte comme dans un couloir dont les parois sont formées par les maisons. On est dans la rue et non sur la rue.

Sur la place. — Par contre, les avenues, les boulevards, les places, ayant plus de largeur, plus d'étendue, offrant un espace beaucoup plus vaste que les rues, on tient compte de la surface libre du sol sur lequel on se trouve, et on dit sur l'avenue, sur le boulevard, sur la place. Exemples : Après 10 heures du matin, il est interdit aux voitures non suspendues de passer sur l'avenue des Champs-Élysées.

Le théâtre du Gymnase est sur le boulevard Bonne-Nouvelle. — L'obélisque de Louqsor est sur la place de la Concorde. — La fontaine Molière est dans la rue Richelieu.

Dans la place. — Être dans la place, c'est avoir pénétré par surprise, adresse, ruse, ou autrement dans une ville, dans un établissement, dans une maison ou un palais dont l'accès vous était interdit.

— Mais, demande M. Laurent, quelle différence y a-t-il entre une avenue et un boulevard ?

Avenue. — On nomme *avenue* une large allée, ordinairement bordée d'arbres, qui conduit à un temple, à un palais, à une habitation, à un rond-point, etc. — L'avenue du Trocadéro conduit, aboutit au palais du Trocadéro ; l'avenue de l'Opéra conduit à l'Opéra.

Boulevard. — Le boulevard est une promenade, une large voie plantée d'arbres. On multiplie les boulevards autant que l'on peut dans les grandes villes, pour les aérer et concourir à leur beauté. Aujourd'hui, on fait peu de différence entre ces deux mots, pourtant bien différents, et l'on donne assez indistinctement le nom de *boulevard* à une *avenue* et, réciproquement, le nom d'*avenue* à un *boulevard*. Il est à observer cependant que le mot *boulevard* est essentiellement citadin. Dès que l'on quitte les villes, les *boulevards* prennent le nom de *routes*.

— J'ai vu souvent, dit M. Laurent, le mot *boulevard* écrit avec un *d* ou avec un *t*. Quelle est la bonne orthographe ?

— Les deux sont bonnes. Vous n'avez que l'embarras du choix. Étymologiquement, *boulevard* est préférable. Autrefois, on jouait aux boules dans de grandes allées ombreuses, sur le gazon, sur le vert, on disait alors : *bouler sur le vert*, dont on a fait *boulevard*, puis *boulevard*. Mais comme pour indiquer, à Paris, les habitués, les flâneurs, les gens qui fréquentent les grands boulevards on a créé le mot *boulevardier*, il a bien fallu être logique et écrire *boulevard* avec un *d* sous peine d'être obligé de dire *boulevardier*, qui est de consonnance teutonne.

M. Laurent vient de recevoir une pièce de gibier, un superbe lièvre que lui a adressé un ami de la campagne. Malheureusement l'envoi s'est attardé en route, la pièce est gâtée et M. Laurent ne demande qu'à s'en débarrasser.

— Justine, les vidangeurs passent-ils ici tous les jours ?

— Oh ! non, Monsieur, répond-elle, surprise de la question.

— C'est fâcheux. Qu'est-ce que je vais faire de ce lièvre gâté ?

— Je vais le jeter aux ordures.

— Mais si les vidangeurs ne passent pas tous les jours, la maison va être empestée.

— Je vais le jeter ce soir à la poubelle et il sera enlevé demain matin.

— Qu'est-ce que c'est que la poubelle ?

Poubelle. — On nomme *poubelle* une vaste caisse très solide, que les concierges placent chaque soir devant les maisons, et dans laquelle les locataires vidant leurs ordures ménagères, qui sont enlevées chaque matin. Autrefois, les ordures étaient jetées sur le sol, en tas, et on les ramassait à la pelle dans des tombereaux. Par mesure d'hygiène, M. Poubelle, préfet de la Seine, a imposé des réceptacles uniformes pour recevoir les ordures, d'où le nom de *poubelle* donné à ces caisses.

— Alors, d'après ce que vous dites, ils passent tous les matins.

— Qui ?

— Les vidangeurs.

— Les vidangeurs n'ont rien à faire ici. Ce sont les *boueurs* qui vont ramasser cela.

— Ah ! ah ! encore du nouveau. Qu'appellez-vous donc *vidangeurs* ?

Vidangeur. — C'est celui qui vide les fosses d'aisances et transporte les matières aux dépotoirs.

— Tiens ! les fosses d'aisances ne coulent donc pas à l'égout ou ne se déversent pas dans des puisards ?

— Oh ! non, Monsieur. A Paris, les fosses d'aisances sont des caveaux solides, parfaitement étanches, qui se vidant très rapidement à l'aide de gros tuyaux aboutissant à de vastes cylindres roulants dans lequel le vide est fait. L'opération, parfaitement inodore, s'exécute en quelques minutes. Il y a un autre système, qui se substituerait à la longue au système des fosses, c'est le système diviseur. Les matières solides et liquides se séparent d'elles-mêmes et sont recueillies dans des tinettes. On utilise ces matières pour l'industrie et les engrais agricoles.

— C'est très intéressant ce que vous me dites là. Mais, au Canada, les tinettes servent à un autre usage.

— Ici aussi, Monsieur.

Tinette. — C'est un réceptacle, une cuve pour recueillir ou transporter le lait ou le beurre. C'est aussi une sorte de tonneau en tôle, à fermeture hermétique, pour recueillir les vidanges.

— Alors, dit M. Laurent, on appelle à Paris

Vidanges — seulement les matières contenues dans les fosses d'aisances... Chez nous, les vidanges sont toutes les saletés, tous les débris de la maison.

— Ici, dit Justine, cela se nomme

Ordures — et plus exactement *ordures ménagères*. Elles sont enlevées chaque matin par les

Boueurs — ainsi nommés parce qu'ils ont la charge d'enlever les boues, les ordures et tous les résidus de la ville et des habitations.

Henri ROULLAUD

Rosserie

Un des rares défauts (et est-ce bien un défaut ?) de Mme Cora Laparcerie est d'aimer trop les vers, tous les vers, bons et mauvais, et de les dire trop volontiers n'importe où, n'importe lesquels, et... n'importe comment. Un jour, après un copieux déjeuner, sur la côte provençale, la brillante artiste sortait de son tiroir un manuscrit volumineux. A son tour, elle avait écrit un livre de poèmes et elle souhaitait en lire les pages essentielles à ses hôtes. Yves Mirande, qui était là, s'enfonça dans un grand fauteuil de cuir :

— Tu dors, Mirande ? lui cria Jacques Richepin, mari de Mme Cora.

Et Mirande, placide :

— Pas encore !

La bonne médecine

Doctoresse en médecine, mais faisant peu la clientèle, Mme Vandervelde était attachée, jusqu'à ces derniers temps, à l'inspection médicale d'une puissante firme commerciale. C'est elle qui faisait montrer la langue aux vendeuses anémiques, et ses mains expertes percutaient le thorax des mannequins bronchiteux.

A l'une d'elles, jeune veuve aujourd'hui installée à son compte dans les cache-corsets et les step-in, elle donna un jour ce diagnostic :

« Vous, mon enfant, ce qu'il vous faut, c'est de l'amour ! »

Et chaque fois que la jeune veuve repassait devant elle :

« Ah ! c'est vous la petite qui souffre du foie, des reins et de l'estomac ? De la blague, tout ça, ma belle ! Le remède : de l'amour ! »

C'est charmant, et l'on demanderait à collaborer à pareille médication.

Anatomie

Ce critique cinématographique d'un grand quotidien parisien du soir — il fut un auteur dramatique réputé... — est affligé d'une calvitie totale. Rencontrant l'autre jour Tristan Bernard, ce dernier dit à notre confrère :

— Comment allez-vous, cher ami ?

— Assez mal ! Depuis deux jours je suis à peine marcher. J'ai une terrible douleur dans le genou droit...

— Je vois ce que c'est, répondit Tristan Bernard : une petite migraine...

Chronique littéraire

AUX approches de l'hiver, pousseriez-vous l'homéopathie jusqu'à rechercher les livres sur lesquels règne le froid ? L'on pourrait en ce cas vous recommander les *Mémoires du Sergent Bourgogne* (1) sur la retraite de Russie à laquelle il prit part en qualité de sergent-vélite de la garde. Voilà un vrai héros, un des modestes de cette Grande Armée « vaincue par la tempête ! » Affreux tableau pris sur le vif, et sans retouches ! Par un des plus froids nuits, voyez ces lanciers debout dans leurs grands manteaux blancs et faisant de leur corps, contre le vent, un rempart autour de leur jeune prince. Au matin, on les trouva morts debout. Et ces malheureux qui, pour se couvrir eux-mêmes, déshabillaient sans pitié par 27 degrés sous zéro un mourant qui se plaint ! D'autres s'entretenaient pour une pomme de terre crue. Une grange flambe et, comme on ne peut l'ouvrir, l'incendie dévore une centaine de guerriers vivants. « Quel bon feu », disent simplement les camarades qui accourent se chauffer. Mais tels qu'ils sont devenus, ombres, fantômes, squelettes, ces hommes se redressent lorsqu'il faut se battre — ceux du moins qui tiennent encore sur leurs pieds gelés — et comme d'habitude ils écrasent encore les armées qui ont le courage de les attendre. Voilà certes une des pages les plus étonnantes de la plus héroïque des Histoires.

Il se peut que vous préfériez des lectures plus réchauffantes. Voici donc le nouvel ouvrage de Paul Chack dont le talent ne se vante plus : *Deux batailles navales* (2). C'est Lépante et Trafalgar, la victoire des flottes chrétiennes sur les pirates barbaresques, et celle de Nelson sur notre marine gâchée, comme le reste, par la Révolution. La responsabilité de cette défaite retombe sur l'Empereur, trop jaloux de son autorité jusqu'en des

matières où il n'entendait rien. Et l'amiral Villeneuve sort de là à peu près réhabilité. Le même sort attendait le général Dupont (3), grâce au livre de Marcel Leproux. Grand vainqueur de Friedland (1807), Dupont fut vaincu par les Espagnols à Baylen (1808). Que ne lui a-t-on pas reproché qu'il ne méritait pas ? Mais l'Empereur ne voulait pas qu'il fût dit que le destin se moquait de ses ordres et que sa politique espagnole était une sottise. Les exploits et les malheurs du général, le dévouement de sa femme, composent, grâce au talent de l'auteur, un livre aussi exactement documenté qu'agréable à lire.

Quittons un peu l'Empereur si malmené et, revenus à la Troisième République, signalons encore un livre de soldat à ceux qui admirent les beaux caractères et les grandes actions. C'est le *Fachoda* (4) du médecin général Emili, dernier survivant de la mission Marchand, qui, après un voyage terrible à travers l'Afrique équatoriale, s'installa sur le Nil deux mois avant Kitchener auquel pourtant elle dut céder la place. Les événements d'Ethiopie remettent cette histoire en pleine actualité. Mais le principal attrait de l'ouvrage vient de la grandeur qui se dégage de ces chefs, alors tout jeunes, qui se nommaient Marchand, Baratier, Mangin.

Ah ! direz-vous, la littérature actuelle est donc vouée aux exploits militaires ? Beaucoup de livres récents traitent en effet de l'héroïsme, et il ne serait peut-être pas insensé de voir là un avertissement du Ciel. Je ne ferai donc que signaler le volume d'Henri Bordeaux sur *Henry de Bour-nazel* (5), le fameux « homme rouge » de notre épopée marocaine, cet Achille chrétien, ce nouveau Bayard, qui sut contenir à lui seul des nuées d'ennemis sur un immense front et fut tué

précisément le jour où son chef lui donna l'ordre d'abandonner la djellaba rouge par laquelle, habituellement, il faisait exprès de se désigner aux balles. — Je ne ferai que rappeler également l'ouvrage du commandant d'aviation René Chambre sur *L'Escadron de Gironde* (6), coupé de nos lignes par l'armée allemande et qui dut aux hasards de la grande guerre de charger — chevaux contre avions — une escadrille ennemie. Et je n'insisterai pas sur les *Lettres du sud de Madagascar*, quoiqu'elles soient signées de Lyautey.

En effet, tous ces ouvrages mériteraient d'égaux et longues louanges. Mais il faut bien dire aussi que Robert Francis, Prix Fémina 1934, publie *Les Mariés de Paris* (7), roman que Balzac n'eût pas refusé de signer, que J. de Lacretelle termine avec *La Monnaie de Plomb* (8), un roman-fleuve « Les Hauts-Ponts ». Tout cela est à lire, ces deux derniers ouvrages avec circonspection.

Aux amateurs de régals de choix, recommandons enfin le *Discours de réception* (9) d'Abel Bonnard à l'Académie française, suivi de la réponse du Maréchal Franchet-d'Espèrey. Il ne nous restera plus de place pour le *Drame éthiopien* (10) d'Henri de Monfreid, ni pour le très curieux livre de L. de Gérin-Ricard — encore une réhabilitation ! — sur *Henri III le Méconnu* (11).

Philippe BERTAULT

6 Baudinière
7 et 8 Nouvelle Revue Française
9 Grasset
10 Grasset
11 Les Presses de France

Souffrez-vous d'insomnie ?
PRENEZ SLEEPER
ET DORMEZ BIEN !
Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. SLEEPER calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPER, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA 2269, ou voyez :
SLEEPER REG'D
Immeuble Castle Montréal

VIENT DE PARAITRE



En vente chez tous les libraires

BILLETS À PRIX SPÉCIAUX POUR LA
Californie

dé MONTREAL \$163.60

validité de 12 mois

Allez retrouver l'été sous le ciel d'azur de la Californie. Vous jouerez au golf sur des terrains bordés de palmiers—vous vous baignerez sur des plages merveilleuses—ou vous vous promènerez parmi les fleurs et la verdure ! Le pays par excellence—le climat idéal pour des vacances d'hiver ! Choisissez plusieurs routes. Vous pouvez passer par les Rocheuses et Vancouver, à l'aller ou au retour, sans frais supplémentaires.

Renseignez-vous aussi au sujet des prix d'excursions aller et retour et durées de validité pour billets valables (a) dans les wagons-lits-touristes et (b) wagons de première.

Consultez les agents

PACIFIC CANADIAN
CANADIAN NATIONAL

CHEZ WOODHOUSE

Occasion exceptionnelle d'économiser MANTEAUX GARNIS DE FOURRURE

Un choix très attrayant de manteaux tirés de notre stock régulier pour être vendus à prix réduit. Riches garnitures de fourrure : loup, marte d'Alaska, genet, seal noir, kimmer, écreuil, renard rouge, blaireau, caracul, chat sauvage. Renforcements en suède et en tissus diagonaux. Modèles de choix et fini parfait. Doubleur garantie pour deux saisons et chaude entre-doublure (en chamouis dans bien des cas). Choix de modèles et de couleurs. Venez voir ces manteaux.

Prix régulier jusqu'à \$49.50

\$29.95

Premier acompte : \$3.00
Versement mensuel : \$4.50
Sans intérêt.



PROFITEZ DE NOTRE OFFRE GÉNÉREUSE
Un premier acompte de 10 p. 100 assure la livraison des marchandises aux clients acceptés par notre service du crédit.
SOLDE PAYABLE en 6 versements mensuels égaux. Sans intérêt.

SOULIERS
de qualité pour dames

Modèles élégants et cuirs d'excellente qualité. Oxford, escarpins, souliers à courroie, souliers d'opéra, sandales et souliers de sport. Vous trouverez sûrement parmi tous ces modèles le soulier qui conviendra exactement à votre ensemble. Fabrication soignée. Modèles de choix en chevreau, veau et suède. Talons de toutes les hauteurs, y compris le nouveau cubain.

\$5.00

WOODHOUSE & CO., Limited
105 RUE SAINT-CATHERINE OUEST, MONTREAL

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne Southampton Middlesbrough Sunderland Bristol Cardiff Edinbourg Glasgow Belfast Dublin

IL ENSEIGNE ET RENSEIGNE !
VOIR EN PAGE 8

Et la femme...

CONTIENT UN TRAITE
DE PHYSIQUE
VOIR EN PAGE 8

Grains de sagesse

Sur la politique

J'espère que la dernière campagne électorale a dégoûté à tout jamais les femmes de la politique active !

O mes soeurs, pensez-y ! A faire de la politique vous finiriez par trop ressembler aux hommes, à tous ces hommes cabaleurs, dis-coureurs, journalistes qui ont étalé pendant ces semaines agitées tant de mesquinerie, de mensonge et de parti-pris ! L'air en était empoisonné et ils étaient tous semblables, s'accusant mutuellement de ce dont ils se rendaient coupables eux-mêmes en enfilant leurs belles phrases ronflantes !

Faisons des vœux pour que la Bonté, l'adorable Bonté puisse sortir enfin et se mêler aux agissements des gens de bonne volonté qui l'ont tenue trop à l'écart pendant cette période.

Comme un astre caché par les nuages, la Bonté finit toujours par percer, heureusement ! C'est pourquoi le monde continue de durer !

Cette assurance de la domination de la Bonté sur la terre est nécessaire pour nous permettre de reprendre notre aplomb et notre confiance.

Son véritable centre, là où elle s'épanouit et d'où elle rayonne, c'est le cœur de la femme. C'est là qu'il faut aller chercher toutes ses délicatesses et toutes ses activités.

Les femmes les pratiquent toutes : dans la famille, dont elles sont l'âme par leur générosité et leur dévouement, dans la société, où elles créent sans cesse des asiles et des refuges pour toutes les misères matérielles et morales. Les plus pauvres trouvent toujours en se privant, ce qui aidera les

plus pauvres qu'elles, et les plus délicates, quelque fois mortellement blessées par des procédés brutaux, sont capables de pardons héroïques.

Si l'on s'appliquait à étudier tous les genres de bonté et comme elle se glisse là où l'on s'y attend le moins, on ne serait jamais amère ni révoltée à la rencontre accidentelle de la malice humaine. On garderait une âme paisible même quand ceux sur lesquels nous comptons nous désappointent, car ceux-là sont rarement méchants ; ils sont le plus souvent aveugles, passionnés, ignorants ou... bêtes !

N'avez-vous pas vu aussi, de par le monde, de belles âmes naïves qui sont dupes de leurs illusions généreuses et de leur crédulité, des êtres excellents qui, pour prix de leur bonté ingénue, n'ont recueilli qu'ingratitude et dureté ?

J'ai connu autrefois une vieille demoiselle, bonne, délicate et généreuse. Elle avait élevé l'enfant de sa soeur et pris soin de ce petit orphelin avec la tendresse et la sollicitude d'une mère.

Lui, commença tout enfant à exploiter sa bonté et sa crédulité : elle le croyait droit et aimant, car il était hypocrite et menteur comme un démon.

Il grandit ainsi, de petit monstre il devint un être égoïste, rusé, intéressé, exigeant et ingrat. Peu à peu, il la dépouilla de tout ce qu'elle avait ; il finit par l'abandonner et s'en alla aux Etats-Unis avec les dernières épargnes de la pauvre femme. Elle mourut dans un asile, dans la salle des pauvres.

Son entourage lui manifesta peu de sympathie : on la traitait de vieille folle parce qu'elle s'était laissée bernier par le vilain garçon, en qui elle croyait malgré tout et qu'elle excusait toujours !

Pauvre femme, elle manqua de sagesse, évidemment, mais l'amour l'aveuglait et sa bonté la place parmi l'élite de l'espèce humaine. Il en faut, des trop bons, pour réparer les turpitudes et les cruautés des trop méchants. C'est ce qui maintient l'équilibre dans le monde.

Hélène ROLLIN

Les vertus des femmes sont difficiles à pratiquer parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste sont des vertus obscures ; il faut avoir bien du mérite pour n'être vertueuse qu'à ses propres yeux.

FONTENELLE



LA BRASSIERE MERVEILLEUSE
Réforme le buste. Faite sur mesure. Parfaite au point de vue du confort et de sa qualité. Corrige et embellit. Pour démonstration gratuite à domicile, téléphonez, écrivez ou venez. Aussi le CORSET MERVEILLEUX fait sur mesure. Vendeuses et essayeuses demandées. Prix en vente dans les magasins. Fabricqués exclusivement à 1448, rue Amherst. Tél. : HA. 7883



Cette robe de laine joint avec bonheur une parfaite élégance à la plus grande originalité. La robe est vert dragon et la ceinture, les poignets et le faux collet sont vert eau-de-mer.

L'art difficile de retenir un mari... américain

Pourquoi voulez-vous vous séparer de cette femme ?

— Monsieur le Juge, je veux divorcer parce que je me suis trompé. Ma femme est une *Yankee woman*, du Nord, vous comprenez, moi je suis du Midi, et depuis trente-huit ans que nous sommes mariés, elle n'a pas pu réussir une seule fois le poulet frit comme ma mère le faisait. Je ne peux pas finir ma vie comme ça.

Tel est le motif de divorce que nous rapporte, au cours d'une longue dissertation sur la « ville des époux malheureux », Reno, un spécialiste américain de psychologie conjugale qui s'est appliqué à recueillir pendant plusieurs semaines les demandes en divorces les plus pittoresques entendues aux audiences du célèbre palais de justice. Car on divorce toujours, à Reno, en temps record, et c'est peut-être la seule ville des Etats-Unis qui ne connaisse pas le chômage. Est-ce un effet de la crise, qui donne aux hommes des loisirs leur permettant d'observer toutes les déficiences de leurs compagnes, ou y a-t-il vraiment un ressassement général des maris américains fatigués de jouer le deuxième rôle dans le ménage ? Ils étaient, jusqu'alors, si faciles à vivre, ces bons maris de l'U. S. A. Ils acceptaient la cuisine en conserve, ils offraient à leur épouse tous les nouveaux modèles d'ouvre-boîtes avec un sourire, ils lavaient, essayaient la vaisselle, ceints d'un clair tablier... Or, celui-là, qui veut finir ses jours en mangeant du poulet frit, comme sa mère le cuisinait (mais retrouvera-t-il aussi l'appétit de sa jeunesse ?) n'est pas un cas isolé : dans la statistique où je le cueille, il y a aussi le monsieur qui se plaint de la désinvolture avec laquelle sa femme conduit la maison : les confitures sont trop sucrées, le rôti du dimanche n'est jamais au point, et le pudding de maïs ressemble à une éponge. Quant au couvert, jamais le sel ne se trouve sur la table, pas plus que le couteau à pain. Et le juge estima que ces griefs étaient suffisants : il accorda le divorce. Il l'accorda aussi à ce jeune docteur en médecine qui ne pouvait habituer sa femme à additionner les calories de tous les aliments qu'elle préparait afin de ne jamais dépasser la ration autorisée... et à cet autre qui n'avait jamais pu tomber d'accord avec sa femme sur le menu idéal à offrir lorsqu'il voulait traiter ses amis.

— Je suis obligé d'inviter les gens au restaurant, et cela me coûte très cher, sans parler de la mauvaise réputation qui atteint ma femme dans son rôle d'hôtesse.

— Il ne connaît rien aux menus — se défendit l'accusée, — il me torture et il se plaint.

Oui, en vérité, les maris américains deviennent difficiles. Leur docilité a suivi la courbe descendante du dollar. Il en est un, cependant, que j'extrait

du lot parce qu'il ferait le bonheur de plus d'une coquette : je vous donne en mille les griefs qu'il exposa...

— Monsieur le juge, j'ai essayé la tendresse, la violence, j'abandonne maintenant, tout est inutile.

— Quoi ? s'impatiente le juge.

— Je n'obtiens jamais que ma femme dépense assez d'argent.

Vous entendez le « oh » dans la salle ? Vous voyez s'arrondir tous les yeux ?

— Ma femme refuse de porter des robes importées — c'est-à-dire de Paris, — des bijoux en assez grand nombre, des bas très fins. Elle refuse de faire redécorer notre maison, d'acheter des meubles à la mode et de conduire une automobile de luxe. Elle persiste à promener un vieux chien bâtarde. Je vous le dis, monsieur le juge, elle me fait le plus grand tort dans la ville que nous habitons. Personne ne peut croire que mes affaires sont vraiment prospères et l'attitude de ma femme nuit énormément à mon crédit...

Divorce accordé...

Mais on le refusa à cet homme d'âge moyen qui, d'accord avec son épouse, désirait rompre les liens conjugaux... On jugea puérile, sans doute, sa principale objection à la vie à deux, qui était la suivante :

— Nous habitons Los Angeles, monsieur le juge, et nous allons très souvent à des bals costumés : or, un seul costume me convient vraiment : c'est le costume féminin, ancien et moderne. De plus, cela m'amuse de me déguiser en femme, on passe ainsi des soirées très drôles, je vous assure. Et bien, Ethel déteste cela. N'est-ce pas, Ethel ?

— C'est ridicule. Une fois, passe encore, mais un homme est un homme, répliqua Ethel.

— Alors, reprit le mari, la vie n'est pas si gaie. Pourquoi écarter les occasions de s'amuser ?

Oui, au fait, pourquoi ? Porter jupon n'a jamais paru privilège enviable, cependant, et il paraît même que la suprême injure que l'on puisse faire à un Ethiopien est de l'habiller en femme avant de le pendre... Nous retiendrons toutefois, de ces quelques divorces « à la Reno », que la publication d'un manuel traitant du « parfait bonheur avec un mari américain nouvelle manière » s'impose d'urgence. Le chemin du cœur par voie d'estomac n'y devra pas être négligé...

Irène BECHAR

(Le JOURNAL DE LA FEMME)

Sagesse et destinée

La vie est un désert qu'il nous faut traverser. La femme est le chameau qui nous sert à le passer.

Proverbe arabe

Pour avoir de beaux enfants

Le petit être qui vient au monde a autant besoin de mouvement que d'air et de nourriture. Au lieu de le maintenir toujours étroitement ligoté dans des langes, laissez-le tout nu, quatre ou cinq fois par jour, durant quelques minutes, afin qu'il gigotte à son aise. Du moment qu'il n'est pas malade, laissez-le crier à pleine voix aussi souvent qu'il voudra : il n'y a pas de meilleure gymnastique respiratoire et ses poumons se développeront beaucoup plus vite que s'ils n'avaient jamais l'occasion de faire un effort.

Si vous donnez le sein à votre bébé, obligez-le à téter en relevant la tête, et non pas en penchant votre sein jusqu'à sa bouche ; l'effort qu'il lui faudra faire aura peut-être beaucoup d'influence dans l'avenir sur la manière dont il portera la tête et, de toute façon, aidera au développement symétrique des maxillaires.

Si vous le nourrissez au biberon, veillez à ce qu'il le prenne dans la même position verticale et obligez-le à tirer sur une tétine à petit orifice, au lieu d'avaler sans peine un lait qui lui dégouline dans la bouche. Outre l'exercice auquel l'astreindra la faim, exercice salutaire, qui vous dit que, dans le mystérieux domaine de l'évolution spirituelle de l'enfant, ne se créera pas la notion qu'il faut gagner, mériter, son pain quotidien ?

Ne l'abandonnez pas trop souvent dans sa voiture ou dans son berceau. En le portant dans vos bras, vous obligez à travailler ses reins, son dos et sa nuque. Enfin, imposez-lui, chaque matin, sa séance de culture physique.

Les mouvements que je vais vous décrire sont ceux que recommande le docteur Ruffier, un des meilleurs spécialistes de l'enfance. Tout nu, couché sur le dos, sur une table recouverte d'une couverture moletonnée, l'enfant saisira les deux index que vous lui tendrez. Tirez-le alors à vous jusqu'à ce qu'il soit assis, puis laissez le retomber doucement en arrière. Au début, c'est votre effort qui règle le mouvement, mais vous sentirez bientôt l'enfant l'exécuter de lui-même et, à trois ou quatre mois, il se redressera tout seul.

Dans la même position, prenez-lui les chevilles dans les mains et faites-lui exécuter une flexion des genoux, même s'il vous oppose de la résistance. Après lui avoir fait toucher le ventre des genoux, vous retiendrez ses jambes, et ainsi de suite une quinzaine de fois.

Le bébé étant debout sur vos genoux, obligez-le à s'asseoir en le soutenant sous les aisselles.

Asseyez alors le bébé sur un de vos genoux en lui tenant les jambes entre les vôtres et renversez-le en arrière pour le redresser ensuite. Enfin vous assoirez votre enfant sur vos genoux, face à vous, et vous lui ferez fléchir les épaules à droite et à gauche.

Dans tous ces exercices votre rôle doit se borner à donner à l'enfant l'impulsion du mouvement, il faut de plus en plus qu'il accomplisse l'effort tout seul, sans que vous soyez tenue de l'y obliger. Chacun des mouvements pourra être exécuté une dizaine de fois le premier mois, quinze fois le second, et ainsi de suite, pour arriver, quand votre bébé aura six mois, à lui faire répéter une trentaine de fois chacun des exercices de sa première leçon de culture physique. Il vous faudra évidemment prendre garde que votre enfant ne se refroidisse pendant cette séance, encore que les bébés qu'on laisse souvent nus soient beaucoup moins sensibles aux différences de température que ceux qui sont constamment emmitouflés de langes.

Et n'oubliez pas que c'est un devoir pour vous de le préparer, pour la vie entière, à être vigoureux et beau.

Michel ARBAUD

Tous droits réservés par P.A.L.I. Reproduction, même partielle, interdite.

Robes en série



— Mais, médème, c'est ma robe que vous portez !
— Pardon, c'est vous qui portez la mienne, et sans grâce encore !
(Du PETIT PARISIEN)

Petit album

Ce qui nous attache le plus aux autres c'est de les avoir devinés.

Tout est merveille pour le poète, tout est divin pour le saint, tout est grand pour le héros, tout est mesquin, chétif, laid, mauvais pour l'âme basse et sordide.

Les hommes ont sans cesse besoin qu'on leur renouvelle les formes de la vérité. Ils ne comprennent plus ce qu'ils ont entendu trop longtemps.

Et puis, Madame, voici pour vous...

Lors de l'achat de votre nouveau Manteau de Fourrure

● Achetez-le en toute confiance au magasin de fourrure le plus réputé du Canada, où vous serez assurée de l'élégance, de la qualité et de la valeur.

● L'achat d'un manteau de fourrure doit être un placement et non une spéculation.

● Il n'y a pas de placement plus économique que celui de l'achat d'un bon manteau et de plus onéreux que l'acquisition d'un médiocre.

● Nous vous invitons cordialement à venir constater la qualité de nos fourrures et à en comparer les valeurs.

Holt, Renfrew & Company Limited

889 ouest, rue Sainte-Catherine

Fourrures de QUALITÉ

MANTEAU SUR COMMANDE
COUPE PARFAITE
REMODELAGE
REPARATIONS

Travail d'experts
Prix avantageux.

MERCIER & DION
2117 EST, MONT-ROYAL

Près Delorimier

FR. 2711 — Montréal

Armand MERCIER-E.-E. DION



HUITRES

arrivant de l'océan,
délicieusement fraîches et dodues.

"MALPEQUES"

en écaille ou à la mesure

HATTON

Rue Bonsecours — HA 3288

Les richesses de l'Ethiopie

Sont-elles fictives ou réelles ?

On l'a dit et redit, l'Ethiopie a toujours été considérée comme un pays très riche. On en a, certes, la vision lorsqu'on la visite, même quand elle est, comme en ce moment, dans tout le désordre dont s'accompagne la guerre. Mais sur ces déclarations premières et assez vagues, qui datent, pourrait-on dire, de la Reine de Saba, quelles précisions peut-on apporter ? C'est la question que je me suis posée au moment où la nécessité d'écrire m'obligeait à quitter le *no man's land* des banalités. J'ai donc questionné des Européens depuis longtemps familiarisés avec le pays et aussi des Abyssins, car il en est beaucoup de très cultivés et qui se montrent fort accueillants dès qu'on leur témoigne une civilité courtoise. Ce sont ces impressions résumées et les notes résultant de cette petite enquête que je collige ici à votre intention. J'ai dû essayer de classer, d'une façon peut-être artificielle, ces impressions de façon à en rendre la lecture plus aisée.

L'immigration étrangère

Dans ce pays, les indigènes sont seulement capables d'effectuer des travaux agricoles.

Toutes les affaires sont donc entre les mains des étrangers.

L'Abyssin, quoique aimant l'argent, ne comprend cependant pas grand-chose au commerce tel que nous l'entendons.

Nomade, certes, il n'aime pourtant pas beaucoup quitter son pays. Les étrangers se chargent donc des expéditions.

Aussi le nombre des étrangers augmentait-il journellement avant la guerre.

Le mot « *Frendjis* » désigne les Français, Anglais, Italiens, les Allemands, etc., races qui tiennent, dans l'esprit des Abyssins, le haut de l'échelle sociale.

Les Français et Anglais établis dans le pays sont peu nombreux. Ils ont tous de bonnes situations.

Les Italiens, plus nombreux, comptent beaucoup d'ouvriers et de techniciens.

Le nombre des Allemands et Tchécoslovaques augmente toujours.

Le reste des étrangers de race blanche est compris sous la dénomination de *Gicks*, composés de Grecs, Arméniens, Syriens, qui ont de petites maisons de commerce.

Ils servent de courtiers aux grandes maisons ou trafiquent avec les *Nogadis* ou caravaniers abyssins. Nombre d'entre eux résident dans les marchés de l'intérieur, et l'on peut dire qu'on en rencontre partout. Leur total s'élève à plus de 3.000.

Presque tous sont fixés dans le pays d'une façon définitive.

Le contact de ces trafiquants rusés et souples a été néfaste aux Abyssins, chez qui ils ont développé l'amour du pot de vin et des combinaisons. Par

contre, ils ont fourni à l'Empire les artisans dont il manquait et ont aidé à la pénétration du pays, ainsi qu'à l'organisation actuelle du commerce. Il existe aussi ici deux maisons indiennes et quelques parsis qui sont surtout changeurs.

Il y a plusieurs centaines d'Arabes du Yemen qui sont chameliers ou font des affaires de peaux. En cherchant bien on trouverait encore quelques rares réfugiés russes.

Toutes les races se juxtaposent ici sans beaucoup se mélanger; les Grecs et les Arméniens y ont la prépondérance comme nombre. Mais leur influence au point de vue politique est tout à fait insignifiante.

Du reste, les Ethiopiens n'ont qu'une faible tendance à fréquenter les étrangers.

Le bétail et les pâturages

L'étendue des pâturages naturels sur les hauts plateaux, qui occupent une étendue supérieure à celle des terres cultivées, permet l'élevage de très nombreux troupeaux. L'évaluation du cheptel bovin varie entre dix et dix-huit millions de bœufs zébus qui représentent la principale richesse du pays. L'élevage du mouton à laine courte, mouton *black head*, dont la peau est très recherchée en ganterie, et celui de la chèvre, sont très importants. On les estime de 25 à 30 millions de têtes. Outre cela, il faut mentionner l'élevage des animaux de monture et de bât, très nombreux, tels que mulets, chevaux, ânes et chameaux.

Richesses agricoles

En somme, l'Ethiopie est surtout un pays agricole.

Cependant les terres cultivées sont encore peu étendues, malgré les possibilités énormes de culture qui seraient d'un excellent rendement alors que des quantités de surface sont encore incultes. Les engrais et l'irrigation sont inconnus; l'outillage agricole rudimentaire. La saison des pluies, seule, assure l'arrosage des terres. Les principales productions sont: le *dourah* ou *sorgho*, qui se cultive dans les régions chaudes, et le *tief* ou *mil*, sur les hauts plateaux.

Le blé croît aux altitudes moyennes; il est surtout destiné à la consommation des Européens.

Le ricin, le lin et le maïs sont également cultivés, mais en faible quantité.

Coton. — Les essais de culture de coton ont donné jusqu'à présent des résultats sans grand intérêt.

Café. — Le café demeure la seule culture rémunératrice qui donne à l'importation des chiffres intéressants.

Les cafés d'Ethiopie se répartissent en deux types très distincts connus sous la dénomination générale de cafés « *Harrari* » et cafés « *Abyssins* ».

Le premier type, provenant du *Tchertcher*, région située entre la province du Harrar et celle des *Arrousies*, est de beaucoup supérieur aux cafés abyssins.

La production annuelle dépasse les 8.000 tonnes. Ils sont vendus sur les marchés sous la dénomination de *Harrari* et *Moka Coffee*. Les cafés du second groupe, dits cafés abyssins, sont vendus sous la dénomination d'origine de Djimmah et de Sidamo.

Le marché des cafés est aujourd'hui centralisé à Djibouti. Une pratique regrettable s'est introduite sur ce marché, qui consiste à procéder à des mélanges en vue d'améliorer les prix de revient. Ces mélanges étant pratiqués entre qualités différentes ne permettent plus d'obtenir une torréfaction parfaite, aussi en est-il résulté une dépréciation certaine des cafés *Harrari* dont la réputation était autrefois universelle.

Commerce des peaux

Centralisé à Addis-Ababa, le marché des peaux de bœufs comprend deux catégories distinctes:

1° Les peaux dites d'Abyssinie;
2° Les peaux du Harrar.
Les peaux de la première catégorie proviennent des provinces de l'Ouest et sont classifiées comme suit:
Godjam. — Grosses quantités de qualité moyenne.
Sidamo. — Très belle qualité, marchandise lourde.
Gouragué. — Moyenne et belle qualité.
Djimmah. — Qualité appréciée de cuirs légers.

Exploitations forestières

Il existe en Abyssinie, dans l'est, l'ouest et le sud, de vastes forêts très riches en essences variées qui sont, pour la plupart, inexploitées. Les principales essences sont:

Le « *Yegba* », bois blanc résineux utilisé dans la construction.
Le « *Okama* », le « *Toko* » qui sont des bois durs.

Le « *Sombo rouge* », le « *Tatesa* », bois moins durs.

L'olivier sauvage employé en ébénisterie.

Dans les forêts du *Tchertcher*, on trouve le bois de cèdre, le bois rouge (bois de crayon), le bois blanc (*sigba*), l'olivier, en grandes quantités. Les forêts de l'ouest comprennent plusieurs variétés de bois telles que l'ébène, noir et blanc, le bois de fer et surtout beaucoup d'acajou.

Des concessions d'exploitations ont été accordées à des entreprises privées qui se sont installées sur les lieux de l'exploitation situés dans le même massif à une centaine de kilomètres d'Addis-Ababa; des scieries mécaniques fonctionnent. Actuellement, ces concessions sont au nombre de quatre.

La plus importante est exploitée par un Suisse, deux autres par un Arménien. La dernière, propriété d'un Italien, vient d'être abandonnée par suite du départ de son propriétaire en raison des événements politiques actuels. Pour ces industries comme pour les autres, le manque des moyens de communication constitue un handicap énorme.

Un grand pays de chasse

On trouve en Ethiopie un gibier d'une abondance et d'une variété exceptionnelles.

Les régions semi-désertiques bordant la voie ferrée entre Diré-Daoua et l'Aouache regorgent d'antilopes.

Les phacochères, sorte de sangliers, y sont nombreux, de même que les léopards. (L'exportation des peaux de léopards donne même lieu à un commerce intéressant).

Les chasseurs disposant de plusieurs mois peuvent trouver le lion en pays Somali, dans le sud de Harrar, et, en poussant l'Ogaden, l'éléphant, le rhinocéros et la girafe.

Les richesses minières

Dans ce rapide examen des richesses de l'Ethiopie, il resterait évidemment à évaluer ses richesses minières, mais la question posée est infiniment délicate pour un non technicien et l'on comprendra que je sois prudent.

Le sous-sol de l'Ethiopie, que l'on considère comme étant d'une certaine richesse, est encore peu connu et en majeure partie inexploité. On y trouve l'or, le platine, le soufre, le fer, le cuivre, le nitrate, le charbon, l'arsenic, le mica et même le mercure en quantité importante.

Actuellement l'or et le platine donnent lieu à des travaux de prospection dans la région du Wallaca. Certains de ces explorateurs seraient en période rémunératrice.

Enfin, on a beaucoup parlé — beaucoup trop même — de la question du pétrole.

Plusieurs missions européennes, dont celle du duc des Abruzzes, dans le Harrar du sud, et celle du baron Franchetti, dans le Danakil, ont recherché des gisements pétroliers. Une concession a été accordée il y a quelques années, du côté de l'Aouache, à M. Doulio, Italien, et dernièrement enfin à M. Rickett, Anglais, pour le compte d'une société américaine, comme chacun s'en souvient.

Les autres richesses minières: fer, cuivre, phosphate, sel gemme, sont encore peu connues.

Charles FERRUS

(De la TRIBUNE DES NATIONS)

Misère et grandeur de l'homme

Parmi les choses terrestres, on ne peut plus croire qu'à la poésie et qu'à la musique. Toute la dignité de l'homme n'est pas dans la pensée, mais dans le chant. Les pensées trompent et mentent; notre adversaire a toujours raison sur quelque point. Quel raisonnement n'est banal? Quelle théorie, même dans l'ordre de la science, ne s'use et ne se révèle caduque? Rien n'est vrai pour toujours que ce qui est inspiré. On n'imagine pas qu'un vers de Racine puisse jamais devenir faux. Tant qu'il existera des hommes sur la terre, quelques mesures de Mozart témoigneront de notre pureté perdue dès l'origine et qui pourtant existe quelque part, puisque nous l'entendons pleurer et rire dans un chant céleste.

François MAURIAU

(Du FIGARO)

Les maladies des arbres

Lorsque l'homme, après avoir erré en nomade sur la terre, s'est fixé dans la zone tempérée du globe, la forêt était une ennemie pour lui, pour ses cultures, pour son bétail. Si étrange que cela puisse paraître de prime abord, ce fait n'en reste pas moins vrai puisque chez nous même, dans le Québec, le colon devait éloigner la forêt le plus possible pour trouver sa subsistance et assurer la vie de sa famille. C'est pourquoi, petit à petit, l'homme, par la hache et par le feu, a détruit la forêt dans des pays autrefois entièrement boisés. M. Defontaine, professeur de géographie humaine à l'Université de Lille, estime que dans l'Europe occidentale les défrichements ont porté sur les deux tiers des surfaces primitivement occupées par la forêt.

D'ennemie, cependant, la forêt est devenue indispensable à l'homme au point d'être sa meilleure amie. Les choses ont en effet tellement changé, depuis cette époque reculée, que depuis longtemps on peut dire, pour employer le proverbe champenois: « Pas de bois, pas de pain ».

Après avoir repoussé la forêt et rejeté son produit comme inutile, la civilisation moderne a trouvé aux bois de nombreux usages: bois de mine, bois d'œuvre, placage et surtout, très récemment, l'industrie du défilage, de la pâte à papier et de la cellulose.

Nos pères nous ont légué de grandes étendues boisées que le génie moderne a asservies à ces fins. Sous prétexte toutefois de tirer parti de ce bien, la génération actuelle n'a pas le droit de détruire la forêt; au contraire, elle a le devoir strict de transmettre ce capital intact à la génération suivante. Elle ne doit en somme qu'en prendre l'usufruit. D'ailleurs, ne l'oublions pas, le déboisement excessif a pour conséquence l'appauvrissement du pays en général. Un lien étrange unit la vie des hommes à celle des arbres et partout où manque le bois l'homme mène une existence misérable, comme l'Arabe du désert, l'indigène du Haut-Pérou. André Theuriot a exprimé en des vers demeurent célèbres toute la signification de la forêt pour un pays:

*Au plus profond des bois, la patrie
Sa son cœur;
Un peuple sans forêt est un peuple
Qui meurt.*

En face de la diminution des étendues boisées et de l'emploi de plus en plus généralisé du bois, plusieurs forestiers éminents ont depuis longtemps déjà jeté un cri d'alarme. D'énervant, il ne faut plus couper la forêt au petit bonheur; il faut en assurer la survie; il ne faut pas non plus l'abandonner à ses ennemis naturels: le feu, les insectes et les maladies.

On peut protéger la forêt contre l'homme par une législation sage, établie d'après les principes de la sylviculture; c'est le travail du forestier. De nos jours, à force de précautions et grâce à un outillage perfectionné, on empêche l'incendie d'exercer de trop grands ravages. Mais il reste encore les insectes et la maladie. De ces deux fléaux, d'un ordre différent, c'est du dernier: la maladie, que je veux vous entretenir, laissant à un entomologiste forestier le soin de vous parler des insectes.

La maladie existe chez l'arbre tout comme chez l'homme, les animaux et les plantes agricoles, et ses effets se traduisent par la perte d'un organe, la diminution ou l'arrêt de la croissance, la réduction du rendement, et même par la mort. Pour ceux qui en douteraient, je citerai quelques exemples de maladies épidémiques qui ont laissé sur les arbres des traces de leur passage.

Il y a quelque 30 ou 35 ans, on trouvait dans l'est des Etats-Unis un arbre, très utile pour son bois et ses fruits, qui formait des peuplements assez considérables, je veux parler du châtaignier. Cette essence précieuse n'existe plus. Que s'est-il donc passé? Une maladie, appelée maladie de l'encre du châtaignier, est apparue, tuant tous ces arbres et ne laissant que des troncs nus, exposés à la vermoulure et à la pourriture. La cause de ce ravage: un champignon microscopique importé du Japon par de petits arbres de pépinière. Ce parasite, en trouvant un hôte particulièrement accueillant sur le continent américain, ne tarda pas à déclencher une épidémie qui dure depuis et qui empêche toute reprise du châtaignier.

Autre exemple, plus près de nous celui-là. Le pin blanc d'Amérique, jadis roi incontesté de nos bois, fut introduit en Europe, où il fut propagé grâce à ses grandes qualités. Il ne tarda pas à nous revenir, quel que temps après, encore par le chemin des pépinières, mais cette fois il ne voyageait pas seul. Il apportait avec lui une maladie très dangereuse,

la rouille vésiculeuse, qui, après avoir fait échouer toute tentative de naturalisation de cet arbre en Europe, s'est répandue avec une grande vitesse dans toute la partie septentrionale de l'Amérique du nord, où elle seme ses ravages depuis. Dans le Québec, cette maladie poursuit sa marche destructrice lentement, mais ses effets n'en sont pas moins désastreux. Si l'on ne fait rien pour protéger nos forêts où le pin blanc est encore un facteur important, dans quelques années notre domaine forestier sera privé de sa plus belle essence.

Je pourrais citer nombre d'autres maladies dont les répercussions sur notre économie sont considérables, mais le temps me manque pour donner ici un résumé bref de leur histoire. Il ne peut davantage être question de tracer une esquisse des circonstances qui déclenchent la maladie chez les arbres, du mode d'attaque des parasites qui en sont généralement la cause, ni même de leurs effets sur la vie de la forêt. Je me bornerai, dans ce qui suit, à résumer à grands traits les répercussions que peuvent avoir ces troubles sur l'économie d'un pays comme le nôtre et les mesures à prendre pour les combattre efficacement.

Sur les 3.550.000 milles carrés de la superficie totale du Canada, plus de 1.150.000 soit 32,5 pour 100, sont en forêts. Les terres cultivées occupent une surface beaucoup moindre, 490.000 milles carrés seulement. En volume, dans tout le Canada, la forêt contient 115 milliards de pieds cubes de bois ayant une valeur marchande et 119 milliards de pieds cubes encore inaccessibles ou inutilisables.

Dans la province de Québec seule, la forêt ayant une valeur commerciale couvre une superficie égale à 260 mille milles carrés, soit environ 166 millions d'acres. Du point de vue financier, la forêt québécoise alimente les industries les mieux établies, dont le capital engagé dépasse 375 millions de dollars. Du point de vue social, il faut dire que plus de 50.000 personnes vivent du travail que procure l'exploitation de la forêt. Pour l'Etat, le domaine forestier est la source d'un revenu qui était encore en 1933 de plus de 1.700.000 dollars. Que dire maintenant de l'utilité de la forêt pour le maintien des forces hydrauliques, de la chasse et de la pêche, de l'industrie touristique, et

surtout pour l'amélioration du sol ?

Tous ces chiffres sont cités pour bien démontrer l'ampleur que prendra la perte due à la moindre cause, pour peu qu'elle s'étende, sur une telle richesse. Il est malheureusement difficile, souvent même impossible, d'estimer les dégâts imputables chez nous aux maladies des arbres; car le calcul en est ardu, non seulement à cause de l'éloignement et de l'étendu des forêts, mais aussi à cause de la grande diversité des affections et de la complexité de leurs répercussions. On arrive toutefois, pour certains types bien définis de maladies, à déterminer approximativement les pertes probables. Ainsi, on évalue aux Etats-Unis à environ 20 pour 100 les pertes dues à la pourriture. La situation étant sensiblement la même chez nous, voire même plus accentuée, on peut, sans exagération, évaluer à plus de 150 millions de pieds (mesure de planche) les pertes annuelles de cette nature. En ajoutant à cela la dégradation que subit le bois non coupé, le bois en réserve après l'abattage et le bois mis en usage, on atteindrait des chiffres fantastiques. Les effets nuisibles des maladies des arbres ne se résument pas, cependant, à la destruction du bois produit commercial. Les affections qui réduisent la croissance de l'arbre et qui entraînent même sa mort à toutes les phases de son développement ont aussi d'autres répercussions, non moins désastreuses. Comme il est presque impossible d'évaluer les pertes qu'entraînent les maladies des parties vivantes des arbres, on ne peut que se représenter mentalement la gravité de leurs conséquences. Ainsi, la seule disparition du plus précieux de nos conifères, le pin blanc, sur une partie de notre territoire égale à 37.000 milles carrés, nous priverait non seulement d'un produit commercial d'une haute valeur mais surtout laisserait un vide difficile à combler et romprait un équilibre qui serait très lent à se rétablir.

René POMERLEAU

SUITE À LA PAGE 12

UNE AUBAINE !

Chevrolet 1932 en très bon état, garanti sous tout rapport.

APPELER
CALUMET 2586

Le Yogourt de Delisle

Le Yogourt de Delisle se recommande à toute personne qui souffre d'irritation intestinale.

Pris avec du miel, il devient un tonique de premier ordre. C'est le grand réparateur des pertes de l'organisme, recommandé aux affaiblis, aux convalescents.

Pris en petite quantité, il aide la digestion de tous les aliments.

Pour en assurer la fraîcheur, chaque pot de Yogourt de Delisle porte la date à laquelle il doit être consommé. La livraison n'en est faite qu'en petits pots de grès.

Pour livraison à domicile, veuillez appeler Delisle, 916 est, avenue Duluth, AMherst 0434.

Quelques suppléments appréciables

Des Cigarettes
GRADS

Meilleurs tabacs — Grosseur maximum

Fabrication plus minutieuse

Qualité uniforme et douce

CONSERVEZ
LES « CARTES-PRIMES »

52 cartes, en série ou non, sont acceptées

L.-O. GROTHE LIMITEE, maison canadienne et indépendante

La SCÈNE et L'ÉCRAN.

LES films DU JOUR

Le chant de l'amour

Le chant de l'amour déroule une série d'intrigues parallèles qui toutes aboutissent à une même fin et à une même conclusion : La femme est et sera toujours femme, c'est-à-dire que tôt ou tard et d'une façon ou d'une autre, selon que sa vertu est plus ou moins solide et son tempérament plus ou moins ardent, il lui faudra sacrifier au dieu de l'amour.

Cette défense et illustration de l'amour nous en fait voir de toutes les couleurs : l'amour pur et naïf du professeur de philosophie pour une madeleine qui ne demande qu'à se repentir ; l'amour éthéré d'une phisique qui, cloûée sur un lit de douleur, ressent un trouble indéfinissable à entendre les harmonies qu'un musicien déverse sous sa fenêtre et qui demande anxieusement à ceux qui l'entourent si « c'est ça l'amour » ; l'amour in extremis d'une vieille fille pour un veuf, père de trois enfants ; l'amour libre d'une minidette et d'un jeune homme, beau et riche, avec qui elle se sauve et qu'elle épousera... plus tard ; l'amour puéril d'une petite de quinze ans pour le livreur d'épicerie, et celui, platonique, espérons-le, de la bambine pour un compagnon d'école.

On voit tout de suite que voilà un film populaire à tous égards et qui ne manquera pas d'atteindre le grand public auquel il est destiné.

Le chant de l'amour comporte une distribution parfaitement adaptée au ton du scénario : Constant Rémy, France-Dhélia, Lisette Lanvin et Alice Tissot. Deux nouvelles et charmantes recrues de l'écran français, Jacqueline Daix et Odette Joyeux, ainsi que l'excellent Larquey, relèvent cette distribution.

Mon cœur t'appelle

Chaque fois que le public accueille favorablement un film d'un genre nouveau, on peut être assuré que ce film n'est que le premier d'une importante série. C'est ainsi que nous sont venues ces collections de films de guerre et d'aviation, de comédies musicales, d'histoires de gangsters et de contes horribles.

Depuis quelque temps déjà la mode est au film musical où se mêlent la musique dite populaire et les classiques de l'opéra. Cette formule ne manque pas d'adversaires. On lui reproche d'entrer en flagrante contradiction avec les principes mêmes du cinéma, qui répugne aux arrêts que nécessite l'exécution d'une pièce musicale. En principe comme en fait, le reproche est justifié. Mais il ne faut pas oublier

que cette formule n'est qu'intermédiaire et que son unique raison d'être est de « tâter l'opinion » en vue de l'application de la formule définitive du cinéma musical. *Mon cœur t'appelle* atteint presque à cette formule définitive : la partie musicale y tient la plus large place. On ne se contente plus d'intercaler de grands airs d'opéra ; les personnages se permettent parfois de chanter hors des salles de concert. Le héros de *Mon cœur t'appelle*, interprété par Jan Kiepura, ne perd pas une occasion de donner quelques notes et très souvent réussit à répondre en chantant à qui lui parle.

L'occasion est belle de ranimer la controverse de jadis où l'opéra était sérieusement mis à mal sous prétexte d'intrigue. St-Evremond allait jusqu'à dire : « il y a une chose dans les opéras tellement contre la nature que mon imagination en est blessée : c'est de faire chanter toute la pièce depuis le commencement jusqu'à la fin comme si les personnes qu'on représente s'étaient ridiculement ajustées pour traiter en musique et les plus communes et les plus importantes affaires de leur vie. »

Les détracteurs de l'opéra cinématographique auraient la partie encore plus belle car les concessions sont plus faciles au théâtre qu'au cinéma.

Pour en revenir à *Mon cœur t'appelle*, ce film ne brille guère par son originalité. Son scénario raconte une fois de plus les vicissitudes et le triomphe d'une troupe d'opéra. Soyons justes : le film a de bons moments, le comique y est parfois réussi et la partie musicale en est excellente. Si la photographie laisse souvent à désirer, le découpage est bien fait.

L'interprétation est généralement bonne. Jan Kiepura chante à merveille et joue convenablement. Danièle Darieux ne trouve guère l'occasion de se manifester son impétueux talent. Lucien Baroux et Charles Dechamps sont amusants.

Louis PELLAND

ÉCHOS

Radio

A son émission de dimanche, 15 décembre, l'orchestre symphonique de la General Motors exécutera le programme suivant sous la direction d'Erno Rapee et avec le concours d'Albert Spalding, violoniste :

Ouverture du *Secret de Suzanne* de Wolf-Ferrari (orchestre) ; Finale du Concerto pour violon de Brahms (Albert Spalding) ; « Clair de Lune » de Debussy, Menuet de l'Arlesienne et la Danse hongroise n° 5 de Brahms (orchestre) ; Extraits de *Petrushka* de Stravinsky ; Danse russe et Carnaval (orchestre) ; Nocturne en mi bémol de Chopin, « Hark, Hark, The Lark » de Schubert, « Malaguena » de Sarasate (Albert Spalding) ; Ouverture de *Raymond* de Thomas (orchestre).

L'émission radiodiffusée par le poste CKAC dimanche prochain, de 2 h. 30 à 3 h., sous les auspices des fabricants des produits Sleepex, comprendra les principaux passages de l'opéra *Hamlet*, d'Ambroise Thomas. Les interprètes seront Mme Berthe Cabana et M. Gérard Gélinais. L'orchestre sera, comme d'habitude, sous la direction de M. Giulio Romano.

Un Crésus moderne

Il s'agit d'un des plus célèbres producteurs d'Hollywood. Il avait invité à dîner un auteur, et celui-ci ne fut pas peu surpris de voir servir le premier plat dans des assiettes en or massif. Mais lorsque tout le repas eut été servi également dans des assiettes en or, il ne put se retenir :

— Pardonnez à mon indiscretion, dit-il au producteur, mais est-ce que vous mangez toujours dans une vaisselle aussi précieuse ?

— Naturellement ! Comment croyez-vous que je vive ? Me prenez-vous pour un sauvage ?

Notre auteur, dont la vaisselle n'est qu'en porcelaine, s'est bien gardé de rendre, au producteur, son invitation.



Jacqueline Daix et Larquey dans une scène amusante du « Chant de l'amour » que le cinéma Saint-Denis met aujourd'hui à l'affiche. Gracieuseté de France-Film

Résumé du scénario de « Coeur de père »

Pour ceux qui n'auraient pas vu ce film remarquable alors qu'il était à l'affiche du cinéma Saint-Denis, la compagnie France-Film présente *Cœur de père* au Cinéma de Paris. Nous en donnons ci-dessous un résumé du scénario.

UN VIEUX COUPLE de petits rentiers, comme on en rencontre sur les promenades de la petite ville, à l'heure du soleil : Mme et M. Giraud. Leur adresse : 14, Place de l'Eglise, dans une petite maison à eux.

Leur revenu : une pension et des économies sagement placées dans des fonds de l'Etat ; du trois pour cent, à la mode d'autrefois.

Leurs joies : deux grands enfants : Madeleine, jolotte fille, dix-neuf ans, est employée au Crédit Lyonnais de l'endroit. Le fils, Camille, est un sujet d'élite ; de brillantes études l'ont conduit à Polytechnique et des actions d'éclat en ont fait jadis un capitaine à vingt-deux ans, et décoré de la Légion d'Honneur.

De braves gens, pour tout dire, avec des habitudes, des travers, des déceptions, des ambitions aussi, comme tout le monde.

La maison a pris, aujourd'hui, un air de fête : on attend Camille qui arrive d'Orléans où il occupe une situation d'ingénieur, honorable et médiocrement payée. Le voici, beau comme un astre et qui boucsole, dès son entrée, les habitudes du vieux couple. Il est porteur d'une grande nouvelle : un mariage riche, inespéré, sensationnel. Il est le candidat, presque agréé déjà, de la main de Christiane, la fille de Monsieur Barbouin, gros industriel. Il a même pris un rendez-vous prochain, à Vichy, pour la demande officielle. Les deux familles feront connaissance.

On hésite, à cause du voyage. On est tenté pourtant : l'enjeu est d'importance ; on est un peu gêné parce que l'on n'a pas l'habitude des droits mondains. On discute le coup, en famille. En fin du compte, on se décide à risquer l'aventure, et Madeleine, elle aussi, sera du voyage. C'est tout un événement.

Vichy ! Un palace ! Une clientèle importante et hautaine ! Un cadre moderne et brillant. Dans le hall du Radio, Mme et M. Giraud sont installés sagement. Ils échantent à voix basse, avec une malice et une réserve bien provinciales, leurs impressions et leurs espoirs. Camille, nerveusement, attend l'heure de l'entretien, qui décidera de son sort.

Voici Barbouin, l'homme important. Il est bonhomme, patelin, retors, rompu aux affaires. Il est bien décidé à ne pas donner sa fille à ce prétendant modeste qui fait, à ses yeux, figure d'imposteur. Mais il sait masquer son refus au jeune ingénieur qui lui explique son projet avec déférence ; il propose une situation magnifique : deux cents mille francs par an ; il faut, pour cela, s'expatrier en Afrique, jusqu'aux confins du Zambèze où il a, lui, Barbouin, de gros intérêts dans les mines quelque part là-bas. A sa fiancée, dont l'allure moderne contraste étrangement avec ses façons de petit bourgeois, Camille explique avec enthousiasme son projet ; il se garde bien de lui en avouer la source et le détail. Mais la jeune fille le met aussitôt en garde : un séjour aux colonies est plein de dangers. En veut-il un exemple : Au Zambèze, explique-t-elle, on son père a de gros intérêts, deux ingénieurs déjà, en moins de cinq ans, ont succombé aux rigueurs du climat. Le tuyau vaut la peine. Déçu, blessé,

Camille explique à ses parents, dont l'impatience est grande, que le mieux est de quitter Vichy au plus vite. On arrache Madeleine aux joies d'une vie nouvelle, déjà riche en projets. On refait les bagages. Adieu, Vichy. Et, dans le hall, avant de repartir, tandis que les siens reprennent, tête basse, le chemin de la gare, M. Giraud s'est attardé. Il a lié connaissance avec M. Barbouin dont il ignore le nom et qui lui a marqué de la sympathie. Il en arrive à lui conter son histoire, sa peine. Il insiste, malgré la gêne de Barbouin que l'entretien met dans l'embarras. Et, sans se douter de l'identité de son compagnon, il dit son fait, cruellement, jusqu'au bout, avec insistance et foi, à ce Monsieur si complaisant. Il le remercie même d'avoir bien voulu être le confident de sa peine et s'éloigne, après lui avoir serré les mains avec chaleur. La vie a repris son cours normal, au 14, Place de l'Eglise. Mais l'expédition — on s'en doute — a pourtant laissé des traces.

Camille, à l'expiration de son congé, n'a pas voulu rejoindre Orléans et il attend des nouvelles de Paris, où il espère retrouver un emploi. Madeleine, que l'équipée de Vichy a éveillée à des joies inconnues jusqu'alors, aspire, secrètement, à désertir son poste. M. Giraud, le coup du Zambèze a bouleversé, accomplit en cachette une besogne mystérieuse. Des lettres sont arrivées de Vichy, depuis leur retour, à l'adresse de son fils. Il les détourne de leur destination. Le drame est lourd, dans sa conscience d'honnête homme. Il l'est d'autant plus que sa femme regrette amèrement le beau mariage manqué et que son fils est soucieux, malheureux sans doute.

Mais, tout bien pesé, M. Giraud tient bon. Il accomplira, jusqu'au bout, avec un entêtement héroïque, le geste nécessaire à une rupture qu'il veut définitive.

Seulement voilà : Christiane, intriguée par le départ brusqué de Camille, alarmée par son silence, a décidé d'aller sur place, demander des explications. M. Giraud, penaud, se voit bientôt obligé d'avouer son larcin. Il en donne la raison, avec une sincérité et une naïveté touchantes. Et le voici bouleversé au spectacle des deux jeunes gens, victimes injustement d'un malentendu effroyable. M. Giraud se met à présent en devoir de réparer et s'ingénie habilement à arranger les choses.

Impatience

A la fin du deuxième acte si pathétique de « la Frontière », Berthe Bady, qui tenait le rôle d'une mère apprenant la mort de son fils, s'écroulait sur un canapé en sanglotant. L'acte était terminé, mais le machiniste, tout ému, oubliait sa consigne. Et le rideau restait levé !

Alors, la directrice se réveillant en l'artiste, oublia ses larmes pour crier d'une voix aiguë :

« Tu rouilles là-bas ! Et le rideau ? »

Cela rappelle certaine représentation de la « Jeanne d'Arc » de Jules Barbier. L'héroïne était incarnée par Jeanine Zorelli.

A la fin du premier acte, Jeanne resta en extase en écoutant les voix, dans une belle pose de statue...

Mais comme le rideau ne descendait pas des cintres, on entendit fort distinctement Jeanne d'Arc crier au ciel : « Rideau, nom de D... ! Rideau ! »

Au Théâtre-Ecole

Des élèves de Mmes Jeanne Maubourg et Laurette Auger interprétaient l'autre soir la très jolie comédie de Germaine Acremant : *Une petite qui voit grand*.

L'intransigeance qui convient à la critique d'un spectacle présenté par des artistes de profession n'est pas ici de mise. Il ne s'agit que d'essayer de discerner les qualités et les défauts des élèves et d'aider en quelque sorte par une critique à la fois impartiale et sympathique celles qui ont pris charge de les diriger.

Ainsi, plus encore que la qualité même de la représentation je voudrais reconnaître les progrès faits par les élèves ; je regrette de ne pouvoir le faire pour tous les interprètes, n'ayant vu la plupart d'entre eux que pour la première fois l'autre soir.

Tel n'est pas le cas de M. Guy Mauffette, à qui j'ai déjà reproché un emportement excessif, une façon par trop bruyante d'entre en scène et d'y évoluer, au détriment du texte, qui se perdait dans tant de mouvement. Quelle surprise de voir combien M. Mauffette a appris à se contenir. Pondéré, son jeu y gagne en justesse et ses répliques dites calmement acquiescent par là même le temps de se nuancer, et l'impression que l'on avait auparavant à savoir que M. Mauffette ne se donnait pas la peine de comprendre son texte, disparaît aujourd'hui.

Il était difficile à M. Gratien Gélinais de marquer un progrès dans un rôle qui visiblement ne lui convenait pas. La façon très satisfaisante dont il s'en est tiré prouve un talent

ÉCHOS

Les films de guerre contre la guerre

La jeunesse anglaise est-elle contre la guerre ? Il est permis de répondre oui, à la suite de la fort intéressante expérience qui vient d'être faite dans le comté de Kent.

Cinq films documentaires, et des plus saisissants, tournés pendant la grande tourmente, furent projetés devant un public de quatre cents jeunes gens.

A l'issue du spectacle fut distribué un questionnaire qui comportait notamment cette précise interrogation : « Voudriez-vous qu'une nouvelle guerre arrive ? »

Il y eut 321 réponses négatives ; 78 réponses trop vagues pour être prises en considération. Une seule jeune fille — une Amazone, sans doute ! — osa répondre affirmativement...

« Quels moyens vous paraissent les plus efficaces pour conjurer une nouvelle catastrophe mondiale ? » demandait encore le questionnaire.

Les jeunes gens se partagèrent sur ce point en deux groupes égaux : une moitié répondit en faveur de la S.D.N. ; les autres se prononcèrent en faveur du désarmement, de la réduction et du contrôle des armes.

On aimerait que la même expérience fût reprise dans tous les pays du monde. Mais aurait-on des surprises ?

Impromptu

Lorsque le *Comédien* de Corneille, d'Albert Lambert père, fut créé par Albert Lambert fils, celui-ci ne voulut point remplir l'agréable mission d'annoncer l'auteur — qui, pourtant, lui revenait de droit.

Ce fut Jacques Fenoux qui s'en chargea. Et, à la grande surprise du futur doyen, celui-ci, qui avait préparé son discours en compagnie du spirituel Jules Truffier, récita :

Mesdames et messieurs, notre charmant [collègue] Albert Lambert fils, très fils, ce soir me [délègue]

Pour vous faire savoir, sans de plus longs [détours]

Que l'auteur de la pièce est l'auteur de [ses jours]

On n'eût pas mieux fait... à Montmartre.

L'Actualité économique

La seule revue du genre publiée en langue française en Amérique.

Les personnes cultivées qui désirent se tenir au courant des questions économiques la lisent régulièrement.

On s'abonne à

L'ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES
535, AVENUE VIGIER

Abonnement : \$3. En vente dans les librairies : l'exemplaire, 35c

La fille d'Elissa

Sur le bateau qui l'amenait en France, Elissa Landi rencontra un jeune homme italien. Ils échangèrent quelques propos. Il lui confia son espoir de fonder, aussitôt rentré dans son pays, un foyer heureux.

— Des enfants, naturellement. Tous des garçons. Je détesterais avoir une fille.

— Moi, non ! répondit Elissa Landi.
— Comment la souhaiteriez-vous ?
— Comme une Française.
— C'est-à-dire ?
— Le corps d'une femme. Le cœur d'une femme. La tête et la conversation d'un homme.

France Film
CONSTANT REMY
avec
France Dhélia et Larquey
dans
Le Chant de l'Amour
Une œuvre de pure émotion
En programme double avec
René Lefèvre, Nicole Vattier et
Jacques Maury
dans
VOGUE MON COEUR
Film d'un sentimentalisme
charmant
SAINT-DENIS

« Votre téléphone a la valeur que vous lui donnez. »

VOTRE téléphone, c'est comme le savoir. C'est l'usage que vous en faites qui détermine la mesure de sa valeur. Il est toujours prêt à surmonter les obstacles qu'offrent le temps et la distance et, comme le savoir, il vous vaut beaucoup plus dans votre vie quotidienne que le coût d'acquisition.

France Film
LE GRAND ACTEUR
SIGNORET
dans
COEUR DE PÈRE
En programme double avec
JEAN SERVAIS
(rôle de Chopin)
dans
LA CHANSON DE L'ADIEU
Un grand amour de Chopin
CINÉMA DE PARIS

Campagne de vente
chez **MOORE**
• DIAMANTS
• MONTRES
• BAGUES
A TRES BAS PRIX !
I. MOORE & Co. Limited
Diamantaires
1333 ouest, rue Sainte-Catherine
angle de la rue Crescent
Tél. : P. Latéau 4453

LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES
publiées par RAPHAEL OUMET
Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet.
Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays.
Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici.
Les « Biographies Canadiennes-Françaises » ont depuis longtemps acquis une importance nationale.
La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

Lettres de l'étranger

Lettre de Paris

Vues sur la politique française

Premiers symptômes d'électorale

Si j'ai tant tardé à adresser aux lecteurs de la RENAISSANCE ce premier article sur la politique française, c'est que depuis mon arrivée à Paris on prévoyait toujours pour un avenir prochain un événement susceptible de modifier le cours des choses ainsi que le sens des faits. Paradoxe ? Je mets cet article à la poste précisément à l'heure où le bouleversement politique est imminent. Mais je ne saurais tarder davantage à livrer des réflexions qui, je crois, resteront d'actualité même si M. Laval est renversé avant la publication de ces lignes.

Je suis arrivé à Paris quelques jours avant l'ouverture du procès des accusés impliqués dans le scandale Stavisky. L'instruction, qui correspond à la fois à notre enquête préliminaire, a duré près de deux ans et c'est maintenant le procès proprement dit qui se poursuit aux Assises après la mise en accusation d'un certain nombre de personnes parmi lesquelles, au dire de beaucoup de gens, ne figurent pas tous les coupables, ni même les plus coupables. Mais il s'agit ici des répercussions politiques de ce procès, qui sont déjà considérables, et qui le seront ou pourront l'être davantage selon la tournure que prendront les débats judiciaires et la réaction des journaux et du public devant ces débats. Or rien de sensationnel ne s'est encore produit de ce côté-là et il ne semble pas qu'il doive s'en produire d'ici quelque temps : car des procédures habiles s'emploient de toute évidence à atténuer l'effet de scènes, de procédures ou de dépositions qui tendraient à mettre en cause ou à accuser nommément de hautes personnalités de la politique ou de l'administration.

Après que cette session peu ordinaire des Assises eut occupé les têtes de pages des journaux pendant quelques jours, on revint aux affaires extérieures, sur la tournure desquelles, croyait-on, les élections anglaises du 14 novembre auraient une influence décisive. Or, plusieurs jours avant la votation, le résultat du scrutin était déjà prévu et, M. Baldwin définitivement remis en selle, la politique anglaise restait la même... et la politique française aussi.

Mais on redoutait beaucoup la date fatidique du 18 novembre, qui devait marquer l'entrée en vigueur des sanctions genevoises — lisez londonniennes — contre l'Italie coupable de tenter de faire en Ethiopie ce que toutes les grandes puissances ont fait si souvent au cours de leur histoire... et l'Angleterre plus souvent qu'à son tour. Pas plus que les précédents, cet événement n'eut de répercussions immédiates ni sur la politique européenne en général, ni sur la politique française en particulier : ses conséquences, comme celles du procès Stavisky, se feront sûrement sentir, mais dans un délai plus ou moins long qui en augmentera peut-être les répercussions. Toutefois, on peut déjà constater la réalisation de faciles prévisions la France est évidemment le pays dont les sanctions bouleverseront le plus l'économie pour peu qu'on en prolonge l'application. Cela n'est peut-être pas étranger aux desseins d'une Angleterre habile à se retrancher derrière l'autonomie théorique des pays de mandat ou de protectorat pour laisser ses commerçants échapper aux sanctions en passant, par exemple, par le Soudan.

La France, après le Canada et l'Angleterre, va connaître la grande joie d'une élection. Pas avant le mois de mai 1936, mais pas après non plus, car ici le renouvellement de la Chambre des Députés se fait à date fixe et ne dépend pas du bon — ou du mauvais — vouloir d'un houvrier cramponné au pouvoir. Il reste encore six mois, mais déjà la perspective électorale détermine tous les agissements des politiciens et leur fait oublier tout le reste. La guerre d'Ethiopie, les sanctions contre l'Italie, les vacillements du franc, le déséquilibre du budget, la situation économique de plus en plus précaire, les relations franco-allemandes et franco-soviétiques, le procès Stavisky et le reste, tout cela n'existe plus à côté des préoccupations électorales ou plutôt n'a de sens et d'importance qu'en fonction de ces préoccupations. Tous les groupes et partis politiques, dont plusieurs ont récemment tenu des congrès qui ont permis de le constater, ne songent plus qu'à la réélection, à la conquête du pouvoir ou à la participation

au pouvoir. Ils ne cherchent donc qu'à préparer le terrain pour le mois de mai. Il n'y a que cela qui compte.

Et c'est peut-être cela qui sauvera M. Laval — temporairement. Ses adversaires ont tout ce qu'il faut pour le renverser dès la rentrée et ils ne discutent que de l'opportunité de ce renversement. Mais il est possible qu'ils ne le renversent pas tout de suite. Aucun groupe en effet ne pourrait se maintenir à sa place et l'échec de ses successeurs éventuels les mettrait dans une piteuse posture pour se présenter devant leurs électeurs.

Si M. Laval tombait, il serait renversé par le Front commun, ou coalition des gauches. Or si le Front commun prenait le pouvoir, il lui faudrait nécessairement la participation des socialistes et des communistes, sans quoi il se trouverait disloqué. Or ceux-ci, malgré leur goût du pouvoir, ne veulent pas y participer tout de suite : ils ont pour cela d'excellentes raisons, particulièrement la crainte de leurs partisans prolétaires à qui ils promettent depuis si longtemps le paradis terrestre et qui réclameraient la réalisation immédiate de promesses impossibles à tenir dans un si bref délai. D'autre part le procès Stavisky va rebondir au Parlement et peut y provoquer des complications avec lesquelles on aime mieux laisser M. Laval se débattre. En outre la crise financière est telle — la Commission de finances ne peut s'entendre sur un projet de budget boiteux — qu'il faut avoir du pouvoir l'envie folle qu'en a seul un Herriot pour vouloir prendre les affaires en mains dans de telles conditions : d'autant que les récentes sorties d'or n'améliorent rien en inflétant davantage les esprits. Il y a enfin la question des ligues, qui demanderait à elle seule plus d'un article ! En gros, c'est la situation pour le moins paradoxale d'une coalition révolutionnaire qui a trop longtemps bénéficié de la liberté d'expression et d'association et qui se sent aujourd'hui assez forte pour réclamer et peut-être obtenir la suppression de cette liberté aux groupements nationaux et patriotes.

Cette dernière question est en fait la plus épineuse, bien qu'elle ne soit qu'un conflit entre partisans, tandis que les autres constituent des problèmes vitaux pour la France, et c'est elle qui entrainera la chute de M. Laval, si sa politique triomphe quant au reste : car le Front commun multiplie les émeutes, souvent sanglantes, ce qui n'est pas de nature à calmer des esprits déjà bien échauffés. Mais M. Laval a décidé de soumettre tout d'abord aux Chambres sa politique financière et il sera ainsi exposé aux coups des partisans de la dévaluation du franc, qui sont nombreux parmi les parlementaires de gauche. Ceux-ci n'ignorent pas que l'immense majorité du peuple français se range pour le moment derrière M. Laval et que son remplacement par les hommes du Front commun risquerait de déclencher rien moins qu'une guerre civile et c'est ce qui rend possible la prolongation du mandat donné à M. Laval il y a six mois. La chute du cabinet Laval serait infiniment regrettable pour la France : car si M. Laval n'est pas le Richelieu, le Napoléon ou le Clemenceau qu'il faudrait à l'heure actuelle, sa défaite signifierait très probablement une nouvelle dévaluation du franc, une aggravation de la crise, un plus grand délabrement des finances, une plus dangereuse tension du côté de l'Italie, et peut-être la guerre civile en attendant la guerre étrangère. Telles seraient, sans doute, poussées au pire mais non à l'impossible, les conséquences de la chute de M. Laval.

Georges LANGLOIS

(Reproduction interdite par l'Agence littéraire franco-canadienne)

Gare là-dessous

Le « Pou du ciel », cet avion minuscule conçu par l'ingénieur Henri Mignet, connaît en ce moment un succès extraordinaire. Une grande partie de ce succès provient de sa simplicité, qui permet à n'importe qui, un peu adroit de ses mains, de le construire soi-même, sauf naturellement le moteur, un 25 C.V., et quelques pièces spéciales. On annonce que pendant les vacances huit cents jeunes gens se sont passionnés pour cette construction. Comme leur nombre ne fera qu'augmenter, c'est l'été prochain quelques milliers de « Pou du ciel » et d'aviateurs improvisés qui vont s'ébattre sur nos têtes. Alors sur les routes les autos, en l'air les avions gros et petits, en définitive c'est la promenade à pied qui sera la plus dangereuse des sports.



Cette route, taillée en plein roc, est un des mille coins qui enchantent, aux Bermudes, les touristes.

Photo du Canadien-Pacifique

LES DEUX EUROPEES

Plus que jamais l'Europe est divisée en deux camps. Celui des dictatures, qui défendent la révision des traités et qui sont appuyées par des mouvements collectifs, et celui des vieilles démocraties, qui veulent le maintien du statu quo, ou tout au moins craignent la révision et ont pour base même les droits de l'homme. Ce sont les deux Europees telles qu'elles apparaissent au lendemain de la guerre mondiale, alors qu'il ne devrait y en avoir qu'une seule, forte et unie. Mais ce sont aussi les deux Europees cartésienne et hégélienne divisées profondément par le Rhin depuis des siècles.

Certes, rien n'est absolu, surtout en matière politique, et cette division, si réelle et authentique qu'elle soit, est faite de nuances infinies.

L'Europe, si elle est profondément divisée par ces deux grands mouvements : le collectivisme et l'individualisme, est encore retenue par une chaîne dont chacun des anneaux lie séparément les Etats les uns aux autres. Ce qui nous sauve, c'est l'individualité bien marquée de chaque Etat. Et c'est ce qui fait hésiter encore tous les pays du continent au seuil des deux Europees. Il y a un jeu de bascule à Rome, à Varsovie, à Budapest, à Londres même, qui, à travers l'incertitude qu'il crée, permet à une situation qui serait grave de ne pas encore se cristalliser.

Mais combien de temps cela durera-t-il ? Ne suffirait-il pas que M. Mussolini tranche ce noeud gordien pour que les deux parties de la corde tombent chacune de leur côté ?

Derrière ces zones de pénétration, derrière ces influences réciproques, qui rapprochent Rome de Berlin sans l'éloigner de Paris, qui rapprochent Paris de Londres et qui voudraient le rapprocher de Berlin, qui créent certaines intimités entre Berlin et Varsovie sans empêcher les sympathies de Berlin et de Budapest ; derrière ce jeu infini, déterminé par la présence momentanée de tel ou tel homme d'Etat, il tendroit, de quoi donc sont-elles faites ces deux Europees qui existent envers et contre la volonté des hommes d'Etat et par delà leur politique ; desquelles ils se servent parfois comme d'un instrument, et dont le plus souvent ils sont les instruments ?

C'est autour du socialisme marxiste que se dessinent, alors que l'on avait renoncé à tout nationalisme, les premiers mouvements collectifs de Milan ou de Munich. La crise économique oriente ces mouvements vers le protectionnisme et par là-même vers un retour au nationalisme, et le nationalisme remet la politique au premier plan.

Cette politique prit la forme dictatoriale que l'on sait. Elle eut son point de départ dans un télégramme. Ce n'est pas dans la détermination des affaires d'Europe le premier ni le dernier. Cette dépêche adressée par le roi d'Italie à M. Mussolini, chargeait le chef du parti fasciste de constituer un ministère. Ce fut ce qu'on appela plus tard, un peu pompeusement : « La marche sur Rome ». On eut donc un embryon de dictature sur les rives du Tibre, puis bientôt une dictature véritable, avec toutes les pressions qu'elle comporte, qui

engendra plusieurs autres dans les années qui suivirent. Ce fut celle de Madrid, la royauté espagnole suivant le geste de la famille de Savoie, ce fut surtout celle de Yougoslavie déterminée — plus exactement provoquée — par la politique d'influence sans cesse grandissante, menée par le « Duce » en Croatie, ce fut enfin celle du Reich, issue du accord franco-allemand, désaccord accentué par la politique révisionniste du fascisme, et dans laquelle Rome a de grandes responsabilités.

Cette Europe dictatoriale, et collectiviste, qui, partant de Rome, s'est constituée en dix ans en s'étalant du Tibre à la Sprée, demande avant tout la révision des traités, et n'accepte pas de se soumettre au Covenant de Genève. Pourquoi ? Parce que les peuples en sont venus, mal dirigés qu'ils étaient, et surtout mal informés par une presse censurée, à croire que la crise économique dont ils souffrent est déterminée par le resserrement des frontières qui les entourent.

On s'imagine évidemment en Allemagne que, si le Reich s'étendait au-delà des frontières autrichiennes et au-delà du « corridor polonais », la situation économique en serait améliorée, grâce à l'augmentation du prestige de l'Allemagne. Raisonnablement naïf qui frappe l'imaginaire populaire. Mais l'Allemand, en tant qu'individu, vit-il mieux depuis que la Sarre a été réintégrée dans les frontières du Reich ?

De même on cherche à faire croire aux Italiens que l'Ethiopie est une terre favorable à la colonisation. Mais la presse romaine oublie toujours deux commentaires qui seraient pourtant nécessaires aujourd'hui. Le premier c'est que l'Afrique est un continent très peuplé, et le second c'est que les climats éthiopiens ne sont guère favorables même aux Italiens du sud ! Mais passons...

Dans l'autre Europe, celle des défenseurs du statu quo et de l'institution genevoise, surtout celle des droits de l'homme, on avait indiqué l'abaissement des barrières douanières, l'union économique européenne, hier encore on exposait au quai Wilson un plan de stabilisation générale des monnaies. La révision des traités et le déplacement des frontières apparurent ces jours-là bien inutiles. « Mais », s'écria-t-on dans le clan révisionniste, « on pourrait remédier à la crise sans déplacer tel ou tel point de la géographie ! Alors notre politique de prestige, que deviendra-t-elle ? Comment tiendront-ils les peuples en haleine ? » Et l'on « classa » les funestes projets d'union douanière, comme demain l'on classera celui de la stabilisation des monnaies. Depuis, la gravité de la situation n'a fait que s'accroître. Les hommes d'Etat ne peuvent se rencontrer sans risquer de troubler une atmosphère déjà fort orageuse. Et pourtant tout n'est pas perdu.

La France et l'Angleterre ne manquent pas de moyens pour faire revenir à un positivisme loyal des pays qui s'égarent.

Pierre JEANNERET

(Tous droits réservés par l'ESPACE. Reproduction, même partielle, interdite)

Lettre de Rome

Le fascisme va ressusciter la Rome de la Renaissance

Les travaux grandioses entrepris par le fascisme pour dégager les forums et isoler la colline sacrée du Capitole vont s'étendre maintenant à la Rome de la Renaissance. Avant de partir pour l'Afrique orientale, le gouverneur de Rome, M. Bottai, a donné toutes les instructions nécessaires pour que soit transformée la zone comprise entre l'église Saint-André della Valle, au Corso Vittorio-Emmanuel, et la via Zanardelli, afin de dégager la Rome du XVI^e siècle.

Dès le moment que Rome est devenue la capitale de l'Italie on a parlé de ce projet, mais on n'avait jamais eu le courage de le réaliser. Ce sera grâce à la propagande entreprise par l'architecte Giovannoni que la parure dont l'art ingénieux de la Renaissance avait revêtu toute la vaste zone renfermée entre le pont Caribaldi et le pont Cavour, comprenant aussi le quartier du Pont Parione et en partie celui de la Regola, pourra resplendir de nouveau.

Le quartier de la Renaissance s'est bien conservé, même dans sa décadence. Sa splendeur primitive date du pontificat de Sixte IV, della Rovere, « restaurateur Urbis », quand, ayant ramené la cour papale au Vatican, la vie fastueuse et élégante de Rome se concentra dans les rues qui conduisaient au pont Saint-André, dans celles de la Regola et dans toute la partie située près du Palais de Saint-Marc. C'est là que s'élevaient les palais somptueux des cardinaux et des banquiers, les églises, les hôtels, les boutiques les plus en vogue et les lieux de plaisir où se donnaient rendez-vous les courtisanes de l'époque. Successivement, avec les autres papes jusqu'à Paul III, on ouvrit de nouvelles artères et l'on consolida les rues endommagées lors du sac de Rome. Ce fut sous le pontificat de Sixte-Quint que, le centre se transportant vers le Champ de Mars, le Quirinal et l'Esquilin, ce riche quartier dont nous avons parlé, devint l'un des plus pauvres de la ville sans rien perdre du caractère de son ancienne noblesse, de son élégance que l'on retrouve aujourd'hui dans la beauté du matériel de construction, dans la pureté des lignes et des ornements, dans les restes des décorations en peintures ou graffiti, dans les armoiries, et dans ces superbes fontaines qui sont encore les monuments les mieux conservés de ces siècles de splendeur et de gloire.

Sous le règne de Sixte-Quint Rome subit une transformation vraiment remarquable. Ce pape ne régna pas longtemps, mais dans les cinq années qu'il régna sur le trône de Pierre, au dire de ses contemporains, il vécut de pierre. Il traça la rue Sixtine entre la colline du Pincio et celle du Quirinal, le carrefour des quatre fontaines en haut du Quirinal, la place qui entoure la basilique de Sainte-Marie Majeure, la rue Merulana qui conduit de cette basilique au Latran, la place Saint-Jean et la Porta Pia que Pie IV avait commencée d'après les dessins de Michel-Ange. Ce fut encore lui qui, le premier, institua les lavoirs publics et un refuge de mendicité. Aimant du même amour les monuments anciens et les modernes, il restaura une quantité de temples, redressa des obélisques, des colonnes, et accomplit tous ces prodiges avec ses ressources personnelles, sans augmenter d'un sou les impôts. Aujourd'hui les temps sont changés.

Pendant plus de deux siècles la face de Rome ne changea plus. Le comte de Tournon, préfet du Tibre, avait voulu, dans les dernières années de l'Empire, remanier le plan de la ville et, comme Sixte-Quint, il n'eut que cinq ans pour agir et ne dépensa que cinq millions. Comme le goût se portait alors vers l'antiquité, c'est à ce moment que furent commencées les fouilles de la vallée du Forum et du Colisée, et que l'on explora le sous-sol d'où une quantité de statues, bas-reliefs, colonnes, marbres précieux furent extraits. La ville moderne fut embellie, non agrandie, parce que la population peu nombreuse occupait à peine les maisons existantes. C'est à ce moment aussi que l'on projetait les quais du Tibre et que l'on avait parlé de démolir toutes les maisons du Borgo Vecchio et du Borgo Nuovo, ce qui aurait permis de voir du pont Saint-André la Basilique et la Colonnade, qu'on aurait dû prolonger sur deux lignes parallèles jusqu'au Château. Ajoutons en passant que ce projet est de nouveau à l'étude, car beaucoup sont d'avis que l'on devrait abattre tous les vieux quartiers des Borghi afin de créer une grande perspective. En tout cas ce projet est encore loin d'être mis à exécution. Nombreux sont aussi ceux qui insistent pour ne pas toucher au passé, surtout dans cette zone proche du Vatican. Comme on le voit, l'administration napoléonienne du comte de Tournon avait en tête, pour l'embellissement de la Ville éternelle,

de grands projets qui ne purent être réalisés à cause de la mauvaise volonté du Sacré Collège et de la timidité du pape Pie VII.

On a procédé aussi il n'y a pas longtemps à la toilette de la coupole de Saint-Pierre, le chef-d'œuvre de Michel-Ange, qui est la plus belle parure de la Ville éternelle. Tous les étrangers qui viennent à Rome pour la première fois ne manquent pas de monter jusque dans la boule pour admirer le panorama grandiose dont on jouit de cette hauteur. Peu de gens savent le nombre de marches qu'il y a pour monter sur le Dôme, du point le plus bas au point le plus haut. De la porte de la coupole, aux paliers, 150 ; des paliers à la première galerie, 56 ; de la première galerie à la seconde, 120 ; de la seconde galerie à la galerie extérieure, 186 ; de la galerie extérieure à la boule, 25. Au total 608 marches. Mais la plupart se contentent d'arriver sur la terrasse, située à 193 mètres, d'où la vue est d'une beauté incomparable, unique au monde. Rome apparaît variée et pittoresque, toute parsemée de tours et de dômes, et au fond, à l'horizon lointain les monts de Tibur, du Latium, et puis Tivoli, les Châteaux Romains et la ligne bleue de la mer. De l'autre côté s'étend toute la cité du Vatican, pas très grande comme étendue, mais extraordinairement grande par tout ce qu'elle contient, par tout ce qu'elle exprime, par tout ce qu'elle représente.

Ces travaux ont été exécutés par les Sampietrini, qui ont une agilité qu'aucun autre ouvrier ne pourrait acquérir. Il serait trop long de raconter l'histoire de ces gardiens auxquels sont confiés la garde et l'entretien de l'église — depuis le nettoyage courant jusqu'aux travaux d'ornement dans les fêtes extraordinaires et même jusqu'aux travaux de restauration. Leur métier est en quelques sortes une charge qui se transmet de père en fils à travers de longues générations. Il y en a quelques-uns dont les ancêtres ont été Sampietrini depuis l'an 1500 ! Ils forment une corporation de 80 hommes sous la dépendance de M^r Pellizzio, « secrétaire-économiste » de la basilique, et logent dans la maison du chapitre, demeurant ainsi citoyens italiens.

Il faut les voir manœuvrer quand il s'agit de préparer la grande illumination de la coupole dans les circonstances solennelles, comme ce fut le cas dernièrement le jour de Pâques. Bien entendu, il ne faut pas souffrir du vertige. Ils s'élancent dans le vide, le long des cordes, avec une audace et un sang-froid à faire frémir les nerfs les plus calmes. En un clin d'œil, ils allument avec des torches les padelle (couppelles) emplies de poix, dont l'effet dans le lointain est si prodigieux, car la flamme dessine d'un trait vivant toutes les lignes architectoniques du dôme de Michel-Ange et lui donne dans la nuit des proportions gigantesques.

Comme ils ont procédé à la toilette de la coupole, les Sampietrini en ont profité pour exécuter divers travaux de consolidation ; au cours de leur promenade périlleuse, ils ont pu constater de visu que, malgré les bruits qui ont couru à diverses reprises, le « cupolone », comme aime à l'appeler les Romains, est plus solide que jamais ! Donc, aucune crainte sur son sort ; l'admirable dôme de Michel-Ange, plus jeune, plus resplendissant que dans le passé, continuera à défier les siècles et à symboliser toujours l'éternelle grandeur du christianisme.

Charles CARRY

Allez aux Bermudes pour Noël

Toute femme se doit des vacances d'hiver. Même si ces vacances ne peuvent être que de courte durée, les Bermudes sont l'endroit idéal. La traversée de New-York n'est que de quarante-deux heures et pourtant ces îles merveilleuses ont conservé un cachet qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Aux Bermudes, tout est calme, reposant. Le matin on ne se voit arracher au sommeil par aucun bruit. Après le petit déjeuner, la bicyclette, le tennis et le golf procurent le plus sain exercice. Et que dire de la grève où, après le bain, on se fait délicieusement brunit au soleil !

A tous ces attraits, les Bermudes joignent le meilleur traitement de beauté qui soit, grâce à l'eau de pluie qu'on y recueille et qui est d'une douceur incomparable.

Le plus beau cadeau qui se puisse offrir à l'occasion de Noël n'est-il pas un voyage à ce merveilleux pays ?

1 Avec toutes mes excuses à M. Charles Benoist, qui a inventé ce terme.

2 On sait que M. Laval a été maintenu au pouvoir par la Chambre des Députés, qui, à deux reprises, lui a manifesté sa confiance. — N. de la R.

la Vie économique

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

La conférence interprovinciale

Finances publiques, chômage, commerce et constitution, tels sont les objets de la conférence interprovinciale. Le ministre King est déterminé à garder intact le crédit national. Depuis quatre ans, les déséquilibres budgétaires et les frais de secours ont ébranlé la structure financière du pays. Aux dernières nouvelles, Ottawa est décidé de faire la sourde oreille aux appels de fonds venant des provinces. Les gouvernements provinciaux devront donc prendre les mesures nécessaires pour équilibrer leur budget. L'Alberta de M. Aberhart est à effectuer, dans le moment, les réformes financières les plus orthodoxes. Des coupes sombres dans les gros salaires, la suppression des sinécures et la fusion de certains services furent entreprises et menées à bonne fin par le nouveau premier ministre de l'Alberta. Jusqu'ici M. Aberhart n'a rien d'un radical ou même d'un révolutionnaire évangéliste. Son orthodoxie financière devrait servir de modèle aux autres ministres des provinces. Il est vrai que M. Aberhart a besoin d'argent. Avant d'en obtenir, il a préféré, sagement, mettre ordre dans sa propre maison. Les autres provinces devront suivre la même ligne de conduite. Autrement, Ottawa se propose de couper les vivres aux provinces qui vivent au delà de leurs moyens.

La détermination du nouveau cabinet fédéral de prévenir tout gaspillage est le début d'une orientation nouvelle en fait de finances publiques. La question est intimement liée à l'endettement du pays et au crédit national. M. King, qui fait de ce problème une affaire nationale, proposera vraisemblablement une solution susceptible d'alléger le fardeau des municipalités canadiennes. Ottawa prendra à sa charge, sans doute, la plus grande partie des allocations de chômage.

Autre signe de bon augure : M. King ne veut pas constituer le chômage en le subventionnant soit par des « secours directs », soit par des travaux publics inutiles. Le cabinet fédéral voit un remède au chômage dans l'élargissement de notre politique com-

merciale. Le traité de réciprocité canado-américain et les négociations en cours avec d'autres pays sont une preuve des intentions du nouveau gouvernement.

Quant aux questions d'ordre constitutionnel, elles feront l'objet d'une autre conférence interprovinciale après que la Cour suprême aura fait connaître sa décision sur l'ensemble de l'« expérience » Bennett. L'agenda de la conférence est déjà assez complet pour fournir aux congressistes de nombreux sujets de discussion. Il sera toujours temps de convoquer d'autres conférences pour régler le problème constitutionnel et étudier les moyens de faciliter la reprise des affaires. Finances publiques et chômage sont les problèmes qui exigent une solution immédiate avant de songer à autre chose.

Au « commentateur » du conflit italo-éthiopien

Il mérite bien qu'on lui réponde, ce « commentateur » anonyme qui, au début de ses conférences à la T. S. F., semblait impartial, juste, pondéré en faisant tout au plus un peu de sentimentalisme devenu rituel quand il s'agit de l'Italie, mère des civilisations. Depuis que l'Angleterre — non pas la S.D.N., car on sait que John Bull a mis cette vénérable institution dans sa poche — a décidé d'imposer des sanctions économiques contre l'Italie, cette dernière a tous les torts. D'après le commentateur inconnu, qui parle très bien pourtant, Mussolini aurait commis des « erreurs de jugement ». L'orateur de la T.S.F. ne justifie pas son opinion autrement qu'en affirmant que l'Italie a eu tort de ne pas céder à l'Angleterre et à la France. Après cette sortie démesurée contre M. Mussolini, qui n'est tout de même pas un petit garçon, le commentateur anonyme de la radio entame le conflit rituel de la paix par la S.D.N. et du « faisons la guerre à la guerre ».

Pour rester dans les limites de l'impartialité et de la justice, M. le commentateur aurait dû refaire l'histoire des sanctions. Il affirme aussi que l'Italie est l'agresseur dans le présent conflit. En est-il sûr que cela? Sur quoi s'est appuyé le comité spécial de la S.D.N.

qui a défini l'agresseur? A-t-il tenu compte du plaidoyer du baron Aloisi, qui a démontré à Genève que les sanctions étaient non seulement stupides, mais illégales? A-t-il enfin dit à ses auditeurs si l'Ethiopie a rempli tous ses engagements, pris lors de son admission à la S.D.N.? M. le commentateur inconnu, sauf erreur, n'a rien dit de tout cela. Il s'est appliqué à montrer clairement, par des exemples et des faits, combien l'Ethiopie est un pays barbare.

Les conférences du commentateur donnent l'impression que l'Angleterre a raison sur toute la ligne. La vérité est tout autre. Pourquoi le conférencier ne dit-il pas ce que pense des sanctions la majorité du peuple français? Pourquoi ne montre-t-il pas l'influence véritable des Soviets dans l'orientation du conflit italo-éthiopien? Pourquoi ne parle-t-il jamais des influences occultes qui s'agitent derrière la S.D.N. et qui font de cette institution de l'après-guerre une menace constante à la paix véritable? Voilà un bon nombre de questions auxquelles le commentateur inconnu devrait bien répondre. La vérité, dans toute cette affaire, n'est-elle pas que les pays sanctionnistes ont voulu se mettre du côté du plus riche et du plus fort? Est-ce là le rôle d'une institution internationale qui avait, originairement, la mission d'assurer le triomphe définitif du droit et de la raison?

La seule faute de l'Italie, à notre avis, est d'avoir méconnu l'importance du rôle des démocraties libérales, de la finance internationale, du communisme et de la franc-maçonnerie dans les conciles laïques internationaux. Quant à l'imputation d'orgueil national et de bellicisme dont le commentateur de la radio fait grief à M. Mussolini, elle n'a pas de valeur. Le mécontentement légitime de l'Italie ne date pas de l'affaire éthiopienne. Il remonte au traité de Versailles, qui ignore les revendications coloniales de la patrie de Dante. Ces accusations, même indirectes, de bellicisme ne tiennent pas debout. N'est-ce pas l'Angleterre qui, la première, a concentré sa « Home Fleet » aux environs de l'île de Malte? Nous pourrions continuer la série de nos questions à l'adresse du « commentateur » inconnu. Arrêtons-nous pour l'instant, tout en déplorant que de nombreux radiophiles puissent croire que le conflit italo-éthiopien est aussi simple que l'affirme le « commentateur » inconnu de la T. S. F.

Jean-Marie NADEAU

LA LANGUE DES AFFAIRES

Investir

Placer, engager des fonds, mettre, souscrire de l'argent, faire un placement, est préférable à investir de l'argent. Capital employé, placé, engagé, me semble aussi préférable à capital investi. On investit une place de guerre, on investit quelqu'un d'un pouvoir, d'un titre, mais on n'investit pas de l'argent. « En France, c'est la Banque de France qui a été investie du privilège exclusif de l'émission des billets de banque. » (NOUVEAU LA-ROUSSE ILLUSTRÉ).

Investir est cependant employé en France, par de bons auteurs, dans le sens de placer de l'argent.

Il est mieux de dire : placement de fonds, de capital, que investissement de fonds. On peut encore dire : prendre une participation, au lieu d'un investissement dans telle affaire.

Dans son Dictionnaire commercial, Pigier définit le mot placement : Action de disposer, d'engager, de placer un capital pour le faire fructifier.

Ouvrir

Dans les exemples suivants le verbe ouvrir, ou plutôt son participe passé ouvert, est improprement employé : Etes-vous ouvert pour du...? Nous ne sommes pas ouverts pour... Disons bien simplement : Avez-vous besoin de...? Nous n'avons pas besoin de... Nous ne sommes pas acheteurs... A la position est ouverte, préférons : l'emploi, la place est libre, le poste est vacant.

Mentionnons d'autres exemples où le verbe partir doit céder le pas à ouvrir : ouvrir, et non partir, un magasin, un compte ; commander quel-

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

La sidérurgie aux

Etats-Unis

En dépit des précédents, la réaction saisonnière habituelle ne s'est pas encore fait sentir dans la métallurgie; l'activité reste au niveau le plus élevé de l'année. Une étude approfondie montre que l'augmentation de la production n'est pas due seulement aux commandes de l'industrie de l'automobile, mais aussi à celles des autres branches de l'activité économique du pays. C'est ainsi que l'on peut noter un accroissement assez considérable de la consommation de rails, de poutrelles et d'aciers de construction.

On estime cependant en certains milieux que l'on va voir un ralentissement dans la métallurgie d'ici à la fin de l'année. Pour notre part, nous ne le croyons guère; car à part les jours de fêtes, nous ne voyons pas de raisons immédiates à une contraction de l'activité. S'il doit se produire un recul, ce sera plutôt vers la fin de janvier ou en février, et encore la chose n'est nullement certaine.

Les possibilités du marché

On est donc en droit de s'attendre à une tenue assez ferme du marché, pendant quelques semaines, tout au moins. Comme il existe d'après nous des possibilités

qu'un, l'aider à débiter, le patronner, et non le partir. En langage commercial, ouvrir un compte à quelqu'un signifie lui consentir un découvert, un crédit. Ouverture d'un compte. Après la fermeture des livres, en fin d'exercice, on dit : rouvrir les comptes, et non partir les comptes de nouveau. Cette action est dénommée : réouverture des comptes.

Il est mieux de dire : entrer, se mettre en affaires, ouvrir un magasin que prendre un magasin.

Standard

Donnons les significations françaises : étendard; modèle, type, norme; étalon (poids et mesures); titre (or ou argent).

Du mot anglais « standard », on a fait dériver « standardisation ». Après plusieurs auteurs français, je préfère standardisation qui est plus coulant, plus joli, plus doux à l'oreille.

« La standardisation est l'étude entreprise en vue d'unifier les dimensions ou les caractéristiques d'une pièce, entre tous les fabricants, afin de la rendre interchangeable. » (LE COMMERCE, p. 383, édition 1923, par A. Félix.)

Le synonyme est normalisation : « Réglementation des dimensions et des qualités des produits industriels dans le but de simplifier et d'unifier la fabrication. » (Pigier)

Le verbe anglais « to standardize » se traduit par : Typifier, étalonner, standardiser, normaliser.

Adjutor FRADET

Une expédition botanique en Ethiopie

L'académicien russe Vavilov, vient de publier l'exposé de son voyage et les résultats de l'expédition scientifique russe envoyée en Ethiopie en 1927 sous sa direction. Cette expédition qui a parcouru en quatre mois près de 2000 kilomètres à travers les plus importants districts agricoles de l'Ethiopie, a recueilli une riche documentation scientifique, et plus de 6000 échantillons de plantes cultivées en Ethiopie.

Dressant actuellement le bilan scientifique des matériaux recueillis, l'académicien Vavilov a constaté avant tout la grande originalité de la flore de l'Ethiopie, qui comprend un grand nombre d'espèces et de variétés de plantes cultivées, que d'autres pays ne connaissent pas du tout, bien qu'au cours des dernières 2000 années l'Ethiopie ait subi une forte influence extérieure.

La première place au monde, a déclaré M. Vavilov, revient à la petite Ethiopie montagneuse quant à la variété extraordinaire des différentes espèces de froment qui y sont cultivées. Sur 650 différentes espèces connues des botanistes, 250 espèces originales proviennent de l'Ethiopie montagneuse.

Les papiers

Il est assez difficile de trouver dans ce groupe des valeurs assez intéressantes pour justifier un achat important. On remarque néanmoins que l'industrie du papier se rétablit lentement, à la suite d'une reprise d'activité qui se traduit par des commandes plus fortes. On prévoit que la production de 1936 sera assez active, et il se peut que les prix suivent, eux aussi, une marche ascendante.

Tous les titres du groupe du papier sont maintenant allégés et la déflation a été très sensible. Il s'ensuit qu'une légère hausse de la demande et des prix se traduirait par un raffermissement des cours actuels.

Il semble que les actions de St-Laurence Paper Mills soient des titres privilégiés, appelés à faire la meilleure figure, étant donné qu'il n'existe pas d'obligations antérieures à ces actions. Les arrérages se montent à quelques \$27 l'action. La compagnie possède une usine moderne, économique, d'un rendement de 500 tonnes par jour. Une personnalité bien connue du monde de l'industrie du papier a été récemment appelée à la diriger; sa compétence sera d'un concours précieux pour la compagnie.

Au cours des dernières semaines, les actions de cette compagnie ont atteint des niveaux intéressants et même dépassé l'ancien maximum de l'année, qui était de 16 1/2. Le maximum avait été de 26 l'année dernière, et il n'est pas impossible que le titre remonte de nouveau jusqu'à ce cours.

AUGUR

P.-S. — La Banque d'Epargne annonce son dividende trimestriel de trois dollars par action, plus un boni d'un dollar. Le dividende et le boni seront payables à partir du 2 janvier, à midi, aux actionnaires inscrits aux registres le 14 décembre, à midi.

La RENAISSANCE est un hebdomadaire unique en son genre au Canada français.



Optométristes - Opticiens

A L'HOTEL-DIEU

(Ajustement des yeux artificiels)

Prenez de vos yeux le soin nécessaire

en faisant ajuster votre monture périodiquement

Carrière & Sénécal

LIMITEE

271 EST, rue STE-CATHERINE

Tél.: L'Ancester 7070



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.

ROBERTSON'S B.E.B.
(BEST EVER BOTTLED)
De Luxe
SCOTCH WHISKY

Se vend à un prix plus élevé que toute autre marque de Scotch importé.

JOHN ROBERTSON & SONS LTD
DUNDEE, Scotland
Maison fondée en 1827

26 1/2 oz.
\$5.20

International Nickel est-il surévalué?

DEMANDEZ notre bulletin no 52 dans lequel notre service de statistique traite en détail de la situation de la compagnie, de l'état général du marché et des perspectives du titre d'International Nickel.

Ce bulletin vous sera envoyé gratuitement sur demande.

GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE

IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.

Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market
Canadian Commodity Exchange Inc.

APERÇUS SCIENTIFIQUES

A propos de mouchoir

Le mouchoir est cette pièce d'étoffe qui a été primitivement instituée pour recueillir les sécrétions nasales. S'il ne servait qu'à cette fin et s'il n'était l'auteur insoupçonné de méfaits et de troubles des plus variés, cette chronique médicale n'aurait jamais été écrite, encore que nous pensions bien qu'une telle omission n'aurait modifié en rien les statistiques vitales du pays.

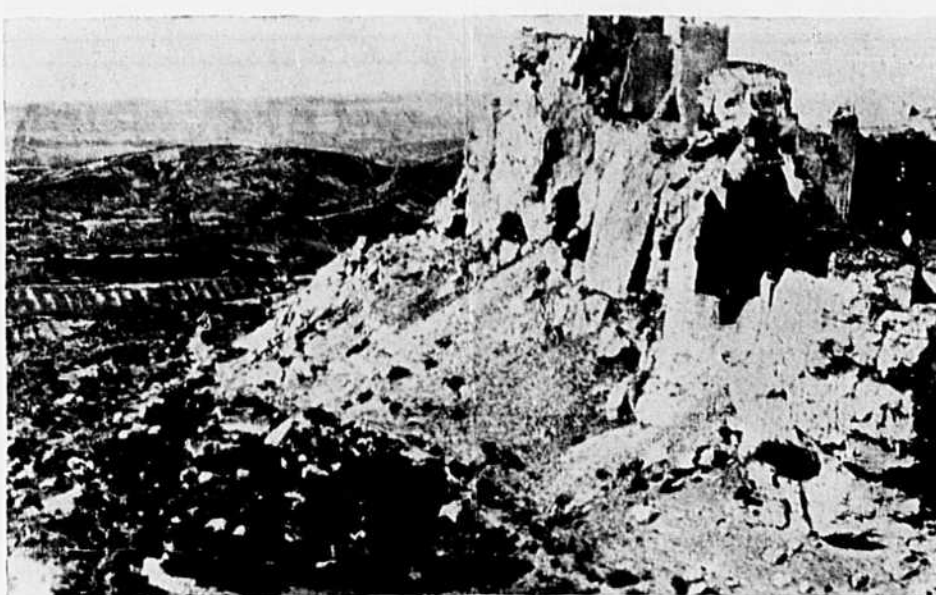
En énumérant quelques-uns des usages du mouchoir, on ne peut manquer d'être frappé de la singulière conception que certains humains se font de l'hygiène, la reine de la santé, et de sa resplendissante dame d'honneur, la propreté. On s'en sert indifféremment pour sécher ses larmes, essuyer une peau ruisselante de sueur, éponger une petite hémorragie, écraser « un bouton », ou enlever une poussière qui s'est temporairement nichée dans l'œil; maintes bonnes gens le préfèrent au bas de laine pour lui confier la garde de leurs gros sous; on n'hésitera pas au besoin d'en user pour astiquer le cuir de sa chaussure, et faute de mieux, enfin, pour cracher dedans. Pouah! ferez-vous, quel dégoûtant personnage que ce médecin qui se permet, au nom de l'hygiène, de tenir des propos aussi inconvenants! Et cependant Dieu sait quel mal nous nous donnons pour ne pas laisser libre cours à notre imagination, tout en restant en-deçà des limites de la vérité.

On se rend compte du rôle important du mouchoir dans la transmission des maladies contagieuses lorsqu'on songe que les fosses nasales constituent, avec la bouche, la porte d'entrée habituelle des infections; c'est par là que pénètrent les bacilles de la diphtérie, de la rougeole, de la scarlatine, de la coqueluche, de la grippe, de la méningite, et sans doute aussi celui de la tuberculose. Que les germes fassent primitivement effraction dans l'organisme par les fosses nasales, c'est prouvé par le fait que leur inflammation, le coryza, est le signe révélateur le plus constant d'une maladie infectieuse à ses périodes d'incubation et d'invasion. C'est l'infection nasale qui marque le début de la plupart des affections des voies respiratoires; le rôle du nez en pathologie digestive (dyspepsies, entérites, appendicites), peut être moins évident, mais il est tout aussi considérable. Par ailleurs, l'antispésie des fosses nasales compte au premier rang des mesures de désinfection et de prophylaxie tant pour les infectés eux-mêmes que pour les « porteurs de germes » sains; ces derniers, qui présentent cette particularité d'héberger des germes virulents sans en avoir la maladie, continuent de semer la contagion autour

d'eux, soit par contact direct, soit par l'intermédiaire des objets dont ils se servent, notamment du mouchoir.

On aura beau l'imprégner de parfums exquis, y dessiner les plus savantes arabesques et lui donner les plus riches coloris, on ne parviendra jamais à rendre le mouchoir inoffensif si on persiste à s'en servir pour des fins autres que celles qui en légitiment l'emploi. Mais alors, se demanderont sans doute nos lecteurs, avec quoi convient-il de se moucher? car enfin, cette intéressante petite opération n'en reste pas moins indispensable, quoi qu'en disent tous les médecins du monde, y compris cette engance inqualifiable: les chroniqueurs médicaux. (Ici, une pause... pour permettre à l'auteur de cette puissante diatribe de se moucher... dans son mouchoir, bien entendu). Les Japonais, qui sont les gens les plus méticuleux du monde, ont depuis longtemps résolu le problème. Ils se mouchent dans une feuille de papier doux qu'ils jettent aussitôt après dans des récipients placés à cet effet. Voilà un exemple qui vaut la peine d'être suivi; il est étonnant qu'il nous vienne d'un coin du monde où les bienfaits de notre prétendue civilisation occidentale tardent à se faire sentir. Ajoutons que l'abaissement du taux de la mortalité au Japon ne tient probablement pas à cette habitude séculaire, mais rien n'est moins prouvé qu'elle y soit étrangère.

Dans un pays comme le nôtre, les muqueuses nasales réagissent facilement aux brusques variations de la température; il faut cependant convenir qu'un sujet normal n'a pas besoin de se moucher aussi souvent qu'il le fait habituellement. Le mucus qui tapisse les fosses nasales d'un enduit protecteur possède un pouvoir bactéricide considérable, et cette sécrétion doit être respectée pour autant qu'elle ne devient gênante à cause de sa surabondance même, ou qu'elle n'est le signe d'un coryza à ses débuts; et même dans ces cas, c'est une erreur que de vouloir par tous les moyens tarir un écoulement dont le propre est de s'effectuer librement par sa voie naturelle de sortie. Il faut voir de quelle façon certaines mamans apprennent (?) à leurs enfants l'art de se moucher. Plus fort... plus fort encore!... leur recommandent-elles, tout en bouchant leurs deux narines à la fois; et les pauvres, la face cramoisie, les yeux injectés, de pousser avec une force telle que les sphincters, même à distance, n'ont qu'à se bien tenir. Des manœuvres aussi brutales sont bien faites pour provoquer le reflux des muqueuses et des germes dans l'arrière-



Ruines du château féodal des Baux construit au Xe siècle et détruit sous Louis XIII.

gorge, et de là dans les sinus, dans l'oreille, dans les voies respiratoires et digestives. En vérité, que de maux d'oreilles, d'otites suppurées, de sinusites, d'amygdalites, sont imputables non pas tant au mouchoir lui-même qu'à la manière de s'en servir!

La rétention des mucosités nasales est le plus souvent favorisée par un défaut de perméabilité des voies respiratoires supérieures, lequel défaut provient soit de la présence de polypes ou de végétations adénoïdes, soit d'une déviation de la cloison du nez. L'insuffisance respiratoire qui en résulte se manifeste cliniquement par toute une série de troubles plus ou moins sérieux, au premier rang desquels il faut citer le ronflement. Chez l'individu normal, l'air inspiré et expiré doit passer uniquement par le nez, alors que dans le cas d'une obstruction, le plus souvent incomplète d'ailleurs, des fosses nasales, la bouche s'ouvre automatiquement pour lui frayer un autre passage; il en résulte une rencontre des deux courants aériens et une vibration plus ou moins intense du voile du palais. Voilà en quoi consiste le ronflement. Son mécanisme, on le voit, est des plus simples, mais il n'en faut pas plus pour profaner le silence des nuits et troubler la paix des ménages; en effet, on conçoit sans peine qu'un des deux conjoints finisse par en avoir, pour ainsi dire, plein le tympan de prêter indéfiniment l'oreille à sa trop... vibrante moitié. Et cependant, le ronflement est une infirmité contre laquelle certaines interventions chirurgicales, toutes bénignes, se révèlent d'une efficacité remarquable: ablation des polypes du nez, des amygdales et des végétations adénoïdes, résection d'une partie de la cloison du nez. D'autres moyens, médicaux ceux-là, réussiront dans les cas où l'obstruction du nez est d'origine purement inflammatoire.

A propos de mouchoir, ou plutôt de nez, il nous vient à l'idée de tra-

ter d'une question sur laquelle on nous a maintes fois demandé des éclaircissements, celle de la couperose, ou acnée rosée. La couperose n'est pas autre chose que la rougeur du nez et des pommettes. De tous temps, les caricaturistes malicieux n'ont jamais manqué de trahir les petites faiblesses de leurs contemporains assouffis en leur plantant au milieu du visage un énorme nez rouge, et les honnêtes gens, de leur côté, de houer la tête d'un petit air entendu et de porter, à tout hasard, le diagnostic d'alcoolisme chronique. C'est une petite pratique courante, fort en honneur chez les apôtres du régime sec et de la charité chrétienne, mais elle est dans bien des cas profondément injuste.

Le bon pochard, qui promène sa trogne enluminée de cabaret en cabaret, n'a évidemment que ce qu'il mérite, mais que penser de ceux qui sont pareillement affligés et qui n'ont jamais sacrifié à Bacchus. La couperose est due à un trouble circulatoire local qui, à son tour, dépend par voie réflexe d'une irritation ou d'une inflammation chronique de la muqueuse de l'estomac; elle est donc fonction de gastrite chronique, mais d'une gastrite qui n'est pas nécessairement d'origine alcoolique puisqu'elle connaît comme causes habituelles l'hyperacidité de l'estomac, la mastication insuffisante, l'abus d'aliments irritants, de glaces et surtout de thé — les Anglaises, grandes buveuses de thé, lui doivent ce teint parfois hautement coloré... où la pudeur n'a rien à voir. En somme, le nez rouge doit être interprété comme un signal avertissant celui qui en est l'infortuné porteur de modifier son régime et ses habitudes alimentaires, faute de quoi il s'expose à une complication redoutable, l'apparition d'un cancer, éventualité toujours possible dans un organe qui est chroniquement inflammé.

Docteur G. A. SEGUIN

Les maladies des arbres

SUITE DE LA PAGE 8

En admettant la nécessité et la valeur de la forêt dans notre pays, d'une part, et l'existence des ennemis des arbres, dont les maladies avec leurs conséquences funestes, d'autre part, quelle attitude devons-nous prendre pour échapper à cette menace? Notre pays est rendu, je crois, à une phase de son développement où il faut de toute nécessité trouver réponse à cette question. Quels sont alors, dans les grandes lignes, les principes qui nous guideront dans cette lutte contre les maladies des arbres?

On obtient d'excellents résultats, lorsqu'il s'agit d'empêcher la dévastation des plantes agricoles par une maladie, en appliquant un remède ou un préventif spécifique, comme, par exemple, la pulvérisation de produits chimiques, la désinfection du sol et la sélection de variétés résistantes. Il suffit d'un moment de réflexion pour comprendre que, sauf exception, les peuplements de grands arbres ne peuvent être protégés économiquement par ces moyens. En effet, comment serait-il possible, tout en limitant les dépenses, de répandre sur de grandes étendues boisées un désinfectant quelconque. Pour une épidémie localisée, d'origine étrangère, la chose est sans doute possible avec des avions; mais, même là, ne serait-il pas préférable, la plupart du temps, d'abattre cette forêt et de brûler les foyers d'infection? Il existe bien une méthode d'appliquer un traitement direct pour certaines maladies comme la rouille vésiculeuse du pin blanc, mais dans l'immense majorité des cas il faut trouver autre chose.

Tous ceux qui ont étudié ce sujet sont d'accord pour dire que le seul moyen à notre disposition pour lutter contre la plupart des maladies des arbres en forêt, c'est de placer les arbres dans des conditions telles que l'action des parasites soit réduite au minimum.

La forêt vierge n'existe presque plus chez nous, du moins à une distance accessible, mais elle est remplacée par des peuplements de seconde venue ayant une valeur commerciale beaucoup moindre. Or, l'éloignement des grands arbres, la nécessité de maintenir les forêts en mesure de jouer leur rôle physique et le besoin d'en tirer des produits les plus utiles, exigera, d'ici peu, le développement, chez nous, de méthodes de culture de la forêt ou tout simplement de la sylviculture. Dans tous

les pays du monde civilisé, on est à la recherche de principes sûrs pour aménager et exploiter rationnellement la forêt, car pas plus que l'homme la forêt ne naît bonne. Il devrait en être de même au Canada et peut-être plus ici qu'ailleurs, à cause de l'immense étendue des sols impropres à l'agriculture. Comme on ne peut, au surplus, appliquer intégralement les principes ou les méthodes préconisés en d'autres lieux et faire des expériences arbitraires sur une association d'êtres vivants aussi complexe et de durée aussi longue que la forêt sans s'exposer à de lamentables échecs, il faut donc avoir recours à la recherche scientifique, qui seule peut fournir les données sur lesquelles les forestiers pourront se guider pour formuler les principes d'une sylviculture applicable chez nous.

Il ressort de ces diverses considérations que la création d'organismes entièrement dévoués à l'étude des différents facteurs pouvant influencer la forêt doit être fortement encouragée. Les maladies des arbres constituant un facteur de pertes avec lequel il faut absolument compter en matière forestière, une partie importante de l'activité d'une institution de ce genre devrait être consacrée à l'étude de leur développement.

Ce travail une fois organisé dans notre pays, nous entreverrons la possibilité de maintenir et d'améliorer la forêt, le patrimoine national qui, avec l'agriculture, assurera notre survie comme entité ethnique. Renover et protéger la forêt, c'est continuer l'œuvre du Créateur.

René POMERLEAU

Le lauréat du prix Goethe

Le prix Goethe, de la ville de Francfort, est attribué, cette année, à l'historien Hermann Stegmann, surtout connu comme auteur d'une histoire de la grande guerre. Rédacteur au BUND, de Berne, pendant la guerre, il fut nommé par la suite docteur honoris causa des universités de Francfort et de Fribourg et professeur honoraire à l'université de Munich. Il est âgé de 65 ans. Il a encore publié *La lutte pour le Rhin, l'Allemagne et l'Europe*. L'an dernier, il a exposé ses vues sur la politique extérieure de l'Allemagne dans un livre intitulé *Le tournant du monde*. Ses ouvrages se distinguent par un caractère particulièrement nationaliste.

L'ALUMINIUM

LE VOYAGEUR qui visite la Provence peut, au départ d'Avignon, faire une randonnée à travers un pays où les souvenirs littéraires et historiques surgissent sous chacun de ses pas. L'ombre de Mistral et d'Alphonse Daudet plane sur les villages et les villes aux noms harmonieux: Arles, Maillane, Nîmes, Tarascon, Beaucaire, Montmajour. Voici le berceau de Mireille, puis le mas où vivait la Renaude, un peu plus loin le moulin de Daudet. Les longues rangées de cyprès protègent contre le mistral mais aussi contre les ardeurs d'un soleil dont les rayons sont pleins de galé-jades et du chant des cigales. Les alpages ondulent faiblement, parfumées de lavande et de romarin. Dans tout ce pays si riche d'évocation, rien pourtant n'émeut comme ce village perché au sommet d'une éminence, les Baux. On y accède de la plaine par une route en lacet. Une hôtellerie, quelques maisons, l'église Saint-Vincent où les touristes affluent à Noël, pour voir, à la messe de minuit, arriver le petit Jésus sur une voilette, escorté par les bergers des alentours. Puis, parmi les rues étroites et les impasses, c'est la ville morte, la ville presque déserte depuis que Richelieu, en 1632, fit raser le château pour anéantir la féodalité. Les ruines attestent la puissance des rois des Baux, dont le palais était immense. L'un d'eux fut empereur de Constantinople. Sur un éperon qui domine le val d'Enfer, Dante est venu, nous dit-on, rêver aux cercles de son Enfer. C'est là aussi, dans une caverne creusée dans le roc, que vivait, comme les troglodytes, Taven la sorcière; à gauche, le désert pierreux de la Crau. Paysage qui serait d'épouvante s'il se trouvait ailleurs qu'en Provence, sur le Rhin, par exemple.

Au milieu des réminiscences littéraires, musicales et historiques, le chimiste se rappelle avec non moins de plaisir que ce village des Baux est immortalisé par un minéral: la bauxite que l'on trouve tout près d'ici. C'est un oxyde d'aluminium et, jusqu'ici, le seul minéral économiquement exploitable d'un métal qui, par ailleurs, est l'élément métallique le plus répandu et le plus également réparti dans l'écorce terrestre. Mais à quoi sert toute cette richesse de l'argile, de la glaise et des aluminosilicates que l'on rencontre partout? Aucun procédé pratique ne permet d'en tirer le métal léger dont on fait des casseroles aussi bien que, sous forme d'alliages, des moteurs d'avion. Seule la bauxite est commodément utilisable parce qu'elle ne contient que très peu de silice.

L'aluminium tire son nom de l'alun dans lequel le chimiste allemand Margraf trouva une nouvelle terre qu'il appela alumine. En 1827, Wöhler prépare le métal pur. En améliorant la technique, Sainte-Claire Deville, vingt-sept ans plus tard, obtient un métal presque pur. Enthousiasmé par son premier succès, il englobait ses économies et celles de ses amis pour industrialiser son procédé. Malheureusement, le coût de production était élevé. Un lingot exposé à l'exposition de 1867 valait plus que son pesant d'or.

L'aménagement des chutes d'eau devait révolutionner bien des industries. Il créa celle de l'Aluminium. En 1886, à quelques jours d'intervalle, Paul Héroult, en France, et C. M. Hall, en Amérique, prenaient des brevets sur un procédé absolument identique d'obtention de l'Aluminium. Héroult était un ingénieur français

déjà bien connu tandis que Hall n'était qu'un étudiant qui occupait ses vacances à résoudre ce fameux problème de métallurgie.

Après de multiples avatars dus aux trop belles espérances que l'on avait fondées sur ses qualités, l'aluminium prit son rang parmi les métaux usuels. Le dernier venu, il n'est pas le moins important. On l'extrait toujours de la bauxite que l'on trouve aux Baux, en Dalmatie, en Hongrie, en Guyane, aux Indes. La décomposition de la bauxite par le courant électrique serait impossible si l'on n'ajoutait pas au bain de fusion un autre minéral d'aluminium, la cryolithe que l'on ne trouve en quantités intéressantes qu'au Groënland. Le Danemark en a le monopole qu'il garde jalousement. Mais on peut reproduire artificiellement ce minéral indispensable.

Quoique ne possédant ni bauxite, ni cryolithe, la province de Québec produit beaucoup d'aluminium. Deux usines, l'une à Shawinigan, l'autre à Arvida, traitent, grâce à l'énergie électrique développée par la houille blanche, des minerais importés principalement d'Amérique du Sud.

Est-il vraiment besoin de rappeler les nombreux usages auxquels peut servir, et sert effectivement ce métal léger, brillant, et qu'on utilise couramment aujourd'hui? Ses excellentes propriétés mécaniques, jointes à sa légèreté et à son inaltérabilité, le font employer en aviation, dans l'industrie automobile. Dans la transmission de l'électricité, l'aluminium peut devenir un redoutable concurrent du cuivre. Si celui-ci est meilleur conducteur, celui-là possède l'avantage de sa faible densité, ce qui fait que, à poids égal, l'aluminium l'emporte sur le métal rouge. L'ameublement moderne utilise les métaux dernier-cri. Nous le trouvons là encore. Réduit en une poudre impalpable, il donne une pein-

ture qui ressemble tantôt à l'argent, tantôt au bronze, au cuivre ou à l'or. Un emploi moins connu est celui qu'on en fait dans la métallurgie du chrome, du manganèse, du titane et pour la préparation de leurs alliages avec le fer. On se souvient des essais du professeur Barnes qui voulait, grâce à la haute température obtenue, fondre la glace qui entourait un cargo immobilisé dans le port de Montréal, en décembre 1934.

Enfin, les ustensiles de ménage fournissent aux fabricants d'aluminium un débouché dont l'importance ne cesse d'augmenter. A propos de tout ce qui touche à l'alimentation, une question se pose, celle de la nocivité, sinon de la toxicité, du matériau employé.

Un aimable correspondant m'écrit au sujet de mes articles sur la structure métallique. J'avais passé trop vite, à son sens, sur le chapitre de l'aluminium, alors que je donnais force détails sur le zinc et le cuivre. C'est qu'au point de vue biochimique ces deux éléments sont d'un intérêt énorme alors que celui dont je parle aujourd'hui est insignifiant. Toutefois, puisqu'on m'y invite, la question vaut qu'on s'y arrête, ne serait-ce que pour mettre certaines choses au point.

Il y a une question préalable. L'aluminium est-il attaqué par les aliments qu'on y fait cuire ou que l'on y conserve? Il serait bien étonnant qu'il ne le fût jamais si l'on songe que même les matières apparemment les plus réfractaires: porcelaine, faïence, grès, verre, le sont plus ou moins à la longue. Malgré tout, des expériences sérieuses ont montré que le métal pur est particulièrement résistant à la plupart des aliments alors que le métal pur, contenant du fer, par exemple, résiste moins bien. C'est une question de prix d'achat. N'est-il pas vrai qu'on en a toujours pour son argent? Si donc, vous achetez des ustensiles

bon marché vous vous exposez grandement à acquérir un objet de mauvaise qualité. Mais même là, le dommage n'est pas toujours si considérable car ni les graisses, ni le sucre, ni le lait, ni le fromage, ni les viandes n'attaquent l'aluminium. Bien mieux, sous l'action de l'eau bouillante et de l'air, le métal se recouvre d'une couche d'oxyde insoluble qui ternit sa brillante surface mais, en revanche, l'empêche d'être rongé. Seuls, quelques jus de fruits, et pas tous, ont une action quelque peu prononcée. Les ménagères savent bien que faire de la compote de pommes ou de rhubarbe dans une casserole d'aluminium vous la rend brillante comme un sou neuf. Le goût du jus de pomme est altéré. Par contre, le jus d'orange s'accommode très bien d'un tel traitement, car son parfum et son goût n'en sont pas le moins modifié.

Si la bière se conserve bien, le vin se détériore à son contact. Le miel, le jus d'oignons, les harengs et les sardines marinées, les fromages, la levure sont sans action. L'aluminium se compare très favorablement aux autres métaux dont on fait des marmites et des casseroles: le cuivre, le fer et le nickel.

Mais le produit de l'attaque est-il dommageable? Éliminons tout de suite la toxicité. Il n'y a jamais eu d'accidents rapportés à son sujet et les expériences de laboratoire sont concluantes dans la confirmation qu'elles apportent. Serait-il nocif? C'est à voir. Sait-on que la faïence et la porcelaine sont elles-mêmes des composés de l'aluminium et que leur attaque, au four, libère les mêmes produits que la casserole de métal blanc? Sait-on qu'un grand nombre de légumes contiennent de l'aluminium? Depuis si longtemps que nous nous en nourrissons, nous aurions eu le temps d'être bien malades. Tout dernièrement, le

professeur Bertrand rapportait à l'Académie des Sciences que l'aluminium n'était en rien nuisible aux animaux à qui il avait servi des rations qui contenaient de ses composés. Je dois quand même à la vérité de mentionner les résultats d'un travail effectué à Strasbourg par MM. Foutès, Schaeffer et autres, sur les levains minéraux (poudres à pâte) contenant de l'alun et des phosphates. Ces savants ont constaté que le chlorure d'aluminium mis en liberté provoque quelques lésions dans les tissus ainsi que l'ont révélé des coupes histologiques. S'ensuit-il que ces lésions sont graves, mortelles? Loin de là. Ces lésions apparentes chez de petits animaux soumis à une diète très riche en phosphates et en aluns, ce qui ne saurait surprendre. Les résultats n'infirment pas ceux de Bertrand. Rien donc ne saurait militer contre l'emploi de l'aluminium dans l'art culinaire. On connaît les aliments et les denrées qui ne sauraient s'en accommoder comme ceux qui s'en trouvent bien. C'est une question de mesure. D'une façon générale, l'usage des levains minéraux est dommageable, mais la cuisson des aliments ordinaires dans l'aluminium est, jusqu'à nouvelles preuves du contraire, sans danger, puisque dans la grande majorité des cas le métal n'est pas attaqué. Aussi est-il plutôt cocasse de voir qu'on a attribué, en certains milieux, l'origine du cancer à l'usage de l'aluminium. On ne sait plus sur quoi se jeter, ce qui fait qu'il n'est pas le premier et il ne sera pas le dernier à être accusé d'un tel méfait. « Nous qui voulons toujours raison garder » nous nous contenterons de savoir qu'une capsule ou un papier d'aluminium conserve mieux le lait et le chocolat qu'un mince carton ou un papier de soie tandis que nous ne mettrons jamais notre vin, si nous en avons, dans un pichet d'aluminium.

Léon LORTIE